

Brigade Mondaine

[245] – La spécialité du chef

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

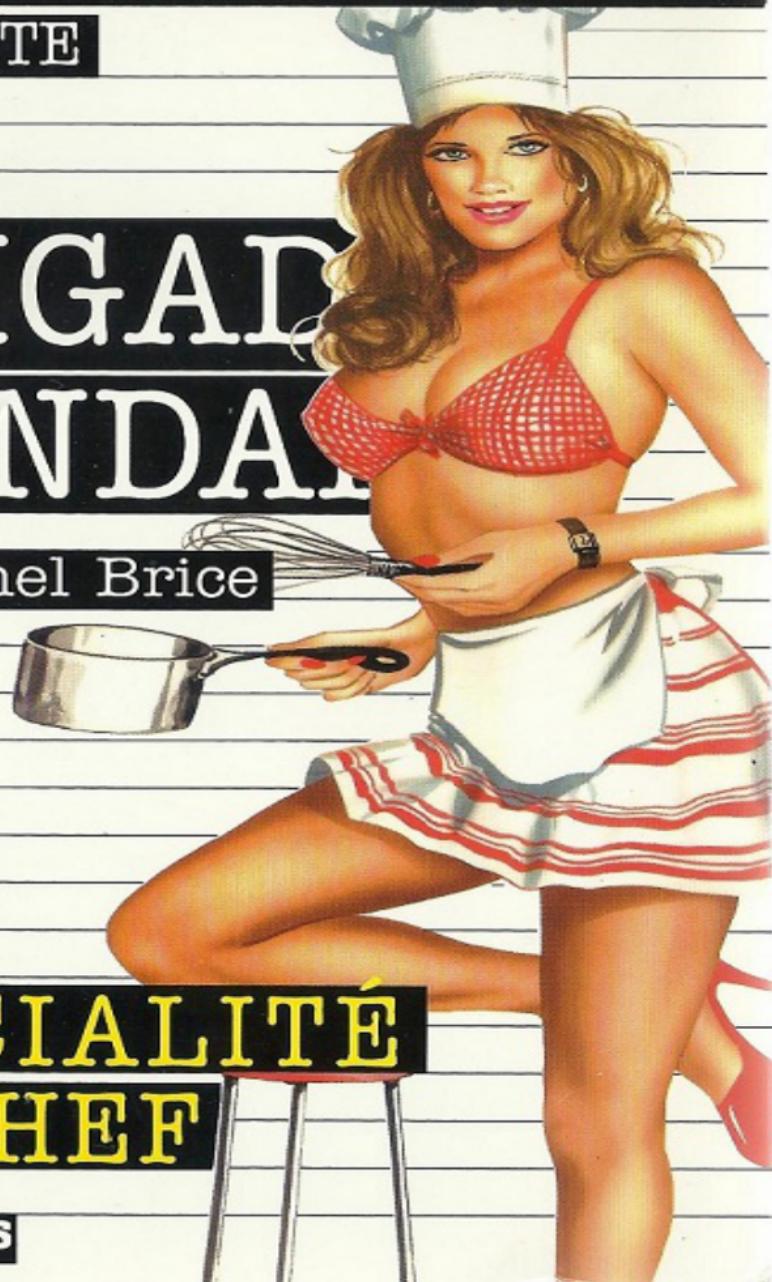
PRÉSENTE

BRIGAD MONDA

Par Michel Brice

LA
SPÉCIALITÉ
DU CHEF

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N° 245)

LA SPÉCIALITÉ DU CHEF

Les dossiers Brigade Mondaine de cette série sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

GECEP/VAUVENARGUES 2004

ISBN : 2-7443-0893-5

CHAPITRE PREMIER



La porte à doubles battants, façon « saloon », qui séparait la cuisine de la salle du restaurant, s'ouvrit silencieusement, sur Sylvie, la petite serveuse blonde, souriante et grassouillette, aux lèvres un peu trop maquillées.

Aussitôt, un délicieux et subtil mélange de parfums vint caresser les narines palpitantes de la douzaine de convives attablés, et un soupir de bien-être se fit entendre.

Sur le chariot que poussait Sylvie devant elle étaient disposées autant d'assiettes qu'il y avait de dîneurs, blanches et cerclées d'un fin liseré bleu marine.

C'était le dessert.

Philippe Rivière, l'un des convives de *La Table de Geneviève*, l'un des restaurants les plus en vue du XVII^e arrondissement, ferma les yeux, renversa légèrement la tête en arrière et huma profondément les odeurs qui s'échappaient en fines volutes du chariot.

— Poires légèrement gratinées... amandes... un peu de pralin sans doute... un soupçon de vanille... de la menthe aussi... récita-t-il d'une voix murmurante mais pleine de ferveur, comme s'il psalmodiait une prière.

— Bravo, mon cher ! s'exclama Sylvain Courmayeur, le « chef » du restaurant, ton odorat est toujours aussi subtil, à ce que je vois ! Il s'agit en effet de poires Williams au pralin et au barsac, légèrement gratinées à four très chaud, et auxquelles j'ai ajouté quelques feuilles de menthe fraîche. J'espère que vous apprécierez, mes amis. C'est un dessert assez léger, qui vous laissera en pleine forme pour ce qui nous attend tout de suite après...

Quelques petits gloussements féminins saluèrent la dernière allusion de Courmayeur, et, brusquement, l'atmosphère feutrée de la salle aux poutres brunes, seulement éclairée par les petites lampes à abat-jour orangé posées sur chaque table, se chargea d'une sorte d'électricité trouble.

Philippe Rivière, le même qui venait de « décortiquer » le dessert uniquement par l'odorat, posa sa main sur la croupe rebondie de la petite serveuse, légèrement penchée en avant pour déposer une assiette devant Sandrine, l'épouse légitime de Philippe.

Sylvie fit celle qui ne s'apercevait de rien et garda le même sourire « de service ». Ce n'est que lorsque les doigts masculins prétendirent s'insinuer sous sa petite jupe noire, qu'elle se redressa et s'écarta légèrement, avec un petit soupir de reproche :

— Voyons, monsieur, vous n'êtes pas raisonnable : que va dire madame ?

Sandrine Rivière enveloppa le corps potelé de la petite serveuse d'un regard caressant, et murmura d'une voix un peu rauque :

— Madame ne dirait absolument rien, chère Sylvie ! Et même, si vous la laissez faire, elle explorerait volontiers elle-même les charmants trésors que vous cachez sous votre petit uniforme !

Il y eut un petit rire complice à la table voisine, et Sylvie se sentit rougir, à une allusion aussi directement sexuelle. Elle se dépêcha d'aller servir la table de gauche. En retenant un soupir légèrement agacé.

Ces deux-là, les Rivière, il fallait toujours qu'ils exagèrent ! Ce n'est pas parce que, dès la fin du repas, les membres du petit club fondé par Sylvain et Geneviève Courmayeur, ses patrons, allaient laisser libre cours à tous leurs désirs, qu'il fallait s'imaginer qu'elle, simple serveuse, allait servir de proie à leurs fantaisies sexuelles !

Elle s'approcha de la table occupée par les époux Sillac, Jean-Luc et Virginie, avec un sourire bienveillant. Au moins, ces deux-là savaient se tenir : jamais un geste déplacé à son endroit.

Dans la salle, en sourdine, la voix sensuelle d'Ella Fitzgerald susurrant *The man I love*, tandis que Romain et Bruno, les deux autres serveurs présents, achevaient de servir les assiettes de desserts. Déjà, le cliquetis des petites cuillers d'argent contre la faïence de Gien indiquait que certains convives s'étaient attaqués à leur gratin de poires.

— C'est parfait ! claironna Sylvain Courmayeur, lorsque tout le monde fut servi. Sylvie, Bruno, Romain : vous pouvez rentrer chez vous, mes enfants, nous n'aurons plus besoin de vos services ce soir...

Dès que le chef eut prononcé ces mots, l'air tiède et saturé d'odeurs alléchantes se chargea d'une tension nouvelle, presque palpable, circulant de manière invisible mais indéniable entre les convives, mâles et femelles.

Car tous les membres du « Club des Savoureux » savaient ce que signifiait le prochain départ du personnel. Qu'ils allaient se retrouver entre eux et que la « soirée dégustation » allait vraiment commencer. C'est-à-dire que la dégustation allait se déplacer brusquement, changer de terrain.

De gastronomique, elle allait devenir érotique.

Durant une minute ou deux, on n'entendit plus que le cliquetis de l'argent sur la faïence, de discrets bruits de mâchoires et de déglutition, quelques soupirs de satisfaction ; le tout enveloppé par la voix d'Ella, aussi suave que le dessert qui fondait sous la langue, et parfois troué par le ronronnement d'une voiture passant dans la rue, ou sur le boulevard Malesherbes tout proche.

Comme à chaque réunion du Club des Savoureux, les petites tables carrées, recouvertes de nappes blanches, avaient été disposées en demi-cercle au milieu de la salle, coupée par des paravents japonais afin de la faire paraître moins grande, plus intime. Elles matérialisaient ainsi un espace vide, ouvert sur un de ses côtés, comme une scène qui n'aurait pas été surélevée.

Au centre de cet espace, éclairé par trois petits spots fixés aux poutres brun foncé, se trouvait une ottomane[1] tendue d'un tissu chamarré bleu et or. Vide, pour l'instant.

De la main gauche, Virginie Sillac repoussa machinalement ses longs cheveux blonds derrière son oreille finement ourlée, et posa ses grands yeux gris sur son mari, assis à sa gauche. Il savourait son gratin de poires à petites bouchées précautionneuses, les yeux mi-clos ; tout son visage exprimait une intense volupté, et Virginie se fit la réflexion que la jouissance gustative qu'il éprouvait le rendait presque beau.

Pourtant, beau, Jean-Luc Sillac ne l'était pas. De l'avis général, y compris le sien. Ça ne l'avait pas empêchée de l'épouser, six ans plus tôt. Et même de s'estimer vraiment chanceuse que ce petit homme sec, déplumé, au nez en bec d'aigle, ait daigné poser sur elle ses petits yeux d'un étonnant bleu acier.

Parce qu'il était riche. Très riche. Et que, à un peu moins de quarante ans, il était appelé à s'enrichir plus encore, si ses affaires continuaient à se développer comme elles le faisaient depuis leur mariage.

Virginie fit glisser la petite cuiller d'argent entre ses lèvres pulpeuses, et, durant une poignée de secondes, oublia tout pour se concentrer sur la sensation tiède et fondante de la poire, relevée par le granité du pralin et les éclats minuscules d'amandes. Elle fit « passer » sa bouchée de dessert avec une petite gorgée de Gewurztraminer « vendanges tardives », dont les saveurs capiteuses et sucrées explosèrent littéralement contre son palais et sa langue. Puis, de nouveau, elle reporta ses regards vers son mari et retint un soupir.

Sur le plan sexuel, ça n'avait jamais été « ça », avec Jean-Luc. Dès le début, elle s'était rendu compte que son mari n'éprouvait aucun plaisir à faire l'amour « normalement » avec elle. Et même, qu'il y éprouvait une sorte de répugnance.

Non, lui, la seule chose qui l'intéressait, c'était ce que les sexologues et les médecins appellent dans leur horrible langage technique les rapports « bucco-génitaux ».

Autrement dit, en français de tous les jours, Jean-Luc Sillac ne s'éclatait

vraiment que lorsque Virginie prenait son sexe tendu dans sa bouche. Ou bien, à l'inverse, lorsque lui-même plongeait ses lèvres et sa langue dans les replis soyeux et nacrés de son ventre.

Virginie devait d'ailleurs reconnaître qu'il déployait dans cet art une science vraiment exceptionnelle, et qu'il était capable de lui procurer des orgasmes d'anthologie, sans même se servir de ses mains, et encore moins de sa verge.

De son côté, elle avait toujours aimé, dès les premières années de son adolescence, prendre un homme dans sa bouche, sentir son membre raide palpiter contre sa langue. Elle avait l'impression, alors, que ses partenaires étaient totalement à sa merci, qu'elle pouvait en faire ce qu'elle voulait, exactement comme de petits pantins mécaniques dont elle annihilait complètement la volonté.

Mais, pour ce qui était des pratiques plus viriles, pour le plaisir irremplaçable de se sentir investie, possédée, fouillée, remplie par une virilité triomphante et infatigable, Virginie Sillac avait rapidement compris qu'il lui faudrait chercher ailleurs...

Lorsque ce mot, « ailleurs », se forma dans son esprit, sa tête se tourna malgré elle vers Sylvain Courmayeur qui, debout près de la porte du restaurant, donnait à voix basse ses instructions à ses trois serveurs sur le départ.

Et elle sentit une brusque chaleur envahir son ventre, tandis que ses yeux enveloppaient la haute silhouette mince et brune du chef, ses traits burinés, son teint comme cuivré par la chaleur des fourneaux et ses longues mains nerveuses, parsemées de petites cicatrices et de traces plus roses d'anciennes brûlures. Les « stigmates du cuistot », comme il disait lui-même. Ces blessures professionnelles que tout cuisinier digne de ce nom s'inflige obligatoirement, durant les longues heures passées à manier le couteau et les marmites brûlantes, en cuisine. Et que la plupart d'entre eux arbore avec une sorte de fierté ostentatoire, comme des blessures de guerre.

Heureusement pour elle, Virginie avait rencontré Sylvain Courmayeur. Grâce à son mari, en plus. Le pauvre ! Il ne se doutait pas de ce qui allait se produire, le jour où, environ trois mois plus tôt, il avait timidement parlé à sa femme du Club des Savoureux.

Sur le coup, Virginie avait été presque choquée de ce qu'elle avait appris. Cette histoire de couples légitimes qui se réunissaient pour des soirées privées très spéciales avait heurté sa bonne éducation bourgeoise, dans un premier temps.

Mais pas longtemps.

Ce soir-là, à mesure que Jean-Luc lui expliquait en quoi consistait exactement le Club des Savoureux, elle avait senti une excitation nouvelle s'emparer d'elle.

— Il s'agit avant tout d'amis, lui avait exposé son mari, d'une voix un peu trop doucereuse. Des amis sûrs, tous d'un excellent milieu, comme nous, ma chère ! L'admission se fait par cooptation et les règles en sont assez sévères, de façon à ne pas risquer de côtoyer n'importe qui, tu comprends ? Bref...

Jean-Luc avait pris une profonde inspiration et avalé une gorgée de cognac, comme pour se donner le courage de continuer.

— Nous avons beaucoup de chance, tu sais, avait-il poursuivi, sans regarder Virginie en face. Sylvain et Geneviève Courmayeur, les fondateurs du club, acceptent de nous parrainer eux-mêmes, ce qu'ils font très rarement. Dans ces conditions, nous avons très peu de risques d'être « blackboulés... »

C'est à cette occasion que Virginie Sillac avait appris le sens premier de ce verbe étrange : blackbouler. Dans les clubs où l'on entre par cooptation, chaque membre vote pour ou contre le nouveau postulant, en plaçant dans une boîte une boule blanche, pour dire oui, ou une boule noire, pour refuser l'admission. Si le candidat dépasse le nombre de boules noires (*black*, en anglais) admis par les statuts du club, on dit alors qu'il s'est fait « blackbouler », et son admission au club est rejetée.

— Et l'on y fait quoi, dans ton fameux club ? avait alors demandé Virginie, avec un petit sourire en coin, car elle avait déjà plus ou moins deviné.

— Tous les membres ont une passion commune, avait répondu son mari : la gastronomie. Au sens large du terme. C'est-à-dire qu'ils apprécient tout ce qui a un rapport avec l'odorat et le goût... y compris dans leurs préférences érotiques. Tu me comprends, ma chérie ?

— Je crois que oui... En gros, les femmes s'éclatent à pomper des queues et les hommes à bouffer des chattes, c'est ça ?

Virginie avait fait exprès d'employer un langage aussi agressivement vulgaire que possible, car elle savait que son mari avait horreur de ça. Mais, pour une fois, à sa grande surprise, il ne s'en formalisa pas. Au contraire, elle crut voir une lueur d'excitation s'allumer dans ses petits yeux bleu acier.

— C'est exactement ça ! s'était exclamé Jean-Luc Sillac, en s'agitant dans son fauteuil. Mais les Savoureux ont poussé ces pratiques délicieuses à un stade de raffinement dont tu n'as même pas idée ! Et qu'il ne tient qu'à nous de découvrir... ensemble... Qu'en dis-tu ?

Moitié par excitation, moitié par simple curiosité, Virginie avait dit d'accord. Et, deux semaines plus tard, après avoir victorieusement subi les épreuves d'admission, Virginie et Jean-Luc Sillac étaient devenus membres à part entière du Club des Savoureux.

Mais, surtout, Virginie avait fait la connaissance de Sylvain Courmayeur, le chef réputé de *La Table de Geneviève*. Et sa vie amoureuse et érotique avait pris soudain un tournant inattendu.

Tournant terriblement excitant... mais également assez dangereux.

— Tu ne finis pas ce délicieux gratin, ma chérie ?

La voix de son mari ramena Virginie Sillac aux réalités présentes.

— Si, si... mais je rêvassais... répondit-elle, en prenant une bouchée du dessert fondant et délicatement parfumé, qui refroidissait dans son assiette.

— Ce n'est pas le moment de rêvasser, comme tu dis, continua son mari, en désignant le bout de la salle d'un mouvement du menton. Je crois que notre président ne va pas tarder à donner le signal que nous attendons tous...

Effectivement, Sylvain Courmayeur était en train de tirer le verrou de la porte d'entrée, qu'il venait de refermer sur ses trois serveurs.

Désormais, on était « entre soi », la vraie soirée allait pouvoir commencer...

— Mes amis, attaqua Courmayeur, en revenant vers l'ottomane, je ne sais pas que ce que vous en pensez, mais je crois qu'il serait temps de...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase, interrompue par un coup de sonnette impératif, à la porte, qui fit tressaillir Virginie Sillac.

— À cette heure-ci ? s'étonna Geneviève Courmayeur, en se levant de sa chaise. Qui ça peut bien être ?

— Des dîneurs tardifs ? suggéra Philippe Rivière, en remontant machinalement ses lunettes à monture d'or sur son nez camus.

— Il y a un écriteau « soirée privée » sur la porte, je te rappelle, mon amour ! le contra assez gentiment sa femme, Sandrine, une brune frisée, au corps délicieusement potelé, et au visage perpétuellement rieur.

— Sûrement un emmerdeur ! grogna Sylvain Courmayeur, en revenant vers la porte verrouillée.

— Ou un distrait... murmura Geneviève, sa femme, en repoussant son assiette vide.

— Ou un analphabète ! compléta Philippe Rivière, avec un petit rire un peu fat.

Ce n'était rien de tout ça, comme les membres du Club des Savoureux s'en aperçurent, dès que Sylvain Courmayeur eut rouvert la porte du restaurant, laissant s'engouffrer dans la salle bien chauffée une bouffée d'air froid et humide.

Dans l'embrasement se tenait un homme brun, d'une quarantaine d'années, au teint mat, la lèvre supérieure disparaissant sous une épaisse moustache noire. Ses yeux étaient petits, sombres, un peu trop rapprochés l'un de l'autre, de part et d'autre de son nez écrasé, mais très vifs. Il était plutôt petit, mais taillé en force, râblé, massif, musculeux, faisant vaguement penser à un taurillon bondissant dans l'arène.

— Silvio ! qu'est-ce que tu fais là, mon vieux ? s'exclama Courmayeur, d'une voix contrariée. Tu sais bien qu'on est fermé, ce soir...

Silvio Fanelli était un Italien de Florence, arrivé en France une vingtaine d'années plus tôt, son CAP de cuisinier en poche, pour se perfectionner dans son art auprès des meilleurs chefs français, avant de rentrer dans sa Toscane natale. De fait, il avait travaillé avec les plus cotés : Robuchon, Senderens, Alain Passard, Bernard Loiseau...

Et, finalement, il n'était jamais retourné en Toscane. Deux ans plus tôt, après avoir dirigé un certain nombre de restaurants appartenant à d'autres, il avait fini par ouvrir sa propre « boutique », *Antica Trattoria*, située à deux pas de *La Table de Geneviève*, dans la même rue. Il y pratiquait un savoureux et raffiné mélange des deux cuisines, française et italienne, qui attirait de plus en plus de monde. Et aussi de plus en plus d'articles louangeurs dans les rubriques gastronomiques des grands journaux.

Sylvain Courmayeur savait très bien ce qui l'attendait : un de ces jours prochains, Silvio Fanelli allait lui aussi décrocher sa première étoile au Michelin, et, ce jour-là, il commencerait à lui faire une concurrence vraiment gênante. D'autant plus que leurs deux établissements se trouvaient pratiquement voisins. À ce titre, il ménageait l'Italien et maintenait avec lui des relations aussi cordiales que possible.

— Je le sais bien que tu es fermé, *amico* ! répondit Silvio Fanelli d'une voix grave et puissante, en écartant ses petits bras courtauds, tandis qu'un large sourire redressait son épaisse moustache de chaque côté. C'est justement pour ça que je me suis décidé à venir vous dire un petit bonsoir, à toi et à tes amis... gastronomes !

Fanelli laissa ses bras retomber le long de son corps massif, et son sourire se fit plus humble, presque implorant :

— Je me suis dit comme ça que je pourrais peut-être passer un moment avec vous... en bon voisin... ma femme adorerait connaître vos petites soirées... elle est très chaude, Angelica, tu sais... et très belle aussi... qu'est-ce que tu en dis ? Juste une petite visite informelle, tu vois ?

Un pli de contrariété barra le front de Sylvain Courmayeur, qui s'efforça quand même de sourire agréablement à son concurrent.

— Voyons, Silvio ! soupira-t-il en prenant un ton navré, tu sais bien que c'est impossible : le règlement de notre Club est très strict et...

Il fut interrompu par la voix nette, presque sèche, de Sandrine Rivière, qui, depuis que la porte s'était rouverte, toisait l'Italien d'un regard hautain, presque méprisant :

— Dites-moi, Sylvain : on peut savoir de quel droit cet individu vient interrompre notre petite soirée entre amis ? Je croyais que les candidats blackboulés ne pouvaient pas se représenter devant nous avant un délai de six mois... C'est bien ce que prescrivent les statuts que Geneviève et vous avez vous-mêmes édictés, non ?

Sylvain Courmayeur retint un soupir agacé. De quoi elle se mêlait, cette

foutue bavarde ? C'est vrai que Silvio et Angelica Fanelli avaient postulé pour devenir membres du club des Savoureux, cinq semaines auparavant. C'est vrai aussi qu'ils avaient été blackboulés... notamment à cause de l'opposition farouche et inébranlable de Sandrine Rivière elle-même. Mais ce n'était pas une raison pour le rappeler à l'Italien de cette façon humiliante pour lui, à voix haute et devant toute l'assemblée !

Ce n'est jamais bon de rabaisser un concurrent direct... Blessé, il peut devenir dangereux...

De fait, Courmayeur vit Silvio Fanelli blêmir sous son teint naturellement cuivré, et ses énormes poings se serrer à en faire blanchir les jointures des doigts. Tandis qu'il fusillait Sandrine Rivière d'un regard lourd, où passa fugitivement une lueur de meurtre.

Car, en plus, cette idiote qui parlait toujours trop avait trouvé le moyen, cinq semaines plus tôt, de faire savoir à l'Italien que c'était à *cause d'elle* s'il avait été blackboulé...

— On se retrouvera ! gronda Fanelli, en direction de la petite brune frisée, qui le défiait du regard. Je saurai bien faire sauter les obstacles qui m'empêchent de faire partie de votre foutu club ! D'une manière ou d'une autre !

— Allons, mon vieux, il ne faut pas... commença Courmayeur d'une voix conciliante, avec un sourire un peu crispé.

Mais Fanelli lui avait déjà tourné le dos, et il vit ses épaules massives disparaître dans la rue, sous la petite pluie fine, scintillant sous la lumière jaune du réverbère situé juste à droite de la façade du restaurant.

— Bon débarras ! clama Sandrine Rivière, tandis que Courmayeur refermait la porte au verrou, en essayant de ne pas laisser voir son mécontentement. J'espère bien que ce gorille ne fera jamais partie du club ! De toute façon, il n'en est pas digne, alors...

— Et si on oubliait l'incident, en passant à des choses plus agréables, et surtout plus... excitantes ? suggéra alors Geneviève Courmayeur, en se levant pour s'approcher de l'ottomane bleu et or, qui trônait au milieu de l'espace délimité par les tables en demi-cercle.

C'était une grande femme de 32 ans, à la lourde chevelure noire, au visage triangulaire, mangé par deux grands yeux mauves qui lui donnaient l'air à la fois sensuel et dangereux d'un félin. Ce soir, son corps sculptural était moulé dans une robe fourreau d'un vert légèrement satiné, fendu très haut sur chaque cuisse. Vêtement tellement ajusté qu'il était visible qu'elle ne portait rien en dessous : le fin tissu soyeux moulait avec une précision presque agressive sa lourde poitrine ferme, dessinant leurs pointes dressées, ainsi que le renflement naturel de son pubis, toujours soigneusement épilé.

— Ma chère Sandrine, pour vous punir de votre intervention intempestive, j'ai bien envie de vous mettre à l'épreuve, poursuivit la maîtresse de maison,

d'une voix un peu plus rauque, en se laissant souplement tomber sur l'ottomane. Sylvain, mon ami...

Elle n'eut pas besoin d'achever sa phrase : Sylvain Courmayeur avait déjà disparu en direction de la cuisine, derrière les paravents japonais qui en masquaient la porte à doubles battants. Durant son absence, Geneviève releva lentement la jambe droite, posant son escarpin verni à haut talon sur le bord du siège où elle était à demi allongée. Dans le mouvement, sa jambe se dénuda entièrement jusqu'à l'aîne, découvrant son ventre vierge de toute pilosité superflue.

— Chère amie, vous êtes toujours aussi belle et aussi excitante, murmura Paul Lecœur, l'un des plus anciens membres du Club des Savoureux, et aussi l'un des plus assidus. J'avoue qu'il ne faudrait pas me prier longtemps de goûter à cet admirable fruit que vous venez de faire apparaître à nos yeux. On dirait d'une grenade mûre...

— Je penserais plutôt à une mangue, veloutée et juteuse à souhait, gorgée de soleil... souffla dans son dos Philippe Rivière, les yeux rivés au sexe de Geneviève Courmayeur, qui écarta complaisamment les cuisses pour mieux en faire admirer les fins replis nacrés.

— Tout beau, messieurs, modérez votre appétit ! roucoula-t-elle, en cambrant les reins. Ce fruit dont vous parlez, grenade ou mangue, n'est pas pour vous ! Pas pour l'instant, en tout cas...

Elle se tut, car son mari venait de réapparaître, porteur d'un plateau d'argent, sur lequel se trouvaient six coupelles d'argent ciselé. Chacune était pleine d'un liquide différent, certains très fluides, d'autres plus épais, plus onctueux. Aucun n'était de la même couleur.

Sur le plateau étaient également disposés plusieurs pinceaux de cuisine, de différentes tailles et épaisseurs.

— L'heure de la dégustation a sonné ! décréta Courmayeur, en posant le plateau sur la desserte d'acajou qui se trouvait à gauche de l'ottomane.

Puis, il s'agenouilla devant son épouse, laquelle posa son deuxième pied sur le bord du siège, offrant cette fois une vision imprenable sur ses charmes les plus intimes.

— Ma chérie, à toi de choisir... souffla-t-il, en désignant le plateau d'un bref mouvement du menton.

Après quelques secondes d'hésitation, Geneviève désigna de l'index la coupelle contenant une sorte de crème d'un jaune assez soutenu. Puis, elle releva sa robe sur son ventre, de façon à dégager tout le bas de son corps.

À présent, la dizaine de membres participant à la soirée avaient tous quitté leurs tables respectives, pour faire cercle autour de l'ottomane.

Sylvain Courmayeur opta pour un pinceau de taille moyenne, au manche de bois blanc et aux longs poils serrés. Il trempa l'instrument dans la crème

jaune et lui imprima un rapide mouvement tournant, pour que le liquide onctueux imprègne parfaitement la bande de poils soyeux, légèrement brillants.

— Ouvre-toi bien, ma chérie... souffla-t-il, en restant quelques secondes le pinceau en l'air, les yeux braqués sur le ventre parfaitement lisse de sa femme.

Geneviève cambra les reins et écarta encore plus ses cuisses fuselées, à la peau très blanche, renversant légèrement la tête en arrière, un vague sourire sur ses lèvres pulpeuses et naturellement rouges.

Alors, en petits gestes à peine effleurés mais très précis, Sylvain Courmayeur commença d'enduire le sexe de sa femme au moyen de la crème dorée et onctueuse qui bavait légèrement de son pinceau.

Il procédait par petites touches, en commençant par les pétales les plus extérieurs, pour aller en se rapprochant du point le plus brûlant de l'intimité féminine.

Sous la caresse soyeuse et grasse des poils baveux, qui la chatouillaient au plus secret d'elle-même, Geneviève s'était mise à tressaillir, d'abord imperceptiblement, puis de plus en plus nettement, tandis que de petits soupirs de satisfaction s'exhalaient de sa gorge tendue.

À cause de l'absence de toison naturelle, chacun, dans le cercle des spectateurs pouvait voir le petit bourgeon de chair niché entre les nymphes gonfler, durcir, saillir, se tendre, et prendre une coloration rose vif.

— N'ayez pas peur d'en mettre beaucoup, souffla Sandrine Rivière, dont les joues s'étaient empourprées, alors que Sylvain Courmayeur trempait de nouveau son pinceau dans la coupelle d'argent. Je me sens très gourmande, ce soir !

Après avoir de nouveau saturé les soies de son pinceau de crème jaune d'or, le chef se remit à badigeonner le ventre palpitant de son épouse. Mais, cette fois, il enfonça carrément les poils drus à l'intérieur de son intimité entrouverte, afin d'en enduire les mystère cachés de crème grasse. Enfin, il se releva et posa son pinceau.

Geneviève resta dans la même position, les cuisses grand ouvertes, les reins cambrés, offrant à tous la vision étrange de son sexe rasé, mais dégoulinant de cette crème pâteuse et satinée, couleur d'or.

— A toi, maintenant, ma chérie ! souffla-t-elle, en redressant la tête pour regarder Sandrine, dont la respiration était devenue haletante. Et tâche de ne pas te tromper !

Aussitôt, la petite brune frisée, à la chair exubérante et fraîche, se laissa tomber à genoux entre les cuisses de la maîtresse de maison. Elle glissa ses deux mains sous ses fesses rondes, faisant gémir Geneviève, puis approcha doucement son visage du sexe badigeonné qui s'offrait à elle avec une impudeur totale.

Tout d'abord, les yeux mi-clos, elle se contenta de humer profondément, le nez à quelques centimètres de ce ventre de femme qui palpitait imperceptiblement sous son souffle tiède et rapide.

— Une crème dessert... murmura-t-elle, d'une voix monocorde, presque absente, comme si elle ne parlait que pour elle-même. Probablement à base d'œufs... et de lait...

— Zéro faute jusqu'ici, confirma Sylvain Courmayeur qui, en tant que chef, avait réalisé lui-même toutes les préparations remplissant les différentes coupelles. Mais il faudrait être plus précis, ma chère !

— Pour ça, il faut que je goûte... répondit Sandrine, le feu aux tempes, en se léchant rapidement les lèvres.

Et, pointant un petit bout de langue rose en avant, elle effleura les tendres pétales du sexe qui s'offrait à elle. A petits coups rapides, elle se mit à lécher le ventre palpitant sur toute sa longueur, le débarrassant progressivement de toute la crème dont il était embarbouillé. Plus ses coups de langue se faisaient précis et insistants, plus le corps de Geneviève Courmayeur était pris de tremblements incontrôlables.

Au bout d'une poignée de secondes, Sandrine s'arrêta, se redressa légèrement et tourna vers Sylvain Courmayeur son visage en feu, aux lèvres gonflées par le désir et barbouillées de crème dorée :

— J'opterais pour une crème anglaise, relevée d'une pointe de fleur d'oranger et d'un soupçon de cannelle... Sucrée au sucre glace, naturellement.

— Bravo ! s'exclama le chef, tandis que son visage maigre reflétait une réelle satisfaction. C'est exactement ça : examen passé avec succès !

— Maintenant, ma chérie, souffla Geneviève, en saisissant la tête de Sandrine à deux mains pour la plaquer contre son ventre maculé de crème, il te reste à me nettoyer complètement... et en profondeur !

Aussitôt, la petite brune plongeait sa bouche avide entre les cuisses de la maîtresse de maison qui, en sentant la langue chaude et agile plonger directement au plus profond d'elle-même, émit un long feulement rauque et ferma les yeux pour mieux savourer son plaisir.

— Je me demande si vous saurez vous montrer aussi perspicace que notre amie Sandrine, très chère... fit alors une voix masculine, juste à sa droite.

Voix toujours un peu sèche, abrupte même quand elle se voulait aimable, que Geneviève, avant même de rouvrir les yeux, reconnut pour être celle de Jean-Luc Sillac. Elle tourna la tête... et découvrit le sexe nouveau et raide qui jaillissait de son pantalon ouvert, à quelques centimètres de son visage coloré. Elle sourit, et dit d'une voix calme, presque mondaine, malgré la bouche féminine qui fouillait voracement son ventre en feu :

— Souhaiteriez-vous me soumettre dès maintenant à un banc d'essai, mon ami ?

Un « banc d'essai » : c'était comme ça que l'on appelait, au Club des Savoureux, le petit jeu auquel Sandrine venait de se livrer sur elle, et qui consistait à identifier une préparation culinaire, en la dégustant directement sur le sexe d'un ou d'une partenaire préalablement choisi.

— C'est mon plus vif désir, en effet, chère Geneviève, répondit Jean-Luc Sillac sur le même ton presque précieux. Vous sentez-vous d'humeur sucrée ou salée ?

Geneviève Courmayeur ne réfléchit qu'une seconde, avant de répondre :

— Étant donné qu'en ce moment même mon ventre est voué au sucré, consacrons ma bouche au salé, si cela ne vous dérange pas...

— Nullement, ma chère, nullement ! l'assura Sillac, en se dirigeant vers la desserte d'acajou supportant le plateau d'argent, le sexe toujours en parfaite érection.

Après avoir inspecté rapidement le contenu des différentes coupelles, il opta pour celle qui contenait une préparation assez liquide et vaguement rosée.

Et, tranquillement, sans se soucier des hommes et des femmes qui se trouvaient tout autour de lui, dans la salle surchauffée du restaurant, il entreprit de tremper sa verge tendue dans la préparation en question, comme on roule un beignet dans la farine avant de le mettre à frire.

Pendant qu'il opérait, Geneviève jeta un rapide coup d'œil circulaire autour d'elle. Coup d'œil assez imprécis et flou, en raison du plaisir qui commençait d'embraser son ventre, sous les coups de langue de plus en plus profonds de Sandrine Rivière. Laquelle avait glissé une main sous sa propre jupe et se caressait avec une certaine frénésie.

En fait, la seule chose que vit Geneviève Courmayeur, le seul tableau qui la frappa et emplît aussitôt la totalité de son champ de vision, ce fut celui que formaient Sylvain, son mari, et Virginie Sillac, l'épouse légitime de l'homme qui s'apprêtait à lui faire subir un « banc d'essai ».

Ils se tenaient tous les deux légèrement à l'écart, tout contre la ligne des paravents japonais, dans une demi-pénombre. La « petite Virginie » comme l'appelait toujours Geneviève avec un ton un peu protecteur, avait dégrafé le pantalon de Sylvain pour en extraire son sexe nouveau, long et très dur.

Debout à sa droite, serrée contre lui, la petite blonde le caressait avec une sorte de ferveur, enroulant ses doigts encore un peu enfantins autour de la hampe fièrement dressée.

Pendant ce temps, les yeux dans le vague, Sylvain avait retroussé la jupe bleu très courte de sa partenaire et pétrissait ses fesses rondes avec une sorte de fièvre presque brutale, insinuant ses longs doigts dans le profond sillon qui les séparait et les réunissait tout en même temps.

Malgré le brasier de plus en plus intense qui enflammait son ventre, sous

les coups de langue de Sandrine Rivière, Geneviève sentit un pincement désagréable lui étreindre la poitrine. Et elle comprit aussitôt ce qui le motivait.

Son mari et Virginie Sillac semblaient hors du monde. À les voir, lui caressant la croupe féminine et elle agitant avec ferveur la virilité arrogante, on aurait dit qu'ils s'étaient comme retirés de la petite communauté des Savoureux, pour ne plus s'occuper que d'eux-mêmes. Qu'ils avaient décidé de faire « bande à part ».

Geneviève Courmayeur se mordit involontairement la lèvre inférieure. Bien sûr, son mari et Virginie avaient parfaitement le droit de s'offrir cette petite séance de masturbation réciproque. C'était prévu dans les statuts du Club, c'était autorisé. En fait, entre membres non mariés du club, la seule chose qui était rigoureusement prohibée était la pénétration, sous quelque forme que ce soit. Tout le reste, les jeux de langues ou de mains, était non seulement permis, mais même vivement encouragé.

Du reste, un peu décalés sur la droite, Geneviève vit que Paul Lecœur avait allongé la belle Caroline Sancier sur deux tables réunies à cet effet, et qu'il plongeait sa bouche aux lèvres minces entre ses cuisses, fourrageant de la langue dans le buisson touffu et doré de son intimité écartelée, sans que personne n'y trouve à redire... et surtout pas Armand Sancier, le mari de Caroline, qui les observait en caressant négligemment sa verge épaisse et très brune.

Mais, dans le cas de Sylvain et Virginie, il y avait comme quelque chose de différent. Sans être capable de préciser sa pensée, Geneviève sentait entre eux comme une *intimité malsaine*.

Elle dut faire un effort pour détourner d'eux son regard et le reporter sur Jean-Luc Sillac, toujours occupé à badigeonner son sexe de la préparation rose et liquide qu'il avait choisie pour leur « banc d'essai ».

Et, là, elle réalisa que lui aussi avait les yeux braqués sur le couple formé par sa femme et Sylvain.

Et que, lui aussi semblait animé par une sorte de mécontentement à les voir se caresser comme ils le faisaient, avec cette sorte de ferveur qui les excluait du reste du petit Club. Mécontent, et même en colère. Une sorte de rictus douloureux tordait sa bouche mince, et ses petits yeux noirs lançaient des éclairs furieux.

Geneviève vit Sillac faire un réel effort pour reprendre le contrôle de lui-même, et retrouver un visage plus calme. Il acheva de tremper son sexe, toujours en érection, dans la coupelle d'argent, puis il revint vers elle, avec aux lèvres un sourire redevenu parfaitement normal.

— Voyons si vous êtes capable de trouver de quoi il s'agit... murmura-t-il, en présentant son membre dégoulinant devant la bouche entrouverte de Geneviève.

Celle-ci ne se fit pas prier. Au bas de son ventre, Sandrine Rivière était

passée à la vitesse supérieure. À présent, et alors que le sexe qu'elle léchait avec fièvre était depuis longtemps net de toute trace de crème anglaise, elle dévorait littéralement les chairs délicates qui s'ouvraient en corolle sous ses coups de langue avide, en poussant des grognements de désir ; et tandis que sa propre main s'affolait de plus en plus entre ses cuisses tremblantes.

Geneviève sentait son intimité se gonfler, se liquéfier, se transformer en une boule de feu irrésistible. Et, de ce feu qui la déchirait, de cette langue féminine qui la fouillait, naissait le désir ardent d'un sexe d'homme tendu à l'extrême, d'une verge impériale, autoritaire, qui saurait lui emplir la bouche et la gorge à l'étouffer.

Glissant la main entre les cuisses maigres de Jean-Luc Sillac, elle empoigna les boules tièdes et duveteuses qui frémirent au contact de ses longs doigts experts.

Puis, avançant légèrement la tête, elle fit coulisser le membre raide entre ses lèvres gonflées de désir et d'impatience. Aussitôt, un flot de saveurs délicieuses vint exploser contre son palais ; saveurs différentes mais qui se mélangeaient avec une harmonie parfaite. Et auxquelles venait s'en ajouter une autre : celle, plus musquée, plus animale, plus excitante encore du sexe masculin gonflé de désir qu'elle faisait coulisser lentement entre ses lèvres rouges.

Geneviève fut également sensible à d'autres contrastes. Celui entre la chaleur naturelle du membre viril qui envahissait sa bouche et le froid de la préparation culinaire dont il était enduit pratiquement jusqu'à la racine. Et puis, le contraste entre la dureté veloutée de la verge et la fluidité du liquide qui la badigeonnait.

Tout en se concentrant sur la caresse de ses lèvres et de sa langue, autour de la hampe noueuse et palpitante, Geneviève tenta de séparer, d'isoler les différentes saveurs, afin de mieux les identifier. La chose était rendue encore plus délicate par le plaisir que Sandrine faisait naître de la langue au bas de son ventre et qui affolait ses sens ; ainsi que par la fièvre érotique que lui procurait ce membre tendu au maximum qui envahissait sa bouche. Pourtant, il fallait qu'elle y arrive, c'était une question de prestige...

Au bout d'une petite minute, Geneviève Courmayeur interrompit la caresse qu'elle prodiguait à Jean-Luc Sillac, releva légèrement la tête et la tourna vers son mari.

Sylvain Courmayeur se tenait debout à moins d'un mètre de l'ottomane, tandis que la petite Virginie Sillac, à genoux devant lui, aspirait goulûment la matraque de chair qui jaillissait de son ventre plat et musclé. Machinalement, à en voir la couleur et la consistance, Geneviève se dit que son mari avait dû enduire son sexe d'une sauce à base de chocolat. Mais ce n'était pas son problème...

— Je pense qu'il s'agit d'un consommé froid, dit-elle, sans cesser de

caresser mollement de la main la verge de son partenaire, pour en entretenir l'érection. À base de crustacés, et très probablement de langoustines. Je distingue aussi la saveur un peu acidulée du concentré de tomate, celle du céleri et, mais là je ne suis pas certaine, une pointe de cerfeuil. Le tout certainement lié à la crème fraîche.

— 19 sur 20 ! s'exclama Sylvain Courmayeur, d'une voix un peu essoufflée, à cause de la bouche avide de Virginie Sillac qui engloutissait sa virilité avec de plus en plus d'ardeur. C'est en effet un consommé glacé de langoustines ! Tu as juste oublié la carotte et la courgette préparées en brunoise. Bravo, ma chérie...

Satisfaite d'avoir réussi son « banc d'essai », Geneviève renversa sa tête contre le dossier de l'ottomane et entrouvrit les lèvres, pour y accueillir le membre de Jean-Luc Sillac qui, visiblement, réclamait la suite de son traitement de faveur.

— Je... Je ne serai pas très long à jouir, chère amie, tenez-vous prête... bafouilla-t-il, d'une voix rendue pâteuse par le plaisir qui embrasait ses reins et son ventre.

C'était l'une des règles du Club des Savoureux : tous les membres, lorsqu'ils étaient « en séance », étaient tenus de se vouvoyer... y compris ceux qui se tutoyaient dans la vie « normale ».

Sylvain Courmayeur se désintéressa très vite du tableau, pourtant très excitant, que formaient son épouse, Jean-Luc Sillac qu'elle avalait goulûment, et Sandrine Rivière agenouillée entre les jambes, le visage enfoui dans son ventre parfaitement imberbe.

Pour la bonne raison que, sous l'action infiniment habile des lèvres de Virginie Sillac, l'orgasme était en train d'exploser au creux de ses reins.

La violence du plaisir le déséquilibra presque, et, après avoir fait un demi-pas en arrière, il dut s'appuyer au rebord de l'une des petites tables pour ne pas tomber.

Mais, du coup, sa virilité en pleine éruption sortit de la bouche de sa partenaire. Et, au lieu d'inonder sa gorge de son plaisir, abondant et épais comme une crème pâtissière, il lui en aspergea tout le visage, et notamment ses lèvres déjà barbouillées de sauce au chocolat.

Dans le même temps, un long feulement aigu de femme comblée frappa les oreilles de tous les participants. C'était Geneviève, connue pour ses orgasmes bruyants, qui, le corps complètement arqué sur l'ottomane, était en train de jouir, sous les coups de langue furieux de Sandrine Rivière.

Lorsque le corps de Geneviève retomba sans force sur la toile bleu et or du siège, Sandrine se redressa, le visage en feu, les yeux étincelants de désir non encore assouvi.

La première chose qu'elle vit, ce fut le membre dressé et palpitant de Sylvain Courmayeur, qui achevait de projeter son plaisir devant lui, en longs

filaments opalescents.

Puis, elle découvrit le visage empourpré de Virginie Sillac, maculé de blanc translucide et de brun profond. Avec une sorte de petit rugissement de gorge, Sandrine Rivière se traîna jusqu'à elle, sur les genoux, et prit sa tête entre ses deux mains, avec une sorte d'emportement fiévreux.

— Crème panachée, sperme et chocolat noir : mon dessert préféré ! roucoula-t-elle.

Puis, plaquant son corps potelé et à demi nu contre celui de la petite blonde, elle embrassa à pleine bouche ses lèvres embarbouillées, tout en glissant une main rapide entre ses cuisses inondées par son propre désir.

Pendant ce temps, et bien que ses sens soient momentanément calmés par l'orgasme que venait de lui offrir Sandrine, Geneviève Courmayeur n'était pas restée inactive. Après avoir obtenu ce 19/20 à son banc d'essai, elle avait repris la virilité de Sillac entre ses lèvres, afin de le mener jusqu'au terme délicieux qu'il attendait d'elle.

L'esprit et les sens un peu calmés, Sylvain Courmayeur se rajusta et, d'un rapide coup d'œil circulaire, à l'acuité professionnelle, il s'assura que tout allait bien « en salle ». Il fut rapidement rassuré, et un petit sourire satisfait étira ses lèvres qui, au repos, arboraient toujours une moue un peu boudeuse, presque rébarbative.

Tout autour de l'ottomane, la soirée battait maintenant son plein. Le CD d'Ella Fitzgerald était arrivé en bout de course sans que personne ne s'en soucie, et on n'entendait plus que des soupirs, des râles, des petits cris de plaisirs, des prières chuchotées ; ainsi que des bruits mous de succion, des claquements de chair manipulée avec fièvre, des frottements de peau, des enrobements de muqueuses...

La chaleur, dans la salle de restaurant, était devenue moite, presque étouffante ; et il y régnait un bouquet de parfums et d'odeurs qui, à force de trop de richesse, finissait par monter à la tête, telle une drogue volatile et invisible.

Chacun s'adonnait à ses petites passions particulières, à ses préférences intimes.

Sylvain Courmayeur eut un petit sourire amusé, en voyant Paul Lecœur – qui occupait d'assez hautes fonctions à la mairie de Paris – se faufiler hors de sa cuisine, puis entre les paravents japonais, avant de revenir vers la belle Caroline Sancier, qui l'attendait sans dissimuler son impatience.

Elle s'était débarrassée de son chemisier bleu marine et exhibait avec une certaine fierté ostentatoire sa lourde poitrine aux larges aréoles brunes, agrémentées de deux tétons incroyablement proéminents. En revanche, elle avait gardé sa jupe longue et ample.

Et Sylvain Courmayeur savait très bien pourquoi. Il connaissait les goûts de son ami Lecœur. Et il savait aussi que Caroline Sancier était très excitée à

l'idée de se livrer à ce qui allait suivre, bien que, par un reste de pudeur bourgeoise, elle affectât de ne s'y prêter que par pure complaisance envers son partenaire.

Courmayeur vit Paul Lecœur extraire de sous sa chemise le pochoir à crème qu'il était allé chercher à la cuisine et le tendre à la belle Caroline. Celle-ci s'en empara aussitôt et se dirigea vers la desserte d'acajou, où se trouvaient les coupes d'argent. Sans hésiter, elle plongeait la pointe métallique de l'instrument dans celle qui contenait un épais et onctueux sirop de cassis, d'un rouge presque noir. Puis, elle actionna la petite pompe latérale, afin d'en remplir la poche de toile imperméable, couleur ivoire.

Pendant ce temps, avec des gestes fébriles, Paul Lecœur s'était débarrassé de tous ses vêtements, jetés en tas sur l'une des tables. Tandis qu'il s'allongeait à même le parquet de la salle, Sylvain Courmayeur nota que son sexe, de taille modeste, n'était qu'à demi érigé. Mais il savait que cet état intermédiaire n'allait pas durer. Il reporta son attention sur Caroline Sancier, dont la lourde poitrine oscillait d'une manière quasi hypnotique à chacun de ses mouvements.

Bizarrement penchée en avant, la jeune femme, dont l'épaisse crinière blonde se répandait sur ses épaules nues et dorées, venait d'enfouir le pochoir plein de sirop de cassis sous sa jupe ample. Les traits crispés de son visage sensuel trahissaient les efforts qu'elle était en train de faire.

Lorsqu'elle ressortit le pochoir de sous le vêtement, la flaccidité de la poche de toile indiqua à Courmayeur que l'instrument était totalement vidé de son jus onctueux. Exactement comme il s'y attendait.

Une fois de plus, il se demanda comment, à l'aide de ses seuls muscles intimes, Caroline Sancier parvenait à retenir une telle quantité de liquide à *l'intérieur de son sexe*. Ça l'avait toujours fasciné.

Il la vit s'approcher de Lecœur, toujours allongé sur le dos, à petits pas précautionneux, le visage crispé par l'effort qu'elle devait fournir pour ne pas perdre une seule goutte du liquide épais et rouge.

Sans prononcer une parole, la blonde enjamba le corps inerte de son partenaire, à hauteur de ses épaules un peu trop étroites. Puis, dans le même mouvement, elle retroussa sa jupe ample à deux mains, tout en ployant les genoux.

Jusqu'à offrir à Paul Lecœur une vue imprenable sur le buisson d'or qui ombrait son ventre nu, à une trentaine de centimètres seulement de son visage devenu brusquement écarlate. Lecœur dont, à présent, la verge fine était en totale érection, et palpitait comme un petit animal vivant.

— Ma chère, je vous en prie, vous ne pouvez pas me faire ça, gémit alors Paul Lecœur, d'une voix suppliante. C'est beaucoup trop humiliant !

— Tant pis pour vous, vous l'avez mérité ! répondit Caroline, d'une voix qui se voulait méprisante et dure, mais qui n'était pas très bien jouée.

Et, juste après, dès qu'elle se tut, les traits de son visage sensuel se détendirent d'un coup. Dans la seconde suivante, Sylvain Courmayeur vit un jet onctueux et couleur rubis fuser hors du ventre entrebâillé de la jeune femme, poissant sa toison dorée avant d'aller inonder le visage de Paul Lecœur, qui émit un long râle d'extase.

Puis, au bout de quelques secondes, lorsqu'elle se fut entièrement vidée de tout le sirop de cassis qu'elle s'était injecté, Caroline pivota sur elle-même, de façon à se retrouver tête-bêche par rapport à l'homme dont elle venait de souiller le visage. Lequel l'empoigna par les hanches pour l'attirer à lui et enfouit sa bouche avide dans le profond sillon tout empoissé de cassis.

Dès qu'elle sentit cette langue chaude et frétilante la fouiller au plus profond d'elle-même, la jeune femme se pencha en avant, afin d'aspirer entre ses lèvres écarlates la verge palpitante de son partenaire.

Une fois à ce stade, Sylvain Courmayeur se désintéressa de la scène, redevenue plus « classique », et d'une issue hautement prévisible.

De nouveau, il inspecta la salle. Et constata qu'il était désormais le seul à ne pas être « en action ». Ce qui n'était pas pour lui déplaire, finalement. C'était la même chose dans son métier : il adorait, pendant le service, s'échapper un moment de sa cuisine et rester là, en bordure de salle, à regarder ses clients manger ce qu'il avait préparé pour eux. Guetter sur les visages les mimiques de satisfaction, de surprise, ou même d'extase, parfois, quand il s'était particulièrement surpassé dans la confection d'un plat.

Un esprit contemplatif que son épouse ne partageait pas avec lui : dans les soirées du Club des Savoureux, elle était pratiquement toujours la dernière à jeter l'éponge. Il lui en fallait toujours plus. Jamais rassasiée, Geneviève. Parfois, en plaisantant à moitié, Sylvain lui disait qu'elle était affligée de boulimie sexuelle.

Il vit que Geneviève venait d'empoigner le membre raide d'Armand Sancier, le mari de Caroline, pour le plonger dans la jatte de crème chantilly qui trônait au milieu des coupelles d'argent. Il la vit ensuite se passer une langue gourmande sur les lèvres, avant de se laisser tomber à genoux devant son partenaire, lequel, croisant son regard, adressa un petit clin d'œil complice à Courmayeur.

Sentant renaître son excitation, celui-ci allait se décider à replonger dans la mêlée, lorsqu'une main se posa sur son épaule droite.

Il pivota sur lui-même, pour se retrouver face à face avec Jean-Luc Sillac, qu'il dépassait d'une bonne tête. Derrière lui, sa femme, Virginie, arborait une moue contrariée, comme une gamine que l'on vient de priver de dessert ou de sortie.

— Un problème, cher ami ? demanda-t-il, avec ce ton de courtoisie un peu précieuse que les membres du Club des Savoureux employaient toujours entre eux, lors de leurs « soirées dégustation ».

— Nous allons devoir écouter la soirée, malheureusement, répondit Sillac, d'une voix morne. Ma tête... Voilà que ça me reprend...

Tous les Savoureux étaient au courant de ce qui, régulièrement, pourrissait la vie de Jean-Luc Sillac, le forçant parfois à passer des vingt-quatre heures d'affilée allongé sans bouger dans le noir le plus complet.

La migraine.

— Quel dommage ! s'exclama Courmayeur, en ne pouvant s'empêcher de couler un rapide regard oblique en direction de Virginie, de plus en plus renfrognée. Alors que la soirée ne fait que commencer, pour ainsi dire !

— N'exagérons rien, grommela Sillac, en surprenant le regard échangé par sa femme et leur hôte : il est quand même déjà presque minuit...

— Eh bien ! tant pis ! soupira Courmayeur, en évitant, cette fois, de regarder Virginie. J'espère que votre mal ne sera que passer, mon cher ! Et que vous serez plus en forme lors de notre prochaine petite soirée !

— J'espère aussi, grogna le petit homme sec, sans la moindre conviction. Allez, Virginie, allons-nous-en. Sinon, encore quelques minutes comme ça et je ne serai même plus capable de marcher...

Courmayeur leur déverrouilla la porte, jeta un coup d'œil dans la rue, pour s'assurer qu'elle était déserte, et resta un petit moment à regarder les époux Sillac s'éloigner en direction du boulevard Malesherbes.

La pluie avait cessé de tomber, mais il régnait un petit froid humide et pénétrant qui semblait figer toute chose dans une sorte de halo immobile.

Sylvain Courmayeur referma la porte, les sourcils froncés. Préoccupé. Il avait déjà vu Jean-Luc Sillac en proie à des migraines aussi soudaines que violentes. En général, son teint devenait cireux, ses yeux vitreux, et il transpirait à grosses gouttes, quelle que soit la température ambiante.

Aujourd'hui, il était différent. En réalité, il ne présentait aucun des symptômes habituels.

Comme s'il simulait.

Comme s'il avait pris le premier prétexte plausible pour écouter la soirée.

— Espérons que ça n'a rien à voir avec Virginie, grommela Courmayeur entre ses dents. Il ne manquerait plus que ça, maintenant !

Dans la salle de restaurant, la soirée tournait à l'orgie. Comme pratiquement à chaque fois, du reste. Courmayeur vit sa femme, à genoux sur le sol, tenant un sexe d'homme dans chaque main : à droite celui de Paul Lecœur, à gauche celui de Philippe Rivière. Les deux virilités étaient enduites de confiture d'airelles, et Geneviève les léchait alternativement, avec des ronronnements de chatte gourmande.

Sur l'ottomane, Sandrine Rivière était affalée, les jambes grand ouvertes, le buisson noir de son sexe entièrement badigeonné de crème chantilly, qu'Armand Sancier dégustait délicatement au moyen d'une petite cuiller

d'argent, tandis que son épouse enduisait les seins de la brune frisée avec ce qui semblait être de la pâte d'amande.

Lorsqu'elle vit le maître des lieux réapparaître, la belle Caroline lui adressa un sourire égrillard et, geste obscène à l'appui, lui fit comprendre qu'elle avait envie qu'il vienne s'intéresser à son intimité vacante.

Mais Sylvain Courmayeur, avec un petit signe de tête de droite à gauche, déclina la proposition et alla se réfugier dans sa cuisine déserte et impeccablement rangée, où il se servit un grand verre d'eau pétillante. De « l'eau qui pique », comme il disait quand il était gamin.

Il avait beau se dire que c'était complètement idiot, il continuait d'être un peu tracassé par le départ précipité des Sillac. Il faudrait qu'il en ait le cœur net dès demain.

— Merci encore, chère amie : il y a longtemps que nous n'avions pas eu une soirée aussi réussie, il me semble ! Ça va être dur d'émerger demain matin...

Sur le pas de la porte, Geneviève Courmayeur, les traits tirés, sa robe fourreau toute chiffonnée, adressa à Philippe et Sandrine Rivière un petit sourire fatigué, et, durant quelques secondes, les regarda s'éloigner, bras dessus, bras dessous, dans la petite rue chichement éclairée.

Il était un peu plus de deux heures du matin, et, comme d'habitude, les Rivière avaient mis un temps fou à se décider à partir. Les derniers, évidemment. Au point que Sylvain, un quart d'heure plus tôt, les avait abandonnés en disant qu'il était mort de fatigue, laissant sa femme jouer les hôtesse stylées.

Avec un petit soupir de lassitude, mais aussi provoqué par la satisfaction de tous ses sens repus, Geneviève Courmayeur referma la porte du restaurant.

Dès qu'ils entendirent la porte de bois claquer dans leur dos, Sandrine et Philippe Rivière s'écartèrent l'un de l'autre.

Ils étaient séparés de fait depuis plus de trois mois, maintenant. Tous les membres du Club des Savoureux le savaient, et eux-mêmes savaient que les autres savaient. Mais, parce que ni l'un ni l'autre n'avait envie de se priver de leurs petites soirées d'orgies gastronomiques, et puisqu'ils n'avaient toujours pas entamé de procédure de divorce, ils continuaient à jouer, pour leurs amis, cette petite comédie du couple uni, arrivant et repartant ensemble.

— Tu es venue comment ? Tu veux que je te raccompagne ? proposa gentiment Philippe Rivière à sa femme.

En bons bourgeois bien élevés, mais aux idées larges, « avancées », ils se flattaient de rester en très bons termes, malgré leur séparation et le divorce qui finirait bien par s'ensuivre, un jour ou l'autre.

Sandrine secoua ses boucles brunes frisées :

— Pas la peine, j'ai ma Clio dans la rue d'à côté. On se téléphone dans la

semaine, pour parler de ce week-end chez tes parents ?

— Pas de problème. Dors bien, ma chérie...

Sandrine eut un petit sourire mutin, tandis que dans ses yeux une petite flamme érotique s'allumait, comme provoquée par le souvenir de ce qu'elle venait tout juste de vivre, à l'abri des murs discrets de *La Table de Geneviève* :

— Quand on s'est bien fatigué, on dort toujours bien, mon cher Philippe !
Donc...

Ils se mirent à rire tous les deux, complices, avant de se séparer sur un dernier « bisou », comme ils disaient, lui continuant tout droit vers le boulevard Malesherbes, et elle rebroussant chemin pour rejoindre la rue Jouffroy, où elle avait laissé sa voiture. Elle repassa devant la façade de *La Table de Geneviève*, où tout était éteint et dont plus un bruit ne filtrait. En repensant à ce qu'elle venait d'y faire, aux excès auxquels elle s'était livrée, une brusque chaleur lui monta aux pommettes. Mais le petit froid humide de la rue la fit disparaître rapidement et Sandrine accéléra le pas. Ses talons claquaient sur le revêtement luisant du trottoir, avec une imperceptible résonance sur les façades des immeubles de pierre.

En tournant le coin de la rue Tocqueville, elle faillit heurter l'homme qui se tenait immobile, dans le coin d'une porte cochère. Elle faillit pousser un cri de frayeur, mais elle le reconnut aussitôt, et son visage marqua une certaine surprise.

— Vous ! Mais qu'est-ce que vous faites ici, tout seul, dans le noir ?

— Je vous attendais, madame Rivière, répondit la voix grave, bien timbrée.

— Moi ? Mais pourquoi ?

— J'ai des choses à vous dire... Des choses très importantes... Est-ce que vous accepteriez de venir prendre un verre avec moi ? Je connais un endroit agréable encore ouvert, à deux pas d'ici...

Sandrine Rivière faillit refuser, sous prétexte qu'il était tard et qu'elle était fatiguée.

Mais, finalement, la curiosité fut la plus forte et elle accepta la proposition.

Malheureusement pour elle.

CHAPITRE II



D'une main énergique, Sylvette Coignard remonta la masse énorme de ses deux mamelles, sous la blouse de nylon à fleurs qui lui saucissonnait tout le corps.

Un corps, c'était vite dit. « Montagne de viande grasseuse » aurait été une expression mieux adaptée au cas de Sylvette Coignard, mais moins conforme à sa dignité.

Car la gardienne de cet immeuble haussmannien de l'impasse Léger avait une conscience aiguë de son rang social et de sa dignité. Elle se sentait l'importance et la valeur d'une espèce en voie de disparition. Et, en un sens, c'était exactement ce qu'elle était.

Car, de nos jours, les « vraies » gardiennes d'immeubles se faisaient de plus en plus rares.

— Surtout les authentiques Françaises comme moi ! avait coutume de préciser hautement Sylvette Coignard, quand on la lançait sur son sujet de prédilection. Évidemment, si vous commencez à compter toutes ces mauricaudes qui viennent nous ôter le pain de la bouche...

Cette apparente xénophobie n'était pour ainsi dire que « de façade », chez madame veuve Coignard, puisque, aussi bien, elle passait l'essentiel de ses après-midi à papoter avec la Marocaine de l'épicerie voisine ou encore avec Désirée, la femme de ménage camerounaise du colonel Barthet, au deuxième étage droite.

Pour l'instant, il était six heures et quart du matin, Sylvette Coignard terminait de s'habiller. Elle mit l'eau de sa tisane à chauffer (elle n'avait plus droit au café, à cause de « ses nerfs », et elle détestait le déca), puis se dépêcha de quitter sa loge, située sous le porche, pour aller chercher dans la

rue les deux grandes poubelles de l'immeuble, qu'elle avait sorties sur le trottoir, la veille au soir, à sept heures précises, comme tous les jours.

Madame veuve Coignard avait toujours mis un point d'honneur à ce que les poubelles aient réintégré leur petit local, au fond de l'impasse, avant qu'aucun de ses locataires ne soit descendu de chez lui.

Question de dignité...

Au bout de l'impasse Léger, la rue Tocqueville était encore déserte. À l'exception d'une camionnette de livraison de primeurs, qui passa au ralenti dans un inquiétant bruit de pot d'échappement crevé.

Sylvette Coignard remonta l'impasse, empoigna ses deux poubelles, chacune par une main, et revint vers le fond de l'impasse.

Tous les matins, elle éprouvait une sorte de joie mauvaise en pensant que le bruit des poubelles vides roulant sur les pavés inégaux de l'impasse devait forcément réveiller quelques-uns des habitants de l'impasse.

Elle était bien debout, elle, à cette heure-ci ! Pourquoi est-ce que les autres auraient le droit de se prélasser encore dans leurs draps, hein ?

Au fond de l'impasse se trouvaient trois cloisons de béton qui, adossées au mur mitoyen de la propriété voisine – un restaurant qui, lui, « donnait » sur la rue Daubigny –, formaient ce qu'on appelait le local à poubelles, fermé par une porte métallique dont plus personne n'avait la clé depuis des années.

En s'approchant, Sylvette Coignard fut très surprise, et légèrement scandalisée, de constater que cette porte était grand ouverte.

— J'suis pourtant bien sûre d'l'avoir fermée hier au soir ! éructa-t-elle d'une voix grailonnante (sa voix « du matin », comme elle disait elle-même). Faudra qu'ce soit un chat en maraude qui l'ait poussée, probable...

Ce n'était pas un chat.

Sylvette Coignard pénétra dans le local un peu sombre, et regretta immédiatement de l'avoir fait.

Elle voulut en ressortir en hurlant, mais elle ne parvint ni à crier, ni à faire le moindre mouvement.

Tétanisée d'horreur.

Sur le sol de béton, jonché de détritus divers, se trouvait un corps humain. Un corps de femme, pour être plus précis. C'était facile à voir, même pour une gardienne terrorisée, puisque la femme en question, une brune un peu boulotte, aux cheveux bruns frisés, était entièrement nue.

Cette nudité n'était pas le seul détail effrayant du tableau. C'était même, et d'assez loin, le moins effrayant de tous, de l'avis de Sylvette Coignard, qui reprenait peu à peu une part de ses esprits.

D'abord, il y avait le couteau, posé par terre à quelques centimètres de la tête de la morte.

Un grand couteau à la lame large et brillante, comme Sylvette Coignard n'en avait que rarement vu. Sauf à la télé, dans les émissions de cuisine qu'elle adorait, où l'on voyait de grands chefs préparer devant vous de succulentes recettes en un temps record.

Et puis, il y avait l'aspect de ce corps de femme. Il semblait tout raide, et il présentait de petites traces blanches, au niveau des sourcils et des poils sombres du pubis.

Lorsqu'elle parvint enfin à bouger, Sylvette Coignard ne s'enfuit pas en hurlant, comme elle en avait d'abord eu le projet pressant.

Un tant soit peu remise, et la curiosité aidant, elle fit au contraire un pas en avant et se pencha au-dessus du corps immobile.

Et, alors, elle comprit ce qui se passait.

Cette femme morte était complètement gelée, et c'était de très fines paillettes de givre qui s'accrochaient à ses sourcils et à sa toison intime.

Elle était complètement gelée, comme si elle avait passé la nuit dehors par -15. Sauf que cela faisait au moins une semaine qu'il n'avait pas gelé, y compris la nuit.

Pour être congelée à ce point, la malheureuse aurait dû séjourner plusieurs heures dans une chambre froide, il n'y avait pas d'autres solutions...

Sylvette Coignard allait s'avancer encore plus près, lorsque son cerveau réalisa enfin ce que, depuis le début, elle trouvait bizarre dans le visage de cette morte congelée, sans parvenir à se le formuler explicitement.

Et, là, elle se mit vraiment à hurler.

Car quelqu'un avait proprement arraché les deux yeux de leurs cavités naturelles.

Pour les remplacer par deux étranges petites boules, luisantes et noires...

CHAPITRE III



Le mugissement bref, explosif, fit sursauter le commandant de police Boris Corentin, assis derrière son bureau.

Pensant d'abord qu'il venait d'entendre la sirène d'une péniche, sur la Seine toute proche, il dirigea machinalement ses regards vers l'une des deux fenêtres donnant sur le quai des Orfèvres. Avant de réaliser que le bruit venait en fait plutôt du côté de la porte du bureau des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine.

Il tourna la tête dans cette direction, juste à temps pour voir son fidèle coéquipier, le capitaine Aimé Brichot, trompeter une seconde fois dans son grand mouchoir à carreaux rouge et blanc. Lorsqu'il eut terminé l'opération, Corentin vit que Brichot arborait, en ce mardi matin, un nez vermillon du plus bel effet.

— Tu es malade, mon pauvre Mémé ? s'enquit-il avec une certaine sollicitude.

— *Z'est rien, juste un gros rhube...* l'assura son coéquipier, en se débarrassant de son imperméable *Burberry's* dégoulinant d'eau de pluie. *J'ai dû jobber ça hier soir, en revenant du ziné avec ma bedide vamille, zous la bluie...*

— Tu te sens quand même d'attaque pour bosser ? demanda Boris, un petit sourire au coin des lèvres. Parce que figure-toi qu'on est attendu chez Baba, depuis *au moins* une minute et demie !

— En effet, c'est honteux de ma part de faire attendre ce cher patron autant que ça ! grimaça Brichot, en se dirigeant à nouveau vers la porte du bureau. Bon, ben, qu'est-ce que tu fous, Boris ? Je t'attends, moi[2] !

Deux minutes plus tard, les deux policiers poussaient la double porte capitonnée qui marquait l'entrée du bureau de Charlie Badolini. Lequel bureau était déjà partiellement envahi par une fumée bleutée, à très haute

teneur en nicotine et goudrons divers. Comme s'il jugeait que l'atmosphère était encore trop pure pour lui, le commissaire divisionnaire était en train de s'allumer une nouvelle cigarette brune.

S'il n'y avait qu'une seule personne, en France, qui restait totalement insensible aux diverses campagnes anti-tabac, c'était dans ce bureau, au deuxième étage du quai des Orfèvres, qu'il fallait la chercher, et nulle part ailleurs...

— Quelque chose pour nous, patron ? demanda Boris Corentin, en prenant place dans l'un des deux fauteuils de style Empire réservés aux visiteurs.

— On ne peut rien vous cacher ! soupira ironiquement Charlie Badolini, en expédiant un gros nuage de fumée vers le plafond jauni par des années de tabagisme intensif. Sandrine Rivière, ça vous dit quelque chose, messieurs ?

— Rien du tout, nasilla Brichot, en sortant son grand mouchoir de sa poche.

— C'est normal, le rassura Badolini, avec un revers de la main gauche. C'est une jeune femme qui n'avait jamais fait parler d'elle, jusqu'à sa mort, cette nuit.

— Assassinée, je présume ? avança Corentin.

— Oui, et de manière assez... folklorique, si je puis risquer ce mot, opina le divisionnaire, en compulsant le mince dossier qui se trouvait devant lui, sur son sous-main en cuir de Cordoue. Sandrine Rivière a été retrouvée peu après six heures ce matin, par une certaine Sylvette Coignard, gardienne d'un immeuble situé impasse Léger.

— Dans le 17^{ème}... derrière la rue Tocqueville... glissa Corentin, qui, grâce à sa prodigieuse mémoire, connaissait son Paris aussi bien qu'un chauffeur de taxi proche de la retraite. Et elle l'a retrouvée où ?

— Dans le local à poubelles situé au fond de l'impasse, répondit Charlie Badolini.

— Et le côté... « folklorique ? » demanda Aimé Brichot. C'est quoi, exactement ?

— J'y viens, j'y viens ! Figurez-vous, messieurs, que, quand Sylvette Coignard l'a découvert, le corps de Sandrine Rivière était intégralement nu, et surtout *complètement gelé* !

— Gelé ! sursauta Brichot. Mais c'est impossible, patron : il n'a pas fait moins de quatre ou cinq degrés depuis une semaine !

— Je le sais, figurez-vous ! Il n'empêche que le corps était *quand même* gelé. Et ce n'est pas tout...

— C'est pourtant déjà pas mal ! glissa Boris Corentin, en croisant les jambes. Et c'est quoi, la suite de votre... « folklore », patron ?

Charlie Badolini attendit avec une certaine impatience que Brichot ait fini de se moucher, pour poursuivre.

— Sandrine Rivière a été énucléée... laissa-t-il tomber d'une voix morne.

Ses deux inspecteurs eurent le même haut-le-corps en même temps.

— Pardon ?

— Vous m'avez parfaitement entendu, messieurs : « on », c'est-à-dire probablement l'assassin, on a proprement arraché les deux yeux de la victime. Et vous savez ce qu'on a mis à la place ?

— Difficile à deviner... mais je m'attends au pire ! soupira Aimé Brichot.

— Des olives, messieurs ! tonna Charlie Badolini. Deux grosses olives noires, une dans chaque orbite ! Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Il y eut un court silence dans le bureau, le temps que Corentin et Brichot « digèrent » l'information. Silence rompu finalement par Boris :

— Elle a été tuée comment, cette malheureuse ?

— Le corps présentait une profonde entaille au niveau du cou, juste au-dessus de la clavicule droite, répondit le commissaire divisionnaire. Et, pas loin du corps, on a retrouvé le couteau qui a servi à la faire. Un engin assez rare, paraît-il, de fabrication allemande, un Wusthof, d'après ce que je lis dans le rapport préliminaire...

À ce nom, Boris Corentin eut un léger tressaillement :

— Un Wusthof, patron ?

— Oui. Vous connaissez ?

— Je crois bien qu'il s'agit d'un fabricant de couteaux de Solingen, ville réputée pour la qualité de ses aciers, répondit Corentin. Ça coûte très cher, si ma mémoire est bonne, et c'est pour ça que c'est le genre d'instruments surtout utilisé par les *cuisiniers professionnels*.

— Ah ! mais c'est intéressant, ça, dis donc ! s'exclama Aimé Brichot, en sortant brusquement de la semi-apathie où son « rhube » le plongeait depuis le matin. Ça va drôlement restreindre le champ de l'enquête...

— D'autant plus que, comme tu l'as justement fait remarquer, enchaîna Corentin, il n'a pas gelé à Paris depuis plus d'une semaine. Par conséquent, on peut très bien imaginer que le corps de la victime ait séjourné dans une chambre froide, ou quelque chose comme ça. Et qui possède des chambres froides, à part les bouchers, hmm ?

— Les restaurants ! compléta son coéquipier.

— Tout juste ! Tu vas d'ailleurs commencer par là, Mémé : établir la liste des restaurants du 17^e arrondissement disposant d'une chambre froide. Ou, tout au moins, d'un congélateur assez grand pour y entreposer un corps humain.

— Mais le cadavre peut très bien venir d'ailleurs et avoir été transporté, objecta Charlie Badolini.

— Je le sais, patron, soupira Corentin, avec un petit haussement d'épaules fataliste. Seulement, il faut bien commencer par quelque chose, non ?

— Et toi, tu fais quoi ? s'enquit Aimé Brichot.

— Je file à l'IML[3] où, je suppose, le corps de la victime a été transporté. Au fait, monsieur le divisionnaire : comment sait-on qu'il s'agit de Sandrine Rivière, si elle était complètement nue ?

— Parce qu'on a retrouvé ses vêtements en tas, au fond de la cour, ainsi que son sac à main, répondit Charlie Badolini, en écrasant son mégot dans le lourd cendrier d'onyx qui trônait à sa droite.

Boris Corentin fronça les sourcils :

— Alors, ça, c'est plutôt bizarre, non ? Pourquoi avoir pris la peine de déshabiller la victime, si c'était pour nous laisser gentiment à côté ses fringues et son sac ?

— Sans parler du couteau allemand ! renchérit Brichot. Comme bévue, ça se pose un peu là ! À mon avis, on a affaire à un amateur vraiment maladroit, et on n'aura pas trop de peine à le coincer...

— Ou alors à un type très malin, qui obéit à des motifs nous échappant encore complètement, répliqua sombrement Corentin. Auquel cas, on risque de galérer pas mal...

Boris Corentin rangea sa voiture de service dans la cour arrière de l'IML, coincé entre la Seine, la voie rapide et le métro aérien reliant la Place d'Italie à l'église de Pantin. C'est sous une pluie battante qu'il s'engouffra dans le bâtiment de petites briques rouges, et fonda directement, à travers les couloirs qu'il connaissait par cœur, jusqu'à la salle d'autopsie où il était attendu, suite à un coup de fil passé depuis le quai des Orfèvres, avant de partir.

Dans la petite pièce entièrement carrelée de blanc, il fut accueilli par le sourire jovial du docteur Flutiaux, médecin-légiste de son état, qui était en train de débarrasser ses petites mains potelées d'une paire de gants chirurgicaux. Sous sa blouse blanche, où apparaissaient quelques traces de sang séché et bruni, le docteur avait le cou sanglé par son éternel nœud papillon à gros pois.

— Tiens ! ce brave commandant Corentin ! s'exclama-t-il, en ouvrant ses bras courtauds. Quel bon vent vous amène ? Vous avez renifflé l'odeur de la viande froide, en grand prédateur que vous êtes ?

— Toubib, soupira Boris, en se retenant de sourire, je ne vous ai jamais dit que, parfois, votre humour à la truelle devenait lassant ?

— Pas à la truelle : au scalpel, mon cher, au scalpel ! rétorqua le docteur Flutiaux, hilare.

Mais, aussitôt, son sourire disparut et il redevint ce qu'il était de toute façon : un super professionnel, l'un des meilleurs dans sa partie.

— Je suppose que vous venez pour la fille de chez Picard ? demanda-t-il.

— De chez Picard ? répéta Corentin, légèrement étonné.

Le sourire revint sur la face ronde du médecin-légiste :

— Ben oui, quoi : la fille *surgelée* !

— C'est très drôle, toubib, très drôle... et surtout, c'est d'un goût parfaitement sûr !

— Je viens de finir l'autopsie, vous avez de la chance, reprit Flutiaux, en ignorant la remarque de Boris. Elle est bizarre, votre copine, vous savez ?

— C'est l'impression que j'avais déjà, oui... soupira Corentin, qui savait que ça ne servait à rien d'essayer de brusquer cet incorrigible plaisantin. Est-ce que, pour commencer, vous pouvez me dire si elle a eu des rapports sexuels avant d'être tuée ?

— Oui et non...

— Comment ça : oui *et* non ? fit Boris, qui commençait à s'impatienter. Elle en a eu, ou pas ?

— C'est particulier, répondit Flutiaux en se grattant le haut du crâne. Figurez-vous que j'ai retrouvé dans son estomac des traces de sperme... *d'au moins quatre hommes différents* !

— Donc, elle a bien eu des...

— Attendez ! le coupa le médecin-légiste. Elle a peut-être pratiqué un certain nombre de petites gâteries à des messieurs, *par contre* j'affirme qu'elle n'a eu aucun rapport sexuel classique durant ces dernières vingt-quatre heures. Même pas avec des préservatifs.

— Effectivement, c'est curieux... murmura Boris. À moins que ce ne soit une prostituée qui ne pratiquerait que la fellation avec ses clients... Ce qui expliquerait qu'il n'y ait aucune trace d'accouplement dans son vagin...

— Ça, ce sera à vous de l'établir, mon cher ! fit le docteur. Quant à moi, je n'ai pas dit qu'il n'y avait *aucune trace* dans son vagin, je vous signale !

— Ah bon ? Vous avez trouvé quelque chose ? s'enquit Boris, un peu surpris.

— Oui, mon ami ! Et je peux vous dire qu'en dix-huit ans de métier, c'est la première fois qu'un truc pareil m'arrive. J'ai retrouvé, à l'intérieur du sexe de la victime, des traces de *sauce bordelaise* !

Boris Corentin dévisagea le toubib avec des yeux ronds, tout prêt à se fâcher pour ce qu'il croyait être l'une de ses éternelles blagues douteuses.

— Vous vous foutez de moi, là, toubib ?

— Pas du tout ! Je parle bien de cette préparation à base de vin rouge dont on accompagne généralement les entrecôtes : la sauce bordelaise. Eh bien ! cette fille en avait quelques traces sur les parois internes de sa muqueuse vaginale !

Boris Corentin en resta coi. La situation lui paraissait totalement surréaliste : il se trouvait en présence d'une femme, Sandrine Rivière, qui semblait avoir fait le contraire de ce que font d'ordinaire les femmes.

Elle avait de la sauce dans le vagin et du sperme dans l'estomac !

— Ça vous la coupe, hein ? crut bon de souligner le docteur Flutiaux. Je veux parler de la chique, naturellement ! Moi aussi, j'avoue que ça m'a laissé un peu sur le fondement, un truc comme ça...

— Si vous me parliez plutôt de la façon dont Sandrine Rivière a été tuée... suggéra Corentin. Au lieu de m'infliger votre philosophie de fond de tiroir réfrigéré ! C'est bien le couteau qu'on a trouvé près du corps qui lui a infligé la blessure au cou ?

— Ça, pas de doute ! Seulement...

— Seulement quoi, toubib ?

— Seulement, c'est une blessure qu'on lui a faite *après* sa mort !

— Vous êtes sûr ?

Le docteur Flutiaux se redressa de tout son mètre soixante six et demi (il tenait beaucoup à ce demi)... :

— C'est-y que vous me prendriez pour un débutant, commandant Corentin ?

— Oh ! ça va... Alors ?

— Oui, j'en suis sûr. Et vous savez pourquoi ? Parce que le sang que j'ai trouvé sur la lame était du sang *décongelé* ! Autrement dit...

— Autrement dit, compléta Boris, le corps était déjà durci par le froid lorsqu'on lui a enfoncé ce couteau au haut de la clavicule. Curieux... Mais, dans ce cas, elle est morte de quoi ?

Le docteur Flutiaux haussa ses épaules grassouillettes et tombantes comme celles d'une femme :

— De froid, probablement. Après avoir été assommée : elle porte une ecchymose assez marquée, à la base de la nuque. La mort est survenue entre une heure et quatre heures du matin, la nuit dernière.

— Parlez-moi de l'énucléation, toubib ! demanda Corentin, d'un ton un peu trop sec.

— Du travail très propre, répondit aussitôt le docteur Flutiaux avec un petit sourire. Je vous passe les détails, mais, en gros, celui qui a fait ça est soit chirurgien, soit boucher. Ou, à la rigueur taxidermiste !

— Et pourquoi pas... cuisinier ? hasarda Corentin, en plongeant ses yeux dans ceux du médecin légiste.

Celui-ci eut l'air surpris de la question et mit quelques secondes avant de répondre :

— Mais oui, tiens, pourquoi pas ? Je n'y avais pas pensé, à vrai dire !

Corentin s'autorisa une petite revanche humoristique :

— Ce n'est pas votre métier de penser, toubib ! Et heureusement, encore...

— Vous pensez à un cuistot à cause des Kalamata ? demanda Flutiaux, sans paraître avoir reçu la « pique » de Boris.

— À cause de quoi ? Des Kalamata ? Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

— Des olives, répondit le légiste. De très grosses olives d'un noir violacé, originaires de Grèce. Savoureuses, d'ailleurs... sauf quand on vous les enfonce dans les orbites à la place des yeux, évidemment ! Dites donc, ça doit être un sacré malade, le type qui a fait ça, non ?

Boris Corentin ne répondit pas, absorbé dans ses pensées. Un malade... oui, peut-être... Ou alors, quelqu'un qui avait un message à faire passer... Mais lequel ? Et à qui ? En tout cas, si on additionnait le coup des olives avec le corps congelé et le couteau de spécialiste, tout semblait tourner autour de la gastronomie. Ou, au moins, de la cuisine.

À moins, bien sûr, qu'il ne s'agisse d'une fausse piste parfaitement intentionnelle de la part de l'assassin.

— Le couteau, vous l'avez toujours ? demanda Corentin, en relevant brusquement la tête.

— Non, je n'en avais plus besoin après mes analyses, je l'ai fait renvoyer au 364 par la voie habituelle. Je suppose que vous pourrez le retrouver là-bas...

— OK, toubib ! Vous me gardez le corps au frais, évidemment. De toute façon, dès qu'on aura mis la main sur la famille de la victime, il faudra qu'ils viennent l'identifier.

— Pas de problème : elle a payé d'avance pour une pension complète !

Boris Corentin quitta la salle carrelée de blanc, en maugréant des propos indistincts et peu amènes, ayant rapport avec l'humour médico-légal...

Il était 10 h 25, lorsque Corentin tourna le coin des rues Jouffroy-d'Abbans et Tocqueville. Il repéra tout de suite l'entrée de l'impasse Léger, barrée par un cordon de plastique rouge et gardée par deux policiers en uniforme.

Il avait donné rendez-vous à Aimé Brichot sur les « lieux du crime », comme on disait encore théâtralement, dans les séries policières télévisées. En sortant de l'IML, il avait fait un crochet par les locaux de la Brigade mondaine, où le gros Rabert[4] lui avait confirmé que son coéquipier avait quitté les lieux un quart d'heure plus tôt environ.

Au moment où Corentin garait sa Peugeot 306 de service sur le « bateau » d'un immeuble en pierre de taille ocre, il vit Aimé Brichot tourner le coin de la rue Cardinet, probablement venant de la station de métro Malesherbes, située place du Général-Catroux.

Toujours aussi enchifrené, à en juger par la belle couleur rouge vif de son

appendice nasal tuméfié.

Les deux policiers opérèrent leur jonction à quelques mètres de l'entrée de l'impasse, devant laquelle stationnaient les inévitables six ou sept curieux, que les deux agents en uniformes empêchaient de s'avancer davantage.

— Alors, Boris ? attaqua Aimé Brichot, avec la voix de Donald Duck. Comment allait ce cher docteur Flutiaux ? Toujours aussi drôle ?

— On peut dire ça comme ça, oui, opina Corentin avec un petit sourire. Il venait juste de terminer son autopsie, quand je suis arrivé...

Succinctement, il relata à son coéquipier ce qu'il avait appris place Mazas.

— Des olives grecques... soupira Aimé Brichot, lorsque sa flèche se tut. Il y a quand même de sacrés malades, tu avoueras !

— Remarque, rétorqua Corentin avec un petit sourire ironique, il ne m'aurait pas paru plus sain d'esprit s'il avait utilisé des olives provençales ou italiennes !

— C'est malin...

— Bon, et toi, de ton côté ? Les restaus...

— La pêche n'a pas été mauvaise, répondit Aimé Brichot, en sortant une feuille de papier pliée en deux de sa poche. Dans la partie du 17^e qui nous occupe, j'ai trouvé six établissements qui pourraient correspondre à ce qu'on cherche, c'est-à-dire dotés de chambres froides.

— Six, c'est pas mal, observa Corentin. Ça va nous permettre de les...

— Attends avant de t'emballer ! le coupa Brichot. J'ai mieux, beaucoup mieux...

— Vas-y, Mémé, je suis tout ouïe...

— Parmi les six restaus en question, il y a un italien, *Antica Trattoria*, qui a une particularité intéressante... Tu ne vois pas laquelle ?

— Mémé, fit Corentin d'une voix légèrement agacée, je viens de m'appuyer le docteur Flutiaux pendant presque une heure. Alors, les blagues et les devinettes, pour aujourd'hui, hein... tu m'as compris !

— OK, OK, excuse, vieux ! Bon, alors voilà : l'*Antica Trattoria* se trouve tout près d'ici, rue Daubigny. Juste derrière, en fait... Et tu sais sur quoi donne la cour du restau, ou plus exactement le mur qui la termine ? Ah oui, pardon, j'oubliais : pas de devinette ! Eh bien...

— Laisse tomber, Mémé, j'ai déjà trouvé : Le mur arrière de la cour est mitoyen avec celui qui marque le fond de l'impasse Léger, là où on a trouvé le corps de Sandrine Rivière, je suppose...

— Tout juste, Auguste ! s'exclama Aimé Brichot, d'un ton excité. On dirait que le puzzle se met en place, non ?

— On dirait, oui... opina Corentin, sans enthousiasme excessif. Je suppose que tu as creusé un peu le cas de ce restau ?

— Évidemment ! C'est une gargote assez cotée, apparemment, et même de plus en plus. Pas la pizzeria du coin, tu vois. D'après un copain journaliste qui bosse au magazine « Saveurs », et que j'ai pu joindre tout à l'heure, le patron, un certain Silvio Fanelli, serait bien parti pour obtenir sa première étoile au Michelin, lors de la prochaine fournée. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Boris lui donna une tape amicale sur l'épaule droite :

— J'en dis que, puisqu'on est à côté, on va s'offrir une petite visite chez ton Silvio Fanelli, mon vieux Mémé !

CHAPITRE IV



Silvio Fanelli fonça tel un pit-bull vers le plan de travail situé à droite du grill cinq feux. Pour essayer de prendre Paolo, son nouvel aide-cuisinier, en flagrant délit de n'importe quoi.

Depuis qu'il avait ouvert l'œil, l'Italien se sentait d'une humeur massacrant. Et il estimait qu'il avait de bonnes raisons pour ça. Alors, avant que ne commence le service de midi, il allait bien falloir qu'il passe ses nerfs sur quelqu'un. Sinon, il ne ferait rien de propre.

Pas de chance : le petit Napolitain, arrivé en France depuis trois semaines, se comportait très bien. Il venait de finir de découper les spaghettis *alla chitarra*, et s'occupait maintenant, avec une vraie dextérité, d'étaler des

feuilles de pâtes pour les raviolis. Rien à redire...

À sa droite, au coude à coude avec lui, le gros Jean-Philippe – un Français pur jus, celui-là frottait des filets de perches fraîchement vidées dans du gros sel, avant de les farcir d'épices. Il coupait aussi des tranches de jambon de Parme, translucides à force d'être minces. Là non plus, rien à redire. Pas moyen de passer ses nerfs.

Soudain, un bruit de moteur fit tressaillir Silvio Fanelli. Et c'est avec un tressaillement de joie qu'il découvrit, sous le porche attendant au restaurant, la camionnette réfrigérée de son fournisseur de poissons et crustacés.

La mine gourmande d'un chat qui vient de repérer une souris suicidaire, Fanelli traversa la cuisine avec une vélocité remarquable, remonta le minuscule couloir, poussa la porte le séparant de la cour et se rua sur le malheureux livreur, occupé à décharger ses cageots de poissons, commandés la veille par e-mail.

Avec un inquiétant sourire de bienvenue sur ses lèvres épaisses, dont celle du haut disparaissait sous son énorme moustache noire.

Les fournisseurs, c'était son petit moment de détente, à Silvio Fanelli. Il adorait jouer avec eux. Eux, beaucoup moins, déjà.

Pour ses fournisseurs, Silvio Fanelli était une sorte d'Adolf Hitler, mais avec plutôt moins de mansuétude...

Déjà, le livreur, un gamin d'une vingtaine d'années, s'était mis à trembler en voyant cette masse de muscles foncer droit sur lui, au point de manquer renverser la cagette de langoustines de Bretagne qu'il était en train de décharger.

Silvio Fanelli balaya d'un seul regard les poissons déjà déchargés. Telle l'aiguille aimantée d'une boussole, ses yeux se fixèrent aussitôt sur un bac en polystyrène, plein de petits calamars de Méditerranée soigneusement rangés, d'une couleur gris-rose. Avec un petit sourire doucereux, il se tourna vers le livreur, qui, résigné, fataliste, attendait le verdict de ce terrible client.

— Dis-moi, mon grand, tu dois bien avoir un téléphone portable, sur toi ? fit le restaurateur, d'une voix mielleuse, avec un bon sourire débonnaire, sous son épaisse moustache.

— Euh... Oui, m'sieur, bien sûr, mais...

— Y a pas de mais ! Appelle ton patron, immédiatement !

Le jeune livreur sortit son mobile de la poche de sa grande blouse bleue et, d'un doigt mal assuré, tapota les dix chiffres de l'entreprise qui l'employait.

— Allô ? Monsieur Le Guen ? Oui, c'est Lionel, là... Je suis avec monsieur Fanelli qui voudrait...

L'Italien lui arracha le petit appareil des mains et le plaqua contre son oreille, que l'excitation avait rougie.

— Le Guen, c'est vous ? fit-il d'une voix bonasse, à la limite de la stupidité. Alors, qu'est-ce que c'est que ça ? Je viens de tomber sur une cagette de déchets qui ressemblent vaguement à des calamars... On dirait que ça vient de chez vous, apparemment... C'est quoi, le problème ? Je ne vous paie pas assez vite pour recevoir le matos que j'ai commandé, ou quoi ? Vous détestez mon restau à ce point, pour me refourguer ce genre de merde puante ? Ou alors, vous me prenez pour un con ! Ah ! oui, ça doit être ça ! M^ossieur Le Guen s'est dit : « Le gros Fanelli, il est tellement con, il y connaît tellement rien en poissonnerie, qu'on va pouvoir lui refiler au prix fort tous nos fonds de poubelle ! » Vous avez peut-être raison, d'ailleurs : peut-être bien que je suis assez con pour confondre du poisson frais avec la pourriture qui est en train d'empester ma cour ! Ou alors, vous avez un *deal* avec un de mes concurrents pour empoisonner ma clientèle, ça se peut aussi, ça... Faudrait vraiment que vous m'expliquiez, parce que j'ai un peu de mal à piger, là ! Je suis tellement con, qu'est-ce que vous voulez... Ou alors, vous êtes tellement riche que vous n'avez plus du tout besoin de ma pratique, ça peut être ça aussi... Encore de l'argent qui rentre, mais pour quoi faire, bon Dieu ! Dans ce cas, c'est pas compliqué : je vais distribuer toute votre merde aux chats du quartier, en espérant que ça ne les rendra pas malades, ces pauvres matous ! Je vais faire « resto du cœur » pour chats, quoi ! Et, pour la peine que je me serai donné, j'accepte, en cadeau de votre part, les deux cagettes de langoustines que vous m'avez expédiées, et qui, elles, m'ont l'air presque mangeables. On marche comme ça ? Allez, salut, Le Guen ! Et, la prochaine fois – si vous souhaitez vraiment qu'il y ait une prochaine fois –, tâchez de m'envoyer des *produits frais* !

Durant toute cette tirade, le malheureux mareyeur n'avait pas risqué la moindre objection, résigné dès le début à voir une partie de sa recette de la journée lui passer sous le nez. De toute façon, il ne pouvait rien dire : il savait que ses calamars (qu'il avait failli ne pas joindre à la commande) n'étaient qu'à 95 % de leur fraîcheur maximale. Et il aurait dû se douter que l'œil de son client allait justement repérer les 5 % restants...

Lorsque Silvio Fanelli coupa la communication, il se sentait un petit peu mieux. Mais seulement un petit peu. Il tendit son téléphone au livreur, et laissa tomber, sans même lui faire l'aumône d'un regard :

— Finis de décharger le reste et barre-toi d'ici ! Et dis-toi bien que la prochaine fois que tu oses me livrer une merde pareille, c'est à toi que je fous ma main sur la gueule !

Avant que le dénommé Lionel ait eu le temps, ou la présence d'esprit, de trouver quelque chose à répondre pour sa défense, Silvio Fanelli s'était déjà engouffré dans le petit vestibule et fonça vers la cuisine.

Là, entre les billots-plans de travaux, le cuiseur-vapeur, les friteuses, le fourneau, les trois grils, le bain-marie encastré, et les frigos, la tension commençait à monter, à mesure que l'heure avançait et qu'on se rapprochait

de midi.

Tout au bout de la cuisine rectangulaire, après l'âtre en briques servant pour les cuissons au barbecue, se trouvait la double porte massive de la chambre froide. Quand les petits yeux très mobiles de Fanelli se posèrent sur elle, ils se mirent à briller d'une lumière nouvelle, et son teint se colora brusquement. Juste après, par association d'idées, il enveloppa du regard la croupe ronde et saillante de Christelle, la petite blonde maigrichonne, occupée à battre un sabayon de champignons pour les ravioles.

Mais il remit à un peu plus tard ce qu'il avait en tête. Pour l'instant, il fallait vérifier que tout tournait correctement, et donner quelques coups de pieds au cul, au figuré et peut-être même au propre.

— Paolo ! aboya-t-il, on change notre fusil d'épaule : on laisse tomber les calamars frits *rossi*, et on les passera en matelote ! Tu t'occupes de la sauce ? S'il y en a trop, on n'a qu'à préparer une soupe San Benedetto, puisqu'il reste des moules au frigo. Tu t'en charges aussi, OK ?

— Ça roule, chef ! répondit son second. Je m'y mets dès que j'ai fini de faire braiser ces putains de poitrines de porc ! Qu'est-ce qu'on passe, en plat du jour, chef ?

— Je te l'ai déjà dit, abruti ! rugit Fanelli. Des *linguinis* aux légumes grillés, ail, mini-artichauts, basilic et huile d'olive. En poisson, tu me repasses le thon d'hier, que tu me fais griller à la livournaise, avec asperges et pommes de terre sautées, *capice* ?

Dans toute la cuisine, les odeurs les plus diverses commençaient à s'épaissir et à se mélanger. Et pas toujours de manière très heureuse, forcément.

Par exemple, le gros Nicolas, pâtissier de son état, profitait de la marmite d'eau bouillante, où Rachid, l'un des aides, avait mis à blanchir des feuilles de chou frisé, pour y faire fondre, au-dessus du nuage de vapeur, une plaque de chocolat noir.

Les parfums du chou et du chocolat se mélangeant, en une sorte de vapeur grasse, auraient donné des suées à n'importe quel néophyte – surtout à jeun. Mais, ici, en cuisine, personne ne s'en souciait.

Et puis, il y avait les bruits. Le choc des marmites, des poêles, des casseroles contre les bacs et les brûleurs ; le sifflement aigu de la vapeur sortant de l'autocuiseur, le grésillement des oignons jetés dans l'huile bouillante, le martèlement sec et rapide des lames de couteau sur la planche du billot, etc. À quoi s'ajoutaient les vociférations, les plaisanteries grasses, les éclats de rire et les injures obscènes, lancés à pleines bordées et à jets continus par les huit personnes qui se croisaient, se frôlaient dans la cuisine, en réussissant à ne (presque) jamais se bousculer, ni même se gêner, tant ils avaient l'habitude de cet espace surchauffé et exigü.

Silvio Fanelli vint prendre sa place au poste de travail qu'il s'était réservé,

à savoir les sautés. Il disposait d'une plaque à six feux. Il y avait d'autres feux encore, à sa gauche, mais ils étaient réservés pour les bain-marie des sauces, ainsi que les bouillons de veau, de poulet ou de porc, qui allaient mijoter pratiquement toute la journée.

Sur les six feux dont Fanelli allait disposer en propre, l'un serait consacré en permanence à maintenir à température l'eau des raviolis dont s'occupait Paolo. Il lui en resterait cinq pour travailler. Sur ces cinq, un serait réservé pour les lardons destinés à la sauce *carbonara* des pâtes, un autre pour les différentes viandes du *fritto misto* à l'Emilienne. Il ne lui resterait donc que trois feux disponibles pour préparer tous les autres plats de la carte, dont certains pouvaient nécessiter deux brûleurs à eux seuls.

Silvio Fanelli leva machinalement les yeux vers le mur carrelé de blanc qui se trouvait juste en face de son poste de travail. Là où se trouvaient suspendus ses trois couteaux personnels.

Ou, plus exactement, là où *auraient dû* se trouver ses trois couteaux personnels.

Sauf que, depuis ce matin, il n'y en avait plus que deux. Celui qui manquait, c'était le fleuron, le *must*, la Rolls des couteaux.

Son Wusthof de Solingen.

De nouveau, Silvio Fanelli sentit la rage l'envahir, l'étouffer. Son couteau ! C'était trop bête ! Il aurait donné n'importe quoi pour pouvoir revenir en arrière et le mettre en sûreté. Mais, maintenant, c'était trop tard, évidemment...

Lorsqu'il avait débarqué en cuisine – premier arrivé, comme d'habitude, à l'exception des deux commis chargés du nettoyage –, il avait tout de suite vu que le Wusthof manquait à l'appel. Et ça l'avait mis dans une fureur noire, qu'il avait aussitôt entrepris de passer sur le dos de ses employés, à mesure qu'ils arrivaient.

Tous avaient courbé l'échine et supporté en silence. Et même avec une nuance de pitié pour le patron : chacun, ici, savait ce que ça signifiait, pour un chef, de perdre SON couteau. C'était presque comme perdre son bras. Ou, en tout cas, son prolongement naturel...

En réalité, Silvio Fanelli s'était réveillé *déjà* de mauvaise humeur, après avoir passé une nuit exécrable. Simplement parce que, dès qu'il avait ouvert les yeux, il avait repensé à la scène de la veille au soir, à *La Table de Geneviève*.

Mais qu'est-ce qui lui avait pris, bon Dieu ! de se pointer au restau de ce connard de Courmayeur ? Quel petit démon avait bien pu le pousser à aller pour ainsi dire mendier son admission à leur soirée privée ?

Évidemment, il y avait le fait que, depuis qu'il s'était installé dans ce coin du 17^e arrondissement, depuis qu'il avait eu connaissance de l'existence du Club des Savoureux – par une relation commune –, il mourait d'envie d'en

devenir membre. En dehors de l'énergie physique et mentale qu'il Consacrait à son restaurant, il ne pensait même plus qu'à ça.

Déjà, ça n'avait pas été facile de convaincre Angelica, son épouse légitime, d'accepter de faire acte de candidature. Malgré son éducation de Sicilienne catholique, Angelica n'était pas une femme particulièrement « coincée » ; elle était même plutôt libérée, pour tout ce qui concernait le sexe et ses plaisirs. Mais de là à admettre qu'on puisse se réunir, à plusieurs couples d'amis, pour s'envoyer en l'air les uns avec les autres, en présence de son conjoint légitime, ça, il lui avait fallu du temps pour en accepter l'idée.

Et quand enfin, elle avait accepté de se soumettre aux épreuves d'admission, ça avait été pour subir la honte publique et rédhibitoire de se faire blackboulé ! Et par qui, encore ? Par cette petite bourgeoise snobinarde de Sandrine Rivière, qui avait estimé qu'Angelica ne mettait pas assez de « cœur à l'ouvrage ! »

Et voilà que, quelques semaines après, il avait trouvé le moyen de s'infliger lui-même une deuxième humiliation, en allant pleurnicher pour qu'on le laisse participer à la soirée d'hier ! Il fallait vraiment qu'il soit stupide !

Heureusement, alors qu'il étouffait de rage et de frustration sur le trottoir, après que Courmayeur eut impitoyablement refermé la porte de son restaurant dans son dos, Silvio Fanelli avait trouvé le moyen de laver d'un seul coup ce double outrage. Un moyen radical.

Il s'était décidé en moins d'une seconde. Ensuite, inexorablement, son plan s'était mis en branle...

Silvio Fanelli sentit qu'il ne pourrait rien faire de propre, qu'il serait incapable d'occuper efficacement son poste de travail, tant qu'il n'aurait pas déchargé cette tension qui l'habitait depuis son arrivée au restaurant.

De nouveau, ses yeux se tournèrent vers la droite, et se posèrent sur la silhouette malingre de Christelle, qui, ayant terminé son sabayon de champignons, s'était mise à découper des carottes et des navets en brunoise – c'est-à-dire en petits dés –, pour le *minestrone*.

— Christelle ! brailla Fanelli, laisse-moi tomber ces saloperies de légumes et file dare-dare à la chambre froide décortiquer le restant de moules pour la *San Benedetto* ! Je te rejoins dans une seconde !

La petite blonde, dont les cheveux filasse étaient retenus dans une espèce de filet, par souci d'hygiène, leva vers son patron un œil atone et de couleur indéterminée. Son visage n'exprima absolument rien, tandis qu'elle s'essuyait les mains au torchon qui pendait à la ceinture de son tablier blanc, déjà maculé de taches de sauces diverses.

Elle se dirigea en traînant ses sabots sur le sol humide, vers la double porte épaisse de la chambre froide, sans paraître remarquer les sourires entendus et égrillards qui éclosaient sur son passage.

Tout le monde savait pourquoi, pratiquement une fois par jour, quand ce n'était pas deux, le patron s'arrangeait pour se trouver dans la chambre froide avec Christelle. Mais tout le monde s'en fichait complètement.

Il y a une telle tension permanente, dans ce métier de la restauration, que, régulièrement, les hommes comme les femmes qui s'y trouvent plongés éprouvent le besoin de se calmer les nerfs rapidement. Pour certains, un joint ou une ligne de coke font l'affaire ; d'autres marchent à l'alcool, ce qui est le plus facile, vu l'endroit où ils officient. D'autres encore, mais ils sont rares, optent pour un sport, si possible violent.

Et d'autres enfin s'adonnent au sexe, pratiquent la copulation animale, la troussée rapide et sans floriture.

Lorsque Christelle Vialarey eut disparu à l'intérieur de la chambre froide, Silvio Fanelli laissa passer une petite minute avant de la rejoindre. Pour « tromper l'ennemi ».

Lui-même ne savait pas très bien pourquoi il observait systématiquement ce délai qui ne trompait personne autour de lui. Il le comprenait d'autant moins qu'il se fichait éperdument de ce que ses aides et ses « grouillots » pouvaient penser de lui et de ses petites manies sexuelles. Le premier qui se serait permis une remarque, ou même un sous-entendu un peu trop appuyé, aurait eu vite fait de se retrouver sur le trottoir, avec sa main sur la figure et son pied au cul,. Dans cet ordre.

Mais c'était comme ça : depuis quatre ou cinq mois que la petite Vialarey travaillait chez lui, il observait toujours ce petit temps « de latence » avant de la rejoindre dans la chambre froide.

Lorsqu'il y pénétra, Christelle l'attendait, les bras ballants, assise sur le bord d'une caisse de choux verts, livrée le matin même.

Au fond de la chambre froide, ' une petite pièce carrée d'environ trois mètres sur trois, se trouvait la porte de la partie congélation, dont on se servait très peu puisque, à l'*Antica Trattoria*, on se flattait de travailler uniquement le produit frais, ou presque.

Quand Fanelli entra, Christelle se frottait les bras et claquait des dents à cause du froid. Ce qui, immédiatement, fit grimper l'excitation de l'Italien de plusieurs crans.

Pour jouir du spectacle, il resta un assez long moment, immobile, adossé à la porte de la chambre froide, qu'il avait refermée derrière lui.

À peu près nue sous son grand tablier de cuisine, Christelle tremblait de tous ses membres. Un panache de buée blanche sortait de ses lèvres exsangues à chaque fois qu'elle respirait. Et la peau naturellement blafarde de ses cuisses et de ses bras commençait, sous l'action du froid, à se marbrer de rouge.

Fanelli marcha droit sur elle, tout en dénouant son propre tablier, dont il se débarrassa rapidement. Dessous, il ne portait que son large pantalon de toile grise, dont il se servait pour travailler. Plus l'épaisse toison noire

naturelle, qui recouvrait sa poitrine et son ventre, mais également ses épaules et une bonne moitié de ses bras.

— Tu n'as pas l'air d'avoir chaud, ma pauvre ! murmura-t-il, en s'attaquant posément aux boutons de son pantalon. Forcément, tu as autant de viande autour de l'os qu'un poulet élevé en batterie ! Ah ! vraiment, on peut pas dire que tu sois très appétissante, ma fille ! Non, mais, tu t'es vue, dis ? Pas de cul, pas de nichons, que dalle ! Je suis vraiment bien bon de m'intéresser encore à toi, tiens ! Allez, on a assez perdu de temps : fous-toi à poil, je connais un bon moyen pour te réchauffer, moi !

Sans dire un mot, l'air aussi abattu qu'à l'ordinaire – mais pas davantage –, Christelle se leva et, de ses doigts déjà gourds, défit son tablier, qui tomba à ses pieds. Vêtue uniquement d'une petite culotte de coton blanc et de ses sabots, elle se mit à claquer des dents de plus belle.

Le froid sec de la chambre hermétique agissait aussi sur Silvio Fanelli, mais d'une manière complètement différente, et beaucoup plus inattendue.

Sous la toile grossière du pantalon de travail, son sexe entra en érection.

Car le froid l'excitait. Ou, plus exactement, l'effet que le froid produisait sur les femmes qu'il mettait à sa merci, qu'il soumettait à ses caprices érotiques.

Ça aussi, c'était une fantaisie qu'Angelica, malgré son ardeur naturelle, lui avait toujours refusée : venir faire l'amour avec lui dans la chambre froide de son restaurant...

Mais Christelle, elle, dès le premier jour où il l'avait entraînée ici, s'était laissé faire. Elle n'y prenait aucun plaisir visible, restait totalement inerte, mais elle ne refusait rien. Et ça aussi, cette passivité totale, tandis qu'elle claquait des dents et tremblait de tous ses membres, ça l'excitait au plus haut point, Silvio...

— Vire-moi cette putain de culotte ! gronda-t-il, en se dégrafant posément. J'ai envie de te baiser à fond ! De te faire fumer la chatte, malgré le froid !

Fanelli ouvrit largement son pantalon et fit jaillir à l'air libre une véritable matraque de chair dure, brune et noueuse, qu'il fit sauter dans sa main avec une sorte de fierté naïve.

— T'en as déjà vu, des morceaux comme celui-là ? demanda-t-il sur un ton d'orgueil. Allez, dépêche-toi, que je te le carre bien profond entre les cuisses !

Docile et silencieuse, Christelle fit glisser sa culotte le long de ses cuisses maigres et marbrées de rouge, dévoilant un petit buisson châtain très pâle. Au-dessus de son ventre creux, ses deux petits seins, un peu flasques et trop écartés, présentaient des mamelons rose tendre que le froid faisait saillir d'une façon étonnante.

— T'es vraiment une crevure, y a pas à tortiller ! soupira Fanelli en palpant sans douceur ses petites fesses en gouttes d'huile, et en enfouissant une de ses grosses paluches dans le sillon étroit qui les séparait.

Il ne disait pas ça méchamment, juste pour se mettre en condition...

Sachant ce qu'on attendait d'elle, et prête à tout pour sortir de cet enfer glacé le plus vite possible, Christelle avait empoigné l'énorme virilité qui palpitait contre son ventre et l'agitait mollement, mécaniquement, les yeux fixés droit devant elle, sans rien regarder de précis.

— Ouais, c'est ça, branle-moi un peu, se mit à haleter l'Italien de sa grosse voix rocailleuse, avant que je te le farcisse, ton petit cul de crevette mal nourrie !

Tandis que l'autre continuait de fouailler la croupe maigre qui s'offrait à ses investigations avec une complaisance résignée, il envoya sa main droite vers le cageot de légumes qui se trouvait à sa portée. Ses doigts se refermèrent autour d'une grosse aubergine, violacée et luisante.

— Attends un peu, on va préparer le passage... souffla-t-il, en écartant la gamine de lui. Allez, présente-moi ton petit cul, la crevette !

Sans émettre aucune protestation, sans que son visage pâle et tiré ne reflète le moindre sentiment, Christelle appuya ses deux mains rougies de froid sur le bord de la caisse où elle était précédemment assise. Puis, elle écarta les jambes et creusa les reins au maximum, pour bien dégager le sillon de sa croupe quasi inexistante.

Silvio Fanelli s'amusa à promener le gros légume violâtre tout le long de sa colonne vertébrale saillante, avant de le faire descendre entre ses fesses frissonnantes.

— Ça t'excite, hein, petite salope ! gronda-t-il, au mépris de toute vraisemblance. Attends un peu...

Et, d'un mouvement lent mais puissant, il enfonça l'aubergine d'une bonne moitié dans l'intimité délicate de Christelle. Celle-ci eut un petit sursaut de révolte, très vite réprimé.

— C'est froid ! se contenta-t-elle de geindre, tout en gardant sa position de victime offerte.

— Attends, ça va se réchauffer ! répondit Fanelli, en faisant aller et venir le gros légume entre les cuisses maigres de sa partenaire – où, pour mieux dire, de sa victime.

De sa main libre, il fouilla de nouveau dans le cageot de légumes et en tira une courgette de belle taille, d'un vert soutenu et à la peau légèrement granuleuse.

— Pour faire une bonne ratatouille, l'aubergine ne suffit pas ! s'exclama-t-il. Il faut des courgettes, aussi !

Et, retirant le premier légume de l'intimité meurtrie de Christelle, il y fit

disparaître une bonne moitié du second. Cette fois, la pauvre fille ne bougea pas, se contentant de subir cette nouvelle intrusion, en essayant seulement de ne pas trop penser au froid qui mordait de plus en plus cruellement sa peau blême et marbrée.

— Et voilà le travail ! souffla Fanelli dans son dos, tandis que sa main allait et venait de plus en plus vite. Je suis sûr que ça se réchauffe, maintenant... et pour corser un peu le plat, tu sais ce que j'ai envie d'y ajouter ? Une bonne giclée de sauce béchamel ! Bien épaisse et bien goûteuse ! Tu vas voir, tu ne vas pas en avoir de chagrin...

Christelle sentit que la courgette granuleuse quittait son ventre, partiellement insensibilisé par le froid ambiant. Malgré elle, elle se raidit, sachant ce qui allait venir maintenant. Le plus douloureux... Encore, si le « chef » se contentait de labourer son sexe, sans chercher à pénétrer plus haut, elle pourrait s'estimer heureuse pour aujourd'hui...

Parfois, Christelle Vialarey se demandait pourquoi elle subissait tout ça sans rien dire. Pourquoi elle ne se décidait pas à balancer son pied dans les couilles de ce type qui la traitait pire qu'une esclave. Certains soirs, elle se mordait la lèvre jusqu'au sang, exprès, pour se punir d'avoir aussi peu de fierté, de se laisser humilier à ce point.

Mais, dès le lendemain, quand Fanelli l'envoyait à la chambre froide, elle y retournait.

Simplement parce que, à 19 ans, dans la vie de Christelle Vialarey, il n'y avait qu'une seule chose qui comptait vraiment : devenir un chef étoilé. Etre un jour reconnue à l'égal des plus grands cuisiniers mâles, comme très peu de femmes y étaient parvenues, dans l'histoire de la grande gastronomie française.

Et, pour ça, faire ses classes avec un chef de l'envergure de Silvio Fanelli, c'était ce qui pouvait lui arriver de mieux. Même si, humainement, elle le considérait comme un odieux salopard.

Il était la meilleure école possible. Alors, pour ne pas se faire jeter, elle acceptait tout le reste.

Lorsque les deux grosses paluches du chef s'agrippèrent à ses hanches étroites, elle se mordit la lèvre inférieure. Et réussit à ne pas crier de douleur, quand l'énorme membre se rua en elle avec une sorte de brutalité sauvage, la perforant de part en part.

Du coup, elle se rendit compte que, d'une certaine manière, son bourreau ne lui avait pas menti : la brûlure qui lui cuisait le ventre était si forte que, très vite, elle ne sentit même plus le froid de la chambre réfrigérée mordre sa peau translucide et frissonnante.

Heureusement, elle savait que son patron était un « rapide » : ça aidait, pour prendre son mal en patience...

Effectivement, après moins d'une dizaine d'aller-retour dans son ventre

meurtri, il explosa au plus profond d'elle-même avec des éructations de porc qu'on égorge. Ce qui était très exactement le traitement que, souvent, Christelle Vialarey avait envie de lui faire subir...

Lorsqu'il la laissa enfin, elle resta quelques secondes immobile, la croupe cambrée, les fesses et le haut des cuisses maculés des filaments du plaisir que Fanelli venait de prendre avec elle et en elle.

Quand elle se décida à se relever, son patron était déjà rhabillé et se dirigeait vers la porte de la chambre froide, sans lui avoir adressé la moindre parole ni le plus petit regard.

Juste avant de sortir, il se retourna vers elle, son visage redevenu parfaitement professionnel :

— C'est pas une raison pour oublier les moules que tu es venue chercher, hein ! La soupe San Benedetto ne va pas se faire toute seule, je te signale !

Lorsqu'il se retrouva dans l'atmosphère surchauffée et violemment odorante de la cuisine, Silvio Fanelli fut bien obligé de constater une chose déprimante.

Son petit intermède avec Christelle l'avait peut-être calmé physiquement, mais il avait toujours les nerfs en pelote. Et l'image de son couteau, son précieux Wusthof disparu, vint s'imprimer devant ses yeux, comme pour le narguer.

Du coup, il tomba sur le poil de Rachid, l'un de ses aides, occupé à lever des filets de soles :

— Mais qui est-ce qui m'a foutu un emmanché pareil ! rugit-il, en abattant son gros poing sur le plan de travail. C'est quoi, cette gabegie, tu peux me le dire ? C'est comme ça qu'on t'a appris à lever des filets, connard ? Qu'est-ce que je vais lui dire, moi, après, au client qui me renverra son plat dans la gueule, sous prétexte qu'il bouffe autant d'arêtes que de poisson, hein ?

Rachid ne moufta pas et, le dos rond, la tête rentrée dans les épaules, continua son travail. Avec juste les mains légèrement plus tremblantes...

Silvio Fanelli l'abandonna et se retournant vers l'ensemble de la cuisine, hurla à la cantonnade :

— Et je préfère vous prévenir, bandes d'enfoirés, que si jamais c'est l'un de vous qui a cru malin de me tirer mon Wusthof, et que je le chope en train de s'en servir, faut pas qu'il s'attende à ressortir vivant de cette putain de cuisine ! Est-ce que je suis bien clair ?

À ce moment-là, Silvio Fanelli entendit dans son dos une voix très calme, mais pourtant d'une grande fermeté, qui lui disait :

— Ce précieux couteau que vous avez égaré, est-ce que ça ne serait pas celui-ci, monsieur Fanelli ?

Le chef se retourna d'un bloc, pour se retrouver face à deux hommes. Un petit moustachu à lunettes, affublé d'un nez tuméfié et rouge, et un grand brun

à carrure d'athlète et nanti d'une « gueule » de star de cinéma.

C'est ce dernier qui brandissait, soigneusement enveloppé dans un sac en plastique transparent, son fameux couteau allemand.

Son Wusthof.

CHAPITRE V



— Table huit ! Au feu ! cria Sylvain Courmayeur, en épongeant d'un revers de manche la sueur qui dégoulinait de son front moite. Deux, cinq et huit, au feu ! Loulou, bouge ton cul, bon Dieu !

— La huit est prête ! répondit l'aide-cuisinier, en déposant les *tranches* de filet mignon en éventail sur le bord de l'assiette de faïence de Gien.

Au même moment, le battant droit de la porte s'ouvrit à la volée, sur Romain, l'un des serveurs de salle :

— Le client veut qu'on lui vire les arêtes, annonça-t-il, sur un ton ennuyé. Je lui ai bien expliqué qu'un bar de ligne *entier* avait *forcément* des arêtes, mais il ne veut rien savoir...

— Donne, je vais le faire... grogna Louis Rigault, dit Loulou, en empoignant l'assiette à la volée.

— Activez, les gars, on est carrément dans le jus ! brailla Courmayeur, en arrachant littéralement des mains de Sylvie, la petite serveuse blonde, les deux

tickets de commande qu'elle apportait.

Il jeta un rapide coup d'œil sur le passe-plat, y vit une assiette de thon safrané en train de refroidir et se remit aussitôt à hurler :

— Une urgence pour la six !

— Deux minutes ! répondit en écho la voix nasillarde de Philippe, son second de cuisine.

— Où en est cette saloperie de confit ? demanda Courmayeur au second, qui préparait des blinis pour le saumon fumé, cuisait des ravioles au sabayon de girolles et confectionnait quatre « farandoles » de salades aux copeaux de parmesan... tout ça à la fois.

Courmayeur n'attendit même pas la réponse, occupé qu'il était déjà à disposer des pommes sarladaises dans deux assiettes (pour le confit en préparation), à essuyer au torchon le rebord d'une autre, tout en passant les bons de commande au poste grill.

Au grill, justement, Catherine Goux ne restait pas inactive et, à l'instar de la déesse Shiva, paraissait avoir plusieurs paires de bras. Les mâchoires serrées et le regard fixe, elle chauffait une poêle avec du beurre et de l'huile, tandis que, de l'autre main, elle passait une épaisse tranche de foie dans de la farine, après l'avoir salée et poivrée, et tout en posant une autre sauteuse sur le dernier feu libre. En attendant que ses poêles chauffent, elle entreprit de désosser une moitié de pintade et l'écala sur un plat en vue de la passer au four. Puis, elle se retourna pour mettre la dernière main à sa sauce au Riesling.

Dès que ses deux récipients furent assez chauds, Catherine saisit le filet de porc et poêla le foie. Puis, une fois le porc transvasé dans le four, elle déglança sa sauteuse au vin et au bouillon, ajouta la sauce du filet mignon, un peu d'ail confit, et mit le tout de côté, prévoyant de finir sa réduction un peu plus tard, quand le filet serait à point.

De toute façon, il était temps de s'occuper du foie. D'un geste rapide et nerveux, elle fit revenir les échalotes que la petite Nadia venait tout juste de lui émincer. Puis, elle déglança la poêle au vinaigre de Xérès, ajouta une pincée de sel et un tour de moulin à poivre, avant de la réserver.

Immédiatement, elle empoigna une troisième poêle et la mit au feu, afin de cuire le magret de canard dont la commande venait juste de lui être donnée par Courmayeur.

Tout cela sans avoir prononcé la plus petite parole, émis le moindre son.

Le chef, pendant ce temps, ne restait pas inactif. Après avoir chauffé et monté la sauce du foie, il tira les filets mignons du four (afin d'éviter à Catherine l'engorgement, et donc le « bug » dans les commandes), coupa les ficelles qui les reliaient, mit les pommes de terre et les légumes de la demi-pintade à réchauffer, versa la sauce censée l'accompagner sur un brûleur du fond (pour ne pas gêner les autres manœuvres), se baissa pour jeter un coup d'œil aux magrets, à travers la porte vitrée du four.

Rassuré sur leur état de cuisson, Courmayeur prit une casserole à la volée, y versa la sauce du canard et un coing, déterminé à réchauffer les deux en même temps pour gagner de la place et du temps.

Le temps de sortir les magrets du four, et il se retrouva aussi sec avec une nouvelle commande à honorer, émanant de très bons clients (donc à soigner), mais « un peu pressés aujourd'hui ». Sylvain Courmayeur poussa un retentissant « merde, font chier ! », en découvrant la commande en question. Duo d'asperges aux chanterelles et aux truffes, langoustines froides sur purée de fèves, avec un filet d'huile d'olive de Ligurie, tête de porc en crépinette, râble de lotte aux haricots tarbais, coquilles Saint-Jacques et pousses de pois à la vinaigrette de truffe noire, et enfin saumon sauvage d'Écosse aux petits oignons glacés au miel, vieux Xérès et jus de volaille de Bresse.

Tout ça à préparer en un clin d'œil et en même temps...

— Mes enfants, tout le monde sur le pont ! brailla Courmayeur. Cette fois, on n'est même plus dans le jus, on est carrément en train de se prendre une taule ! Pour ne pas dire complètement enterrés[5]...

Aussitôt, comme de bons petits soldats, les aides et « grouillots » qui n'accomplissaient pas des tâches absolument nécessaires se ruèrent au secours de leur chef, afin d'honorer la commande qui venait de lui tomber dessus. Il fallait à tout prix éviter la cata, relever le défi...

D'autant plus qu'on arrivait en fin de service-déjeuner : si on doublait ce dernier cap redoutable, après on pourrait enfin souffler. À l'exception de Gigi, le pâtissier, qui, lui, arrivait forcément en bout de chaîne, avait encore la moitié de ses commandes desserts à honorer.

— Je passe la crépinette au juke-box[6], chef ! annonça Loulou. Ça gagnera du temps et je pourrai vous glacer les petits oignons de ce putain de saumon de mes couilles !

Courmayeur eut un bref sourire. Louis Rigault n'avait pas un vocabulaire très distingué, d'accord, mais c'était le meilleur second de cuisine qu'il ait jamais eu...

Sylvain Courmayeur commença par allumer une cigarette blonde, dont il aspira une profonde et voluptueuse bouffée, les yeux dans le vague.

Il était un peu plus de trois heures, la dernière table venait de partir. En salle, les serveurs achevaient le rangement et la mise en place du soir. En cuisine, à part la petite Nadia qui achevait de nettoyer les plans de travail, et Hafid, le plongeur marocain qui récurait les dernières gamelles, tout le monde était parti.

C'était la pause. Jusqu'à six heures, où le cirque infernal recommencerait, pour emmener tout le monde vers des onze heures ou minuit. Peut-être plus, si

jamais on se récupérerait une tablée de fêtards attardés sur les coups de dix heures et demie...

Durant ces trois petites heures, les employés faisaient ce qu'ils voulaient. Certains allaient piquer un petit roupillon, d'autres, comme Louis Rigault alias Loulou, allaient se « vider les burnes », comme il disait élégamment. Certains, les plus difficiles à gérer pour un chef, faisaient la tournée des autres restos où ils avaient des potes et se faisaient offrir des bières ou des verres de vin gratis. Ceux-là, parfois, revenaient prendre leur service du soir dans des états assez surréalistes.

Mais Sylvain Courmayeur s'en fichait. Un aide ou un grouillot pouvait bien arriver bourré, ça ne le dérangeait pas, du moment qu'il assurait sa partie au « piano ». Dans le cas contraire, c'était le coup de semonce. Au bout de deux, il était lourdé avec pertes et fracas.

Parce que, dans le domaine de la restauration, à ses yeux, on avait tous les droits.

Sauf le droit à l'erreur.

Quelques années plus tôt, Courmayeur avait eu un pâtissier nommé Ferdinand, et que tout le monde appelait Namur (« Ferdinand... Namur » = « faire Dinant-Namur » : les cuisiniers ont toujours eu un sens de l'humour particulièrement débridé...). Eh bien ! il ne se souvenait pas, sauf le jour de son embauche, d'avoir jamais vu Namur à jeun. Pas une fois. Il n'empêche que ce même Namur n'avait pas son pareil pour vous concocter des millefeuilles aériens, des bavares moelleux comme des ailes d'ange, ou des granités au chocolat à la fois craquants sous la dent et fondants sous la langue.

Sylvain Courmayeur écrasa son mégot sous sa semelle et se dirigea vers la porte basse, au fond de la cuisine, donnant sur le petit escalier sombre et raide qui conduisait à son bureau, au sous-sol. Au moment où il y entra, il vit Geneviève, sa femme, sortir de la douche attenante, dans toute la splendeur de sa nudité. De minuscules gouttes d'eau scintillaient sur sa peau blanche, dégouлинаient le long de son ventre plat et de son pubis soigneusement épilé, pour venir se perdre entre ses cuisses fuselées.

Courmayeur sentit une bouffée de désir l'embraser d'un coup.

Rapidement, il se débarrassa de son filtre à café, qu'il posa sur le coin du bureau encombré de paperasses diverses, puis de son blanc et de ses carreaux[7].

Lorsqu'il n'eut plus que son slip de coton sur lui, il devint très difficile de ne pas s'apercevoir qu'il était dans un état d'érection assez avancé...

Geneviève le remarqua et, un petit sourire gourmand sur les lèvres, s'approcha de lui, le corps toujours scintillant de gouttelettes irisées. Elle glissa directement sa main droite à l'intérieur du slip de son mari, et enroula ses longs doigts autour de la hampe neuve et palpitante.

— Tu veux que je te fasse une bonne petite pipe, mon grand chéri ?

demanda-t-elle d'une voix parfaitement calme, comme si elle proposait un café ou un apéritif à un client en salle. À moins que tu ne préfères me la mettre ? Dans ce cas, fais vite : j'ai envie d'aller dormir un peu, histoire de récupérer de notre soirée d'hier. J'ai vraiment cru que les Rivières ne partiraient jamais !

Sylvain sentit son excitation refluer à toute vitesse, malgré la caresse habile des doigts de sa femme. Geneviève avait le chic pour le faire débâter, quand elle n'avait pas envie de lui consacrer du temps – ce qui arrivait de plus en plus souvent. Il suffisait justement qu'elle prenne ce ton de « maître d'hôtel », à la fois respectueux et indifférent à tout.

— Non, ça va, répondit-il un peu brusquement, en ôtant la main féminine de son slip. Je crois que je vais faire comme toi : une douche et une petite sieste.

— Bon, dans ce cas, je m'habille et je file, s'empressa de dire Geneviève, visiblement ravie d'échapper au « devoir conjugal ». Si tu as besoin de moi, je serai à la maison jusqu'à six heures, d'accord ? Tu veux que je ferme à clé derrière moi, s'il n'y a plus personne ?

— Non, non, c'est pas la peine ! répondit son mari, avec un peu trop d'empressement.

Courmayeur attendit que Geneviève ait quitté le bureau pour passer sous la douche. Comme tous les jours, il avait l'impression que son corps, couvert de sa transpiration et des vapeurs grasses de la cuisine, s'était imprégné de toutes les odeurs de nourriture dans lesquelles il avait mariné durant plusieurs heures.

Le jet acéré et brûlant lui fit instantanément du bien. Tout en se savonnant énergiquement, il se mit à penser à Geneviève. Et à lui. À eux.

Ils étaient mariés depuis six ans. Au début, leur passion avait été torride. À cette époque, Sylvain Courmayeur avait l'impression que sa femme et lui étaient liés par des attaches sexuelles d'une telle puissance, que rien ne pourrait jamais les rompre, ni même les distendre.

Et, pourtant, c'était arrivé. Insensiblement. Comme dans la plupart des couples, probablement...

C'était Geneviève qui avait eu l'idée du Club des Savoureux. Oh ! pas de but en blanc ! D'abord, pour pimenter leur vie amoureuse, elle avait commencé à imaginer des jeux érotiques faisant intervenir leur autre passion commune : la gastronomie. Mais c'était des jeux que, pendant un an ou deux, ils n'avaient pratiqués qu'à deux.

Ce n'est qu'ensuite qu'elle l'avait amené, tout doucement, à l'idée qu'ils pourraient ouvrir le cercle et faire profiter d'autres couples de son imagination enfiévrée et débordante.

Et Sylvain s'était laissé faire. Parce que, de toute façon, il finissait toujours par céder à l'ascendant que Geneviève exerçait sur lui, depuis le

début.

Mais, maintenant, il commençait à en avoir un peu marre, de leurs petites « soirées dégustation », comme Geneviève avait baptisé ce qui, finalement, n'était pas grand-chose d'autre que de vulgaires « partouzes ». Même s'ils leur donnaient une petite allure raffinée, et qu'elles se déroulaient entre gens « du même monde... »

Sylvain Courmayeur verrouilla le robinet d'eau chaude et augmenta le débit de l'autre. L'eau froide lui coupa la respiration durant une seconde ou deux, mais, en fouettant ses sangs, lui fit un bien fou.

Le problème, c'est qu'il ne voyait pas très bien comment mettre fin à tout ça. Comment replacer toute sa vie sur des bases plus satisfaisantes, plus saines.

Et pourtant, il le fallait... Déjà les signes de grosse tempête s'accumulaient à l'horizon. Il les voyait de plus en plus nettement...

À commencer par ce Silvio Fanelli qui, un an et demi plus tôt, avait trouvé le moyen de venir planter sa tente quasiment en face de *La Table de Geneviève*. Et dont l'*Antica Trattoria*, de plus en plus cotée, commençait à lui faucher pas mal de clients, y compris de vieux habitués.

Bon, ça, cette concurrence qu'il jugeait déloyale – même s'il savait bien, au fond de lui, qu'elle ne l'était pas –, il croyait avoir trouvé le moyen radical d'y mettre fin.

Définitivement.

Mais il y avait d'autres problèmes, qui n'en finissaient pas de le tracasser, jusqu'à l'obnubiler.

Autant de trucs auxquels venaient s'ajouter le stress et la fatigue permanents de son boulot de chef : six jours sur sept sous pression, quinze ou seize heures sur vingt-quatre...

Courmayeur ferma le robinet d'eau froide et passa ses deux mains sur son visage ruisselant.

Au même moment, il distingua une silhouette imprécise, de l'autre côté du rideau de douche, blanc à petites fleurs bleues. Il crut que Geneviève était revenue.

Mais, presque aussitôt, à travers le plastique translucide, il distingua une chevelure blonde, et non d'un noir de jais comme celle de sa femme. Il fronça les sourcils, déjà prêt à pousser un coup de gueule : *personne*, parmi le personnel, n'avait le droit de descendre au bureau, sans un ordre formel de sa part.

Il tira le rideau de douche avec une telle brusquerie que l'un des anneaux de plastique blanc qui le retenait à la tringle télescopique éclata avec un bruit sec. Mais Courmayeur se radoucit instantanément en identifiant la jeune femme qui lui souriait avec un air de total abandon.

Virginie Sillac.

Durant une seconde ou deux, il resta saisi de la trouver ici. Elle était vêtue d'un long manteau de fourrure fauve, complètement ouvert sur une jupe fendue très haut, des bottes blanches et un chemisier vert, suffisamment ouvert pour laisser voir le bord de dentelle d'un soutien-gorge noir.

— La porte du restau était ouverte, murmura-t-elle, en lui coulant par en dessous un regard brûlant. Comme il n'y avait personne en salle ni en cuisine...

Sans finir sa phrase, comme poussée dans les reins par une force irrésistible, Virginie se précipita en avant et se jeta dans les bras de Sylvain, sans se soucier de l'eau qui dégoulinait le long de son torse mince mais musclé. Elle plaqua ses lèvres pulpeuses sur les siennes, forçant du bout de la langue le barrage naturel de ses dents, tandis que les deux mains de son partenaire se refermaient sur ses fesses parfaitement rondes et les pétrissaient avec une sorte de brusquerie impatiente.

Sans cesser d'embrasser son partenaire, Virginie glissa sa main droite entre leurs deux corps et empoigna la virilité à demi dressée, pour la caresser avec fougue.

— Je n'ai pas pu résister, haleta-t-elle, lorsque leurs bouches se désunirent. Il fallait que je te vois ! La soirée d'hier m'a trop frustrée. Je n'en peux plus, tu sais, de cette comédie ! Me contenter de te sucer, sans paraître y prendre plus de plaisir qu'avec tous les autres, alors que je n'ai qu'une envie, c'est de sentir ta queue au fond de mon ventre, ça devient vraiment insupportable !

Pour toute réponse, Courmayeur l'empoigna par les épaules, la força à se retourner et la jeta littéralement à plat ventre sur le bureau, parmi les bordereaux de livraison, les bons de commandes, les factures, etc.

— Si c'est un bon coup de bite que tu es venue chercher, tu as frappé à la bonne porte ! gronda-t-il, en roulant sa jupe fendue sur ses reins.

Virginie portait une culotte de dentelle noire, assortie à son soutien-gorge. Culotte que Courmayeur arracha littéralement, avant de la jeter par-dessus son épaule.

Lorsque sa croupe fut nue, Virginie ne bougea pas, jouissant d'une manière toute cérébrale du spectacle affolant, presque obscène, qu'elle offrait à son amant.

Car Sylvain Courmayeur et elle étaient bel et bien amants. Trois mois plus tôt, un après-midi, presque par hasard, ils avaient sauté le pas. Ils avaient enfreint deux des règles les plus impérieuses du Club des Savoureux, édictées par Geneviève Courmayeur :

1°: Les membres ne devaient sous aucun prétexte nouer des liens sexuels en dehors des réunions du Club.

2°: Toute pénétration était rigoureusement prohibée, entre membres non légitimement et officiellement mariés.

Depuis, une à deux fois par semaine, Virginie Sillac et Sylvain Courmayeur se voyaient en cachette de tout le monde, et principalement de leurs époux respectifs.

Pour enfreindre joyeusement, sauvagement, et à chaque fois, les deux règles précitées...

— Oh ! oui, baise-moi, mon chéri ! supplia Virginie, d'une voix presque sanglotante, en écartant les cuisses et en creusant les reins au maximum, pour dégager le profond sillon de sa croupe, et le buisson doré qui s'y épanouissait en totale liberté. J'en ai tellement envie !

Toujours dégoulinant de l'eau de la douche, Sylvain la saisit par les hanches et pointa son membre dressé au milieu du fouillis blond qui masquait à peine le beau fruit mûr se trouvant dessous.

D'un seul coup de reins puissant, il s'engloutit dans ce ventre offert et brûlant, onctueux comme du miel.

Avec un long feulement de femelle heureuse, la tête renversée en arrière, Virginie s'agrippa des deux mains au rebord du bureau, pour soutenir les assauts impétueux de son amant. Qui, les mâchoires serrées, s'était mis à la pilonner avec une force irrésistible.

— Tiens, prends-la bien à fond, ma queue ! éructa-t-il d'une voix sourde. Prends tout ce que je n'ai pas pu te donner hier soir, ma belle salope !

À présent, Virginie haletait sans discontinuer, sous les coups de boutoir de son amant. Elle agitait sa tête de droite à gauche, comme une possédée, faisant voler ses cheveux blonds dans tous les sens.

— Mon cul ! grinça-t-elle soudain, d'une voix à peine reconnaissable, prends mon cul aussi ! J'en ai trop envie...

Courmayeur savait que c'était un plaisir dont elle était particulièrement friande, contrairement à beaucoup de femmes. Et non seulement elle n'en avait pas honte, mais elle n'hésitait jamais à l'exiger, quand le besoin s'en faisait sentir.

C'est-à-dire à peu près à chaque fois.

Sans lâcher les hanches douces de sa partenaire, le chef s'écarta d'elle suffisamment pour s'extraire de son ventre ruisselant de désir. Durant une seconde ou deux, sa virilité battit l'air fébrilement.

Jusqu'au moment où Courmayeur la plongea d'un coup dans l'ouverture la plus secrète et la plus étroite du corps pantelant de Virginie. Sans la moindre préparation, avec même une certaine brutalité ; exactement comme il savait qu'elle aimait.

Virginie feula, son corps eut un violent soubresaut, mais elle ne fit rien pour se soustraire à l'envahissement viril de ses reins. Au contraire, lâchant le

rebord du bureau auquel elle était agrippée, elle envoya sa main sous son propre corps, en direction de son sexe. Lorsque ses doigts trouvèrent le petit bourgeon de chair dardé, siège du plaisir féminin, elle le pinça et le fit rouler entre le pouce et l'index, en criant de plaisir.

Elle se mit à jouir presque tout de suite, tout le corps arqué et agité des soubresauts que lui imprimaient les coups de reins furieux de Courmayeur. Lequel explosa au plus profond d'elle, au moment où elle poussait un long cri de délivrance vers le plafond à la peinture écaillée et jaunie.

— Il ne me reste plus qu'à reprendre une douche ! constata Sylvain Courmayeur, transpirant, lorsqu'ils eurent tous les deux repris leur souffle et leurs esprits.

Mais, occupée à remettre un semblant d'ordre dans sa tenue, Virginie Sillac conserva une mine renfrognée, malgré le plaisir intense qu'elle venait de ressentir.

— Tu en fais une tête, mon amour... murmura Sylvain à son oreille, en lui caressant distraitemment les seins à travers la soie de son chemisier. Ce n'était pas bon ? Il m'a semblé pourtant que tu...

— Ce n'est pas ça ! le coupa la jeune femme, occupée à présent à se remaquiller, devant la petite glace accrochée au mur, près de la douche.

— Eh bien ! c'est quoi, alors ?

— J'en ai marre, Sylvain ! dit-elle d'une voix intense, en se retournant vers lui. J'en ai marre de te voir en cachette ! Marre de baiser à la sauvette, en tremblant à chaque fois que quelqu'un nous surprenne ! J'ai envie de t'avoir complètement à moi ! J'en ai besoin, même ! Et puis, il n'y a pas que ça, à vrai dire...

Courmayeur fit deux pas vers elle et entoura ses épaules de ses bras nus. Elle se laissa aller contre lui, la joue posée contre son épaule, tandis que ses petits seins durs s'écrasaient contre son torse.

— Allons, ma chérie, dis-moi ce qui te tracasse...

— C'est mon mari, Jean-Luc, finit par répondre Virginie, en levant vers lui un regard tendu, presque angoissé. J'ai l'impression qu'il se doute de quelque chose... il n'est plus pareil, depuis quelques semaines. J'ai tout le temps l'impression qu'il m'épie... Et puis, ça fait plus d'un mois qu'il ne m'a pas touchée : c'est quand même un signe que quelque chose cloche, non ? Parce que, d'habitude, il est plutôt du genre à me sauter dessus dès qu'il aperçoit un de mes seins ou un bout de fesse, je te le dis !

— Tu te fais sûrement des idées... fit mollement Courmayeur, tout en lui caressant doucement la nuque et les épaules.

Elle s'arracha brusquement de ses bras :

— Non, je ne me fais pas d'idées ! Et même si je m'en faisais ? Ça ne change rien au fait que j'en ai marre qu'on se voie en cachette, comme si on

était des criminels !

Le dernier mot fit pâlir Sylvain Courmayeur, qui se reprit aussitôt :

— C'est vrai que c'est pénible, soupira-t-il. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire, ma chérie ?

Virginie Sillac eut un petit mouvement sec du menton, comme un geste de défi, et ses yeux d'un bleu très clair s'assombrirent brusquement, sous l'effet de la tension qui grimpait en elle.

— Ce qu'on peut y faire ? Tu me demandes ce qu'on peut y faire ? Mais c'est tout simple : on peut faire ce dont on a déjà parlé plusieurs fois, sans que tu te décides à sauter le pas : divorcer chacun de notre côté et vivre enfin ensemble au grand jour ! Voilà ce qu'on peut y faire, Sylvain !

Courmayeur sursauta et regarda sa maîtresse avec un rien d'appréhension.

— Voyons, Virginie, tu sais très bien que ce n'est pas possible, bordel ! s'emporta-t-il brusquement. Et on ferait quoi, après, tous les deux, hein ? On vivrait de quoi, puisque tu n'as pas un rond de fortune personnelle et que tout votre pognon est à ton mari !

— Eh bien... on continuerait à faire marcher le restau, répondit-elle, avec déjà moins d'assurance.

C'est une affaire saine, *La Table de Geneviève*, non ?

Courmayeur poussa un soupir lourd d'agacement et passa une main nerveuse dans ses cheveux bruns et drus :

— Une affaire saine, hein ? Oui, c'est vrai qu'elle l'est... pour l'instant, en tout cas. Seulement, tu viens de dire son nom, au restaurant : il s'appelle *La Table de Geneviève*. La table de Ge-ne-viè-ve ! Tu crois que c'est un hasard ? Non ! Ça veut dire que tout est au nom de ma femme, ici, pour la bonne raison que c'est elle qui a mis les capitaux dans l'affaire ! Tous les capitaux ! Moi je suis le chef, juste le chef ! Tu sens l'ironie de ce mot, « chef », alors que je ne possède rigoureusement rien ? Et comme on n'est pas mariés sous le régime de la communauté... tu peux en tirer les conclusions qui s'imposent !

Virginie Sillac prit un air boudeur de gamine butée :

— N'empêche que ça ne peut plus durer comme ça bien longtemps ! Si tu m'aimes autant que tu le dis, tu dois trouver une solution ! Tâche d'y réfléchir... et vite : je ne suis pas d'une patience de nonne, tu sais !

Sylvain Courmayeur resta immobile au centre du bureau, entièrement nu, les bras ballants, tandis que sa maîtresse disparaissait en claquant violemment la porte derrière elle.

Quand elle eut disparu, ses épaules s'affaissèrent et il poussa un long soupir, comme une bouée qui se dégonfle. Puis, il pénétra à nouveau dans le carré de douche.

En se disant que, de Geneviève et de Virginie, ça lui faisait vraiment une femme de trop.

Et qu'il allait bien falloir qu'il songe sérieusement à se débarrasser de l'une d'entre elles.

Définitivement.

CHAPITRE VI



La petite serveuse brune déposa le parfait glacé aux pépites de caramel devant Aimé Brichot, en restant bien droite. En revanche, pour servir son tiramisu à Boris Corentin, elle prit soin de se pencher vers lui, histoire de mettre en valeur son décolleté plongeant et sa poitrine, lourde et ferme à la fois. Comme elle l'avait fait à chacun des deux plats précédents.

— Bon, on avale ça vite fait et, après, service ou pas service, on alpague le *Signore* Fanelli pour une petite conversation, grommela Boris, les sourcils froncés.

Lorsqu'ils avaient débarqué dans la cuisine de l'*Antica Trattoria*, Corentin brandissant le couteau allemand trouvé près du corps gelé de Sandrine Rivière, les deux policiers avaient vu Silvio Fanelli devenir brusquement d'une pâleur extrême, et sa moustache se mettre à trembler.

— Monsieur Fanelli, nous souhaiterions avoir une conversation privée avec vous, avait posément articulé Boris. Je suis le commandant Corentin, et voici le capitaine Brichot. Nous avons quelques questions à vous poser...

Aussitôt, l'Italien les avait précipitamment entraînés hors de la cuisine, sous les regards curieux et interrogatifs de tout son personnel, pour les rabattre vers la salle de restaurant, encore déserte à cette heure-ci.

— Messieurs, je ne sais pas ce que vous me voulez, mais je vous demande une chose, avait-il supplié à mi-voix : je vous accorderai tout le temps que vous voudrez, mais *après* le service déjeuner ! Je vous en prie, laissez-moi faire mon travail, sinon, rien ne marchera comme il faut !

Boris Corentin avait failli refuser sèchement, en disant qu'ils n'étaient pas à sa disposition. Mais, comme s'il sentait venir ce refus, Fanelli avait trouvé l'argument qu'il fallait :

— Pourquoi est-ce que vous ne vous installeriez pas pour déjeuner ? leur avait-il proposé, avec un sourire trop aimable, presque servile, façon Louis de Funès dans *Le Grand Restaurant*. Le service va commencer d'une minute à l'autre... Comme ça, vous pourrez me tenir à l'œil et vérifier que je n'essaie pas de m'enfuir ! Et, naturellement, vous êtes mes invités...

Un peu agacé par l'ironie de l'avant-dernière phrase, Corentin avait encore une fois failli dire non. Mais il avait alors croisé le regard pétillant et la mine gourmande d'Aimé Brichot...

— Bon, d'accord, avait-il soupiré. Mais que les choses soient bien claires, monsieur Fanelli : nous *ne sommes pas* vos invités ! Nous paierons notre déjeuner comme n'importe quels clients ordinaires...

À présent qu'il terminait son tiramisù, fondant, aérien, délicieux, Boris Corentin devait reconnaître qu'il ne regrettait pas ce petit contretemps dans leur enquête : le repas avait été parfait de bout en bout.

En entrée, il avait dégusté des *barchette alla romana*, petites barquettes de pâte brisée garnies d'un mélange de crevettes, de moules, de coquilles Saint-Jacques et de cèpes frais, tandis qu'Aimé Brichot optait pour des petits cannelloni de poireaux à la tête de veau gribiche.

Ensuite, ils avaient enchaîné avec des raviolis aux ris de veau et asperges, pour Corentin, et des tortellini farcis au crabe pour Brichot. Tous ces plats, préparés à la commande et à base de produits de qualité d'une fraîcheur irréprochable, s'étaient révélés parfaits.

Mais, maintenant, Boris Corentin avait hâte d'entrer dans le vif du sujet qui les avait amenés à l'*Antica Trattoria*. Tandis que Brichot, lui, le sourire bienheureux et les yeux dans le vague, semblait flotter sur un petit nuage rose et ouaté...

Justement, la dernière table, deux cadres trentenaires qui n'avaient pas arrêté de parler de « stratégies de redéploiement des objectifs » et de *merchandising*, était en train de se libérer, il n'y avait plus qu'eux dans le restaurant, à l'exception du personnel.

Dès que les deux petits *golden boys* se furent évacués, Silvio Fanelli surgit de la cuisine et fonça droit sur leur table. Avec, dans les mains, trois petits

verres au ventre bombé et une bouteille de *grappa*. Il s'assit sur la seule chaise libre, autour de la petite table ronde qui avait été dévolue aux deux policiers, et remplit d'autorité les trois verres.

Ostensiblement, Boris repoussa le sien.

— Messieurs les inspecteurs, attaqua l'Italien d'une voix ferme, je ne comprends pas comment mon Wusthof a pu atterrir entre vos mains... même si je suis très content de le retrouver, bien sûr !

— Vous ne l'avez pas encore tout à fait retrouvé, précisa froidement Corentin, en regardant le restaurateur droit dans ses petits yeux sombres et vifs. Du reste, ce n'est plus *seulement* un couteau, maintenant...

Fanelli, qui s'apprêtait à tremper ses lèvres dans son verre de *grappa*, suspendit son geste :

— Comment ça ? Je ne comprends pas... et qu'est-ce que c'est, alors ?

— C'est une pièce à conviction... répondit doucement Aimé Brichot, en lissant la pointe de sa moustache, beaucoup plus clairsemée et pâle que celle de leur « client ».

Fanelli sursauta et devint tout pâle :

— Comment ça, une pièce à conviction ?

— Hélas ! oui, et dans une affaire de meurtre, encore ! soupira Corentin, faussement désolé.

Et, tranquillement, en petites phrases courtes et précises, il se mit à expliquer à son vis-à-vis comment et où avait été découvert le corps sans vie de Sandrine Rivière, aux premières heures de la matinée. À mesure qu'il parlait, il voyait l'Italien se décomposer et se tasser sur sa chaise. Un instant, il crut presque qu'il allait disparaître sous la table.

— Mais c'est abominable ! balbutia-t-il, lorsque Boris se tut enfin. Mais qui a pu faire une chose pareille ! Et avec mon Wusthof, en plus !

Sous le coup de l'émotion, ou de la panique, son accent italien d'origine avait redoublé, et Fanelli en devenait à peine compréhensible.

— C'est justement ce que nous souhaitons établir, fit doucement Aimé Brichot, en se décidant pour une petite gorgée de *grappa*. Comment expliquez-vous que votre couteau se soit retrouvé près du corps de la victime ? Victime que, en plus, on a retrouvée de l'autre côté du mur arrière de votre cour...

— Mais je n'en sais rien, moi ! rugit Fanelli, d'une voix qui ne pouvait s'empêcher de trembler. Je peux vous jurer, sur la Madone, qu'hier soir, quand je suis parti d'ici, tous mes couteaux se trouvaient au râtelier de la cuisine où je les suspends d'habitude, *comme tous les soirs* !

— Vous avez quitté la trattoria le dernier ? demanda Corentin.

— Bien entendu, comme tous les jours. Pour la bonne raison que je suis le seul à avoir la clé pour verrouiller la porte depuis la rue !

— Il était quelle heure ? s'enquit Brichot.

— Mais... un peu plus de minuit, je ne pourrais pas dire exactement... peut-être minuit et quart... ou minuit vingt, à la rigueur...

— Et ensuite, vous avez fait quoi ?

— Je suis rentré chez moi, figurez-vous ! Retrouver ma femme qui m'attendait, comme tous les soirs. J'ai regardé une connerie quelconque à la télé, histoire de me détendre un peu, et je suis allé me mettre au lit, où je suis resté jusqu'à sept heures ce matin.

Il y eut un bref silence, assez pesant, finalement rompu par Boris Corentin :

— De sorte que, à part votre épouse légitime, dont, je vous le rappelle, le témoignage n'aura pas grande valeur en cas de problèmes, personne ne vous a vu quitter votre restaurant, puis rentrer directement chez vous, et personne non plus ne peut certifier que vous n'êtes pas ressorti ensuite, c'est bien ça, monsieur Fanelli ?

L'Italien regarda tour à tour les deux hommes, d'un air hébété. Puis, il parut réaliser brusquement dans quelle situation il était : son visage devint écarlate, et il abattit son gros poing sur la table, renversant son propre verre de *grappa*.

— Vous n'allez tout de même pas m'accuser du meurtre de cette femme que je ne connais même pas ! rugit-il, en expédiant deux ou trois gros postillons, qui passèrent à quelques centimètres seulement du visage d'Aimé Brichot. Je suis innocent, vous m'entendez ? INNOCENT, bordel !

— Ce serait mieux que vous restiez calme, monsieur Fanelli, répliqua froidement Corentin, sans qu'aucun muscle de son visage ne bouge. Vous dites que vous ne connaissez pas Sandrine Rivière, c'est bien ça ? Vous pourriez donc le jurer solennellement devant un tribunal, n'est-ce pas ?

Silvio Fanelli ouvrit la bouche, puis la referma, tandis que ses épaules massives s'affaissaient légèrement. Et Corentin comprit qu'il venait de toucher un point sensible.

— Alors, monsieur Fanelli ? insista-t-il, en se penchant au-dessus de la table ronde.

— Non... Je ne la connais pas... bredouilla l'Italien, en évitant son regard. Pas personnellement, je veux dire...

— Qu'est-ce que ça veut dire : *pas personnellement* ? demanda Aimé Brichot.

— Ça veut dire... ça veut dire... Qu'elle n'est pas une de mes clientes, et encore moins de mes amies, voilà ! soupira le restaurateur.

— Mais vous l'avez déjà vue, pourtant... risqua Boris Corentin, qui sentait qu'il tenait le bon bout.

— Eh bien, oui, là ! se décida d'un coup Silvio Fanelli, comme s'il se

libérait d'un poids qui l'oppressait. Après tout, je ne vois pas pourquoi je vous cacherais ça !

— C'est quoi : *ça* ? demanda Corentin, du tac au tac.

— J'ai vu plusieurs fois la... la personne dont vous me parlez, entrer ou sortir du restaurant de mon concurrent le plus direct, qui se trouve un peu plus loin dans la rue : *La Table de Geneviève*, voilà ! Avec son mari, et quelques autres invités du même genre qu'eux...

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un bref regard entendu. Leur instinct aiguisé de policiers leur avait soufflé la même chose au même moment : ils en arrivaient à un truc intéressant...

Monsieur Fanelli, fit doucement Boris, qu'est-ce que vous entendez exactement par « quelques autres invités *du même genre qu'eux* » ?

L'Italien se resservit avec brusquement un plein verre de *grappa* et l'avalala « cul sec », avant de répondre, d'un ton déjà plus assuré :

— Bon, de toute façon, vous finirez bien par apprendre tout ça, d'une manière ou d'une autre, alors... Autant que ce soit par moi, puisque quelqu'un m'a mis dans le bain, on dirait ! Sylvain Courmayeur et sa femme Geneviève, les patrons et propriétaires du restaurant dont je vous parle, ont fondé une sorte de petit club très privé et très spécial. Le Club des Savoureux, ça s'appelle...

Boris Corentin dressa l'oreille :

— Très spécial, vous dites ? Et qu'est-ce qu'il a de si spécial ce « Club des Savoureux », monsieur Fanelli ?

— Ce qu'il a de spécial ? ricana l'Italien, qui reprenait du poil de la bête. Le fait que, durant leurs petites soirées, ses membres aiment déguster autre chose que des plats cuisinés, si vous voyez ce que je veux dire !

Pour forcer le restaurateur à s'avancer un peu plus en terrain découvert, Aimé Brichot joua les imbéciles :

— Non, moi je ne vois pas du tout... Qu'est-ce qu'ils dégustent, au juste, monsieur Fanelli ?

Alors, l'Italien se lança tout à fait, et expliqua rapidement en quoi consistaient les « soirées dégustations » des époux Courmayeur et de leurs amis.

— Donc, d'après ce que vous me dites, conclut Corentin, j'en déduis que Sandrine Rivière et son mari font partie du club en question. Ou plutôt, dans son cas à elle : *faisait* partie...

— Évidemment qu'ils en font partie ! Je vais même vous dire mieux : il y avait une soirée dégustation, hier soir, à *La Table de Geneviève*, et ils y étaient !

Boris Corentin repéra immédiatement la faille :

— Tiens donc ! et comment savez-vous que monsieur et madame Rivière

étaient là, monsieur Fanelli ?

Le restaurateur comprit qu'il avait été un peu vite et un peu loin ; son sourire s'évanouit brusquement, et c'est d'une voix redevenue mal assurée qu'il répondit :

— Eh bien, mais... parce que...

— Parce que *quoi*, monsieur Fanelli ? interrogea Corentin d'un ton coupant.

— Parce que j'avais à dire quelque chose à Sylvain Courmayeur et que je me suis pointé chez lui au moment où leur petite sauterie allait commencer, voilà pourquoi !

Silvio Fanelli avait débité ça très vite, sans reprendre son souffle, comme s'il était trop heureux d'avoir trouvé quelque chose à répondre...

— Et, donc, enchaîna Brichot, vous avez pu constater que Sandrine Rivière était parmi les personnes présentes...

— C'est ça ! C'est exactement ça ! soupira Fanelli, visiblement soulagé.

— Et vous n'êtes pas entré pour vous joindre à la petite fête des Courmayeur ? s'étonna Boris Corentin, avec un peu d'ironie dans la voix. Après tout, ce sont des choses qui se font, entre « bons voisins... »

Silvio Fanelli joua l'indignation, mais la joua assez mal, un peu forcé :

— Mais non, voyons ! Pour qui me prenez-vous ! Je ne suis pas un pervers, moi !

Boris Corentin changea brusquement de sujet, histoire de désarçonner l'adversaire encore un peu plus :

— Tiens, vous qui êtes un véritable artiste de la cuisine, monsieur Fanelli – et le repas que nous venons de faire le prouve amplement –, qu'est-ce que vous pensez de ces grosses olives grecques que l'on appelle, je crois, Kalamata ?

L'Italien le regarda d'un air hébété, vaguement inquiet aussi, ne comprenant visiblement pas le sens ni l'intérêt de la question. Ou alors, faisant parfaitement semblant de ne pas comprendre...

— Les Kalamata ? bredouilla-t-il, en roulant de gros yeux ébahis, de Corentin à Brichot, puis de Brichot à Corentin. Évidemment que je connais ! Ce sont de superbes olives, à la chair dense et moelleuse à la fois. Très goûteuses. Je m'en sers régulièrement car, bien que grecques, elles se marient magnifiquement avec certains plats italiens, notamment ceux du sud et de Sicile. Mais pourquoi est-ce que vous me demandez ça, monsieur l'inspecteur ?

Boris Corentin lui répondit d'une voix douce, sans le quitter des yeux :

— Parce que l'assassin de Sandrine Rivière a jugé bon de lui ôter les deux yeux des orbites – très proprement, je dois dire, très « professionnellement »

—, pour les remplacer chacun par une olive Kalamata, précisément. Et, bien sûr, vous en avez dans votre réserve, en cuisine, n'est-ce pas ?

Silvio Fanelli devint terriblement pâle, et les deux policiers crurent durant une seconde ou deux qu'il allait tourner de l'œil. Il parvint à se reprendre et à dire d'une voix blanche :

— Mais... je ne suis pas le seul... Plein de restaurateurs utilisent des Kalamata dans leurs préparations et...

— Monsieur Fanelli ! le coupa sèchement Corentin, en se levant brusquement de sa chaise. Il y a sans doute, en effet, certains de vos confrères qui utilisent ce type d'olives. Il y a également, j'imagine, d'autres restaurateurs qui se servent d'un couteau allemand de marque Wusthof, fabriqué à Solingen. Il y en a encore qui possèdent, comme vous, une chambre froide suffisamment grande et puissante pour y congeler un corps humain. Et, enfin, il y a aussi, en cherchant bien, quelques personnes qui auraient pu s'arranger pour déposer un cadavre de l'autre côté du mur arrière de votre cour. Mais reconnaissez que, *tout ça à la fois*, ça commence à faire beaucoup, monsieur Fanelli !

L'Italien tenta de se lever à son tour, mais il retomba lourdement sur sa chaise, comme si ses jambes refusaient désormais de le porter.

— Je... vous allez m'arrêter, c'est ça ? bafouilla-t-il, le visage blême. Vous pensez que je suis coupable, dites-le !

Monsieur Fanelli, je ne pense rien, répondit froidement Corentin. Et sachez que, pour l'instant, vous êtes simplement... disons : notre principal témoin.

Corentin se pencha en avant et plongea ses yeux dans ceux du restaurateur, qui transpirait à grosses gouttes :

— Je dis bien : *pour l'instant*, monsieur Fanelli !

CHAPITRE VII



Au moment précis où Boris Corentin et Aimé Brichot sortaient de l'*Antica Trattoria*, les nuages se déchirèrent, juste au-dessus de leurs têtes, et un rayon de soleil pâle vint faire étinceler les trottoirs inondés de pluie.

— On file directement au restau des Courmayeur, je présume ? dit Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes le long de son nez légèrement busqué.

— Dans une minute, le temps de passer un coup de fil au bureau, répondit sa flèche, en sortant son portable de la poche de son blouson. Je veux qu'on me trouve les coordonnées du mari de Sandrine Rivière, puisque mari il y a. On ira le voir après : le malheureux ne doit même pas encore être au courant qu'il est veuf...

— À moins que ce ne soit lui l'assassin ! observa Brichot, avec une grimace mi-figue, mi-raisin.

Dès que Corentin eut donné ses instructions à un jeune lieutenant, fraîchement débarqué à la Brigade mondaine, les deux policiers se dirigèrent vers *La Table de Geneviève*, située effectivement à quelques dizaines de mètres seulement de la Trattoria de Silvio Fanelli, mais de l'autre côté de la petite rue rectiligne.

Le restaurant avait une façade de bois et des fenêtres à petits carreaux colorés et cerclés de plomb, comme des vitraux. Une enseigne de fer forgé « à l'ancienne », représentant un cuisinier ventru tournant une longue cuiller dans une grosse marmite, dépassait du fronton.

Corentin et Brichot n'étaient plus qu'à quelques mètres de la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit. Ils virent sortir une jeune femme blonde, frileusement emmitouflée dans un manteau de fourrure fauve. Quand elle passa à leur hauteur, Boris nota machinalement qu'elle avait des yeux d'un bleu très pâle, presque incolore, et qu'elle paraissait violemment contrariée par quelque chose. Il enregistra aussi le désordre de sa coiffure, et vit que son

rouge brillant avait débordé de ses lèvres pulpeuses et superbement ourlées.

Elle les croisa sans leur accorder le moindre regard.

Sans prendre la peine de frapper, Corentin abaissa la poignée de fer forgé et poussa la porte, qui s'ouvrit avec un léger frottement soyeux, dans le bas.

Il se retrouva nez à nez avec un grand type brun, mince, au visage en lame de couteau, qui surgissait du fond de la salle en finissant de s'habiller. Et qui avait l'air aussi contrarié que la jeune femme qui venait de sortir de son établissement.

— Désolé, on est fermé, messieurs ! grogna-t-il d'une voix à peine aimable.

— C'est pas grave, nous sortons de table ! répondit Boris avec un grand sourire. Vous êtes monsieur Courmayeur ? Monsieur Sylvain Courmayeur ?

— Oui, et alors ?

Boris fit les présentations, et le restaurateur devint tout de suite plus conciliant :

— La police ? C'est inattendu, pour le moins ! Qu'est-ce que je peux faire pour vous, messieurs ?

— Votre épouse est-elle ici ? demanda Corentin, sans répondre à la question.

— Non, répondit Courmayeur, un peu étonné, elle est partie se reposer à la maison, entre les deux services. Pourquoi ?

— Voudriez-vous avoir la bonté de lui demander de nous rejoindre dans les meilleurs délais ? fit Corentin, en continuant d'ignorer les questions de son interlocuteur. Ce que nous avons à dire vous concerne tous les deux...

Cette fois, Sylvain Courmayeur eut l'air franchement inquiet. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais la referma sans avoir parlé et se dirigea vers le téléphone posé au bout du petit bar.

— Ma femme sera là d'ici un petit quart d'heure, nous habitons juste à côté d'ici, avenue de Villiers, leur indiqua-t-il en revenant vers eux. Vous ne voulez pas, en l'attendant, me dire de quoi il s'agit ?

— Nous préférons l'attendre, se contenta de dire Corentin, occupé à inspecter le décor chaleureux, intimiste, de la salle de restaurant déserte.

Effectivement, Geneviève Courmayeur pénétra dans le restaurant environ dix minutes plus tard. En la voyant, Corentin ressentit un petit pincement dans la région du cœur.

C'était vraiment une femme superbe, grande, souple, à la chair exubérante, et dont la lourde crinière noire accentuait le côté félin dû à sa démarche négligemment ondulante. Elle était vêtue d'un tailleur gris anthracite qui, sur n'importe qui, aurait paru un peu trop strict, mais qui, enveloppant ses formes pleines au plus près, avait sur elle un je-ne-sais-quoi d'érotique, presque provocateur.

Après avoir salué Aimé Brichot d'un hochement de tête distrait, elle enveloppa Boris d'un long regard caressant, et laissa sa main dans la sienne une ou deux secondes de trop pour un simple et honnête *shake hand*...

— Je sais bien qu'il est un peu tard pour le digestif, mais j'ai là un superbe Armagnac de 30 ans d'âge... proposa Courmayeur avec un entrain un peu forcé.

Corentin et Brichot déclinèrent en même temps, d'un simple geste de la main. Ce qui n'empêcha pas le maître de maison d'en verser deux solides rasades, pour lui et sa femme. Geneviève, de sa démarche chaloupée, les conduisit jusqu'au coin salon, situé entre la porte et le bar, et leur indiqua les deux fauteuils de cuir, tandis qu'elle-même prenait place sur le canapé leur faisant vis-à-vis. Son mari, lui, resta debout, appuyé contre le bar, réchauffant son verre d'alcool ambré dans la paume de sa main, par un imperceptible mouvement circulaire du poignet.

Geneviève croisa ses jambes, très haut, très lentement, en faisant crisser la soie de ses bas, et sans quitter Corentin de son regard trouble et intense à la fois.

— Alors, messieurs, qu'est-ce qui vous amène chez nous ? demanda-t-elle, de sa voix naturellement suave et légèrement voilée. Pas de mauvaises nouvelles, j'espère ?

— J'ai bien peur que si, malheureusement, répondit Corentin, en soutenant son regard. Vous connaissez Sandrine Rivière, n'est-ce pas ?

Rapide échange de coups d'œil entre les deux époux. Très différents, les coups d'œil, comme le nota aussitôt Corentin, qui les guettait mine de rien.

Du côté de Sylvain Courmayeur, il s'agissait d'un regard interrogatif, avec une légère nuance d'angoisse. Comme s'il demandait à son épouse ce qu'il devait répondre à une question aussi inattendue pour lui.

Alors que, de la part de Geneviève Courmayeur, ç'avait plutôt été un regard impérieux, un ordre. Un ordre silencieux mais sans réplique, qui, en gros, disait à son mari : « Quoi qu'il arrive, tais-toi et laisse-moi parler ! »

— Oui, bien sûr que nous la connaissons... comme nous connaissons tous nos clients fidèles, répondit-elle, tout sourire dehors, en jouant négligemment du bout des doigts avec une mèche de ses cheveux noirs et brillants.

Boris Corentin ne lui rendit pas son sourire, bien au contraire, et il vit une fugitive lueur d'inquiétude passer dans ses grands yeux en amande.

— Madame Courmayeur, soupira-t-il, je crois qu'il vaudrait mieux que votre mari et vous vous décidiez tout de suite à jouer franc-jeu avec nous. Ça simplifierait grandement nos rapports futurs...

Il marqua une pause, exprès, afin de laisser la tension monter un peu chez les deux époux. Puis, il asséna le coup qu'il comptait leur porter, sans préparation aucune :

— Sandrine Rivière a été sauvagement assassinée, cette nuit, peu après être sortie de votre restaurant ! Et elle n'était pas venue ici pour un simple dîner, mais pour participer à une « soirée dégustation » du Club des Savoureux – club dont vous êtes tous deux les fondateurs et les animateurs –, autrement dit pour s'envoyer en l'air au cours d'une partouze carabinée entre couples d'amis. Est-ce que j'ai bien résumé les faits, ou y a-t-il autre chose ?

Le restaurateur émit un gémissement pitoyable, avala son Armagnac d'un seul coup de glotte et contourna le bar pour s'en resservir un autre, qui subit le même sort, et avec la même rapidité.

Pendant ce temps, Corentin sentait naître en lui une certaine admiration pour Geneviève Courmayeur. Car la jeune femme n'avait pas cillé. Pas un muscle de son visage n'avait bougé. Tout juste si une légère coloration rose, à peine visible, avait envahi ses pommettes légèrement saillantes, en apprenant la mort de Sandrine Rivière.

— Cette pauvre Sandrine, c'est atroce... finit-elle par murmurer, d'une voix qui tremblait légèrement.

Je n'arrive pas à y croire. Quand je pense qu'hier soir...

Elle s'arrêta net, passa les deux mains sur son visage, comme pour chasser les images pénibles qui étaient en train de l'assaillir. Lorsqu'elle releva les yeux vers Corentin, son teint était redevenu normal, et sa voix parfaitement maîtrisée :

— Cela dit, messieurs les policiers, il y a des choses que je ne peux pas vous laisser dire. Ou, plus exactement, des liens que je ne dois pas vous laisser établir. Notamment entre la mort de cette pauvre Sandrine... et les activités auxquelles elle s'est peut-être livrée juste avant, ici même. Car nous ne...

— Comment le savez-vous ? cria alors Sylvain Courmayeur, d'une voix anormalement aiguë. Qui vous a renseigné ? quel est l'enfoiré de merde qui...

Il se tut brusquement, et se laissa tomber sur la chaise la plus proche de lui, le regard hébété.

Geneviève Courmayeur fusilla son mari d'un regard noir et lourd, que Boris Corentin trouva teinté d'un certain mépris. Il ne dit rien.

— Dans un sens, mon mari a raison de s'étonner que vous soyez au courant de notre vie privée, reprit la jeune femme, en enveloppant Boris d'un regard très parlant. Car il s'agit bien de notre vie privée, n'est-ce pas ? Et d'activités qui ont lieu entre adultes consentants et dans un lieu privé ! Nous en avons tellement peu honte, d'ailleurs, que je puis d'ores et déjà vous annoncer que nous organiserons dès demain soir une nouvelle soirée ici même ! Une soirée d'intronisation de deux nouveaux membres, même, c'est-à-dire exceptionnelle ! Vous voyez que nous n'avons rien à cacher. Ce qui est normal, puisque nos petites activités privées ne présentent pas le moindre caractère répréhensible !

— Sauf quand elles débouchent sur un meurtre... glissa Aimé Brichot, d'un ton neutre.

Geneviève braqua sur lui ses deux grands yeux sombres, comme deux lasers au rayon mortel :

— Encore une fois, monsieur l'inspecteur, rien ne vous permet de faire le lien entre nos petites soirées, bien innocentes je vous le redis, et la mort de cette pauvre Sandrine ! De plus, je...

— Madame Courmayeur, l'interrompt Corentin avec une certaine sécheresse, nous établirons les liens que nous jugerons bon d'établir, en fonction de notre enquête ! Permettez-nous de rester seuls juges sur ce point !

— Bien sûr, bien sûr... se radoucit la jeune femme. Il n'empêche que j'aimerais bien savoir qui a pu aiguiller votre... enquête sur nous !

— Silvio Fanelli... lâcha simplement Corentin, en observant attentivement les réactions des deux époux.

Sylvain Courmayeur sursauta sur sa chaise :

— C'est lui ? Ce salopard de Rital ? Ça ne m'étonne pas, tiens ! Il ferait n'importe quoi pour se débarrasser de moi, cet enfoiré !

— Tiens donc ! fit Boris, avec un petit sourire froid. Racontez-moi un peu ça, monsieur Courmayeur... Pourquoi Silvio Fanelli vous en voudrait-il à ce point ?

— La concurrence, tiens ! ricana Sylvain Courmayeur, en se levant d'un bond, pour arpenter la salle à grandes enjambées nerveuses. Ça ferait bien ses affaires, si on était obligé de fermer la boutique !

— De même que ça ferait sans doute les vôtres, s'il se retrouvait avec une accusation de meurtre sur le dos... murmura doucement Aimé Brichot.

Geneviève Courmayeur reprit la balle au bond, d'une voix coupante :

— Ça n'a rien à voir, sachez-le ! Nous étions établis dans le quartier bien avant lui, et notre clientèle est solide et fidèle, contrairement à la sienne ! Nous n'avons absolument pas peur de lui !

— Tant mieux, tant mieux ! fit Corentin en se frottant les mains l'une contre l'autre : ça va nous permettre de parler un peu plus sereinement. Cela étant posé, revenons à Silvio Fanelli, si vous le voulez bien...

Il vit les deux époux Courmayeur échanger un bref regard entendu. Comme s'ils se consultaient pour savoir ce qu'ils devaient dire ou non.

— Je vous écoute... murmura Boris d'une voix encourageante. Dites-moi donc, par exemple, comment monsieur Fanelli était au courant de votre petite soirée d'hier ?

Geneviève prit le temps de croiser très haut les jambes, sans se presser, afin de permettre à Corentin de vérifier qu'elle portait des bas, et non des collants, et qu'elle avait choisi une petite culotte de couleur noire...

— Silvio Fanelli est venu ici, hier soir, juste avant que... Juste à la fin du repas que nous offrions à nos amis, finit-elle par dire, de sa belle voix rauque et un peu voilée.

— Pour demander quelque chose à votre mari, c'est ça ? fit Aimé Brichot.

Geneviève eut un petit rire sec :

— Pas pour demander, monsieur l'inspecteur : pour *supplier*, nuance !

— Expliquez-vous, madame Courmayeur...

— Il voulait absolument qu'on l'autorise à participer à la soirée. Il faut vous dire que, depuis des mois, Silvio ne rêve que d'une chose : être admis, avec son épouse, comme membres de notre petit club. Ils ont même posé officiellement leur candidature, il y a cinq ou six semaines, et ont subi les quelques épreuves-tests que nous faisons passer à tous les postulants, quels qu'ils soient.

— Et alors ? demanda Boris Corentin, qui se doutait déjà de la réponse.

— Alors, les Fanelli ont été *blackboulés* ! répondit triomphalement Geneviève Courmayeur, en appuyant bien sur le dernier mot. Et vous savez qui a déposé dans la boîte la fameuse petite boule noire éliminatoire ?

Boris Corentin eut un petit sourire en coin :

— Je suppose qu'il doit justement s'agir de madame Sandrine Rivière...

— Exactement ! s'exclama la jeune femme, en décroisant ses jambes dans un long crissement de soie. Et, hier soir, quand Fanelli s'est pointé ici pour nous jouer sa scène de suppliche grotesque, elle ne s'est pas fait faute de le lui rappeler, je vous prie de me croire !

— Si vous aviez vu le regard haineux que lui a lancé Fanelli avant que je le foute dehors, c'était à en avoir peur ! appuya son mari, qui semblait reprendre du poil de la bête, peut-être seulement sous l'effet de l'alcool qu'il continuait d'ingurgiter presque mécaniquement.

Boris Corentin décida d'entrer dans leur jeu. Pour les mettre en confiance.

— Donc, si je vous suis bien, Silvio Fanelli avait de bonnes raisons d'en vouloir à Sandrine Rivière ? demanda-t-il, d'une voix innocente.

— Et comment ! s'empressa de répondre Sylvain Courmayeur. Des « bonnes », je ne sais pas, mais en tout cas il avait des raisons, ça oui ! Et pas seulement de lui en vouloir, à *elle*, du reste...

— Ah ? releva Brichot. Et il en veut à qui d'autre, encore, monsieur Fanelli ?

— Mais... à nous ! répondit Geneviève, sans quitter Boris de son regard enveloppant. Comme je vous le disais, de la concurrence qui s'est établie entre nous, c'est lui qui a le plus à souffrir, étant le dernier installé dans le quartier. Et, d'après ce qu'on sait, il commence à avoir de très gros soucis d'argent... que notre disparition arrangerait bien !

Corentin fit l'étonné :

— Des soucis d'argent, Silvio Fanelli ? Mais je me suis laissé dire au contraire que son restau marchait de mieux en mieux, qu'il avait des articles dans la presse, et qu'il était plutôt bien placé pour décrocher sa première étoile au Michelin...

Sylvain Courmayeur eut un petit ricanement sec, et dit d'un ton supérieur qui agaça Corentin :

— Ça n'a rien à voir, messieurs ! Quand un restaurant se met soudainement à marcher, comme vous dites, ce qui reste à prouver dans le cas de Fanelli, il faut au contraire faire face à tout un tas de frais supplémentaires, afin de renforcer la qualité de la carte, engager des travaux pour le cadre où l'on reçoit, prendre plus de personnel, etc. Tout ça, *avant* que l'argent ne commence vraiment à rentrer. Et, quand on se lance dans la course aux étoiles, c'est encore bien pire ! Vous savez que certains de mes confrères à deux étoiles considéreraient comme une catastrophe financière d'obtenir la troisième, et qu'ils font tout ce qu'il faut pour *ne pas* l'obtenir ? Une troisième étoile, c'est un gouffre financier qui, soudain, s'ouvre devant vos pieds ! De toute façon, dans la grande restauration, on ne gagne pas d'argent, on est tout le temps en train de jongler avec les découverts bancaires, avec, au-dessus de sa tête, le spectre de la faillite en permanence ! Certains s'y usent littéralement la santé. Regardez Bernard Loiseau, qui a fini par se faire sauter la cervelle...

— Donc, pour nous résumer, le coupa Corentin, d'un ton quelque peu impatient, Silvio Fanelli a des problèmes d'argent, qui vous sont en partie imputables, si je puis dire. Et vous pensez que c'est un motif suffisant pour assassiner l'une de vos bonnes clientes ?

— Attention, nous ne disons pas ça ! se défendit Geneviève Courmayeur, avec un sourire éclatant.

— N'empêche qu'on ne sait pas de quoi est capable un homme poussé à bout... crut bon d'ajouter son mari. Surtout humilié comme il l'a été par cette pauvre Sandrine...

Boris Corentin se leva, aussitôt imité par Aimé Brichot, dont le nez était de plus en plus pris, et qui respirait avec un bruit de forge inquiétant.

— Bien, je pense que ça suffira pour une première entrevue, fit Boris. Il est entendu que vous devez rester à notre disposition dans les jours qui viennent et ne pas vous absenter de Paris sans nous en avvertir.

— Ça va de soi ! opina Sylvain Courmayeur, visiblement soulagé de voir les deux policiers sur le départ. De toute façon, moi, je suis enchaîné à mon « piano », alors...

Boris Corentin avait déjà la main sur la poignée de la porte, lorsqu'il se retourna, pour lâcher sa dernière « botte » :

— Au fait, monsieur Courmayeur, qui était donc cette charmante jeune femme blonde en manteau de fourrure, que nous avons croisée sortant de chez

vous, en arrivant ici ?

Il vit le restaurateur se décomposer littéralement, jeter un regard bref mais angoissé en direction et de sa femme, dont les traits s'étaient figés brusquement.

— Une jeune femme blonde ? Mais je ne sais pas, moi... commença-t-il à bafouiller un peu lamentablement, totalement pris de court.

Puis, se rendant sans doute compte qu'il allait s'enfermer, il fit brusquement volte-face, et parvint à se composer un petit sourire pâlichon.

— Ah oui ! *cette* jeune femme blonde ! coassa-t-il. Je l'avais déjà oubliée !

Il se tourna vers sa femme, exactement comme un gamin qui n'a pas la conscience tranquille vers sa mère :

— Figure-toi, ma chérie, que Virginie Sillac était persuadée d'avoir oublié ses lunettes pour lire ici, hier soir. Elle est passée tout à l'heure pour les récupérer...

— Et elle les a trouvées ? demanda Geneviève, d'un ton lourd d'ironie méprisante.

— Euh... Non. Elle les aura perdues ailleurs, probable...

— Bien ! fit Boris Corentin avec un grand sourire, là-dessus, nous allons vous laisser... pour le moment !

À peine sur le trottoir, et la porte du restaurant refermée un peu trop brutalement derrière lui, il se tourna vers Aimé Brichot, avec un regard amusé :

— Je ne sais pas pourquoi, mon vieux Mémé, mais quelque chose me dit qu'il risque bien d'y avoir un avis de tempête de force six-sept sur le couple Courmayeur, dans les secondes qui vont suivre !

Effectivement, à peine les deux policiers disparus, Geneviève Courmayeur, le visage écarlate et les yeux étincelants de colère, se rua sur son mari, qui tentait de se faire oublier derrière le bar :

— Espèce de salaud, tu me dégoûtes ! gronda-t-elle, en le toisant des pieds à la tête d'un regard chargé de mépris. Tu baisses avec elle, hein, c'est ça ? Tu te tapes cette petite pute insipide de Virginie Sillac !

— Mais non, pas du tout, voyons ! bafouilla Sylvain, en reculant instinctivement devant sa femme, jusqu'à ce que ses reins viennent buter contre le rebord du bac à vaisselle. Qu'est-ce que tu vas...

— Tais-toi, espèce de minable ! rugit Geneviève, en grinçant des dents. Si tu crois que je n'ai pas vu les regards de vieille cocotte énamourée qu'elle te lance depuis quelque temps ! Et encore hier soir, tiens ! Vous n'aviez qu'une envie, c'était de vous isoler tous les deux, ça se voyait comme ton nez au milieu de ta figure de crétin ! Mais avoue-le donc que tu baisses cette salope dès que j'ai le dos tourné !

Sylvain Courmayeur s'y reprit à deux fois avant de parvenir à avaler sa salive.

— Ma chérie, tu deviens folle, je t'assure ! réussit-il à articuler, en prenant un air de vertueuse indignation presque convaincant. Je te jure, sur ce que j'ai de plus précieux au monde, qu'il n'y a absolument rien entre Virginie Sillac et moi. En dehors de ce que nous pouvons faire lors de nos petites soirées, évidemment...

Au prix d'un gros effort sur elle-même, Geneviève parvint à retrouver son calme. Un drôle de sourire sur ses lèvres pulpeuses, elle se rapprocha de son mari, jusqu'à ce que ses seins opulents frôlent le fin tissu de sa chemise bleu ciel.

— On va faire comme si je te croyais, murmura-t-elle, en lui agaçant les mamelons du bout de ses ongles rouge sang. Mais je te préviens que si jamais j'apprends d'une manière ou d'une autre que tu m'as menti et que tu te tapes cette petite pute, je demande le divorce immédiatement ! Et tu sais ce que ça signifierait pour toi, un divorce ?

Geneviève respira un grand coup, et fit descendre sa main droite vers le pantalon de toile grise de son mari. Elle referma doucement ses doigts autour de sa virilité encore assoupie et leva vers lui un visage brusquement empourpré... mais plus du tout par la colère.

— J'ai besoin de me détendre les nerfs, moi, après tout ça. Tu sais ce qui me ferait du bien ? Qu'on se fasse un petit jeu du marmiton...

Sylvain Courmayeur eut un tressaillement de tout le corps, et une petite flamme de convoitise se mit à danser dans ses prunelles sombres, tandis que Geneviève écrasait encore plus sa poitrine élastique contre son torse musculeux.

— File en cuisine et mets-toi en tenue, je te rejoins... souffla-t-il, en passant une main nerveuse sur sa croupe ronde. Au menu... voyons, qu'est-ce que tu pourrais bien nous mitonner ? Tiens ! disons un sabayon au blanc de noirs : ni trop compliqué, ni trop simple ! Allez, file, marmiton !

Avec un petit rire de gorge, Geneviève disparut derrière le paravent japonais qui masquait la porte à double battant de bois verni de la cuisine. Courmayeur profita qu'il était seul pour se resservir une rasade plutôt généreuse d'Armagnac, qu'il siffla à la cosaque, d'un trait.

Le feu monta brusquement à ses joues creuses, et il sentit le sang se mettre à cogner à ses tempes aux veines saillantes. Il était à la fois excité à l'idée de « jouer au marmiton » avec sa femme, et terriblement tendu à cause de la menace très précise qu'elle venait de proférer à son endroit. Et le même mot continuait de sonner à ses oreilles, avec la régularité lancinante d'un tambour funèbre :

« Divorce... Divorce... Divorce... »

— Quelle idiote, aussi ! grommela Courmayeur, en résistant à l'envie de

s'octroyer une nouvelle rasade d'alcool. Quel besoin de venir me relancer jusqu'ici ? Et pour me faire une scène, en plus !

Il pensait à Virginie Sillac, évidemment. Virginie qui avait su si bien l'exciter, le rendre malade d'envie qu'il avait commis l'imprudence – et la bêtise, jugeait-il aujourd'hui – d'en faire sa maîtresse secrète...

Courmayeur s'ébroua, passa une main nerveuse dans ses cheveux drus et remonta jusqu'au bout du bar, d'une démarche légèrement flottante. En se disant qu'il avait intérêt à dessaouler d'ici le commencement du service du soir. Sinon, il ne faudrait pas qu'il s'étonne s'il se retrouvait « dans le jus » à la trois ou quatrième commande un peu compliquée.

Mais, pour l'instant, il s'agissait de rejoindre Geneviève, qui devait déjà l'attendre. Dans la tenue adéquate. Et ça, une petite séance de « marmiton », pour chasser les vapeurs d'alcool, il n'y avait pas mieux.

Effectivement, Geneviève était « en tenue ». Quand Sylvain poussa le battant de la cuisine, il en resta un bref instant le souffle coupé : malgré leurs cinq ans de mariage, il arrivait encore à être surpris par la beauté de sa femme, par l'érotisme sauvage et raffiné à la fois qui émanait de son corps parfait. Surtout quand elle se mêlait de revêtir sa tenue de marmiton, d'ailleurs...

Tenue très simple, en vérité : Geneviève s'était contentée de coiffer sa lourde crinière brune d'une toque de chef, et de ceindre un tablier blanc de cuisinot, noué sur ses reins de manière très lâche.

Mais, comme elle avait pris soin de se déshabiller entièrement avant, les pans du tablier laissaient à nu l'intégralité de ses longues jambes fuselées, ainsi que sa croupe rebondie, profondément fendue, d'une fermeté merveilleuse et d'une rotondité parfaite.

Un tableau que Sylvain put admirer tout à son aise, vu que Geneviève, faisant face au plan de travail, lui tournait le dos, les reins légèrement cambrés. D'un simple coup d'œil de « pro », Courmayeur vit qu'elle avait eu le temps de préparer les ingrédients nécessaires à la confection de ce qu'il lui avait commandé, à savoir un sabayon au champagne « blanc de noirs ».

— Voyons voir si rien ne manque... dit-il d'une voix sévère, en s'approchant, et en saisissant sur le billot une longue cuiller en bois.

— Je crois que je n'ai rien oublié, chef... murmura Geneviève, d'une voix soumise, en baissant les yeux.

En même temps, elle cambra encore plus les reins, pour faire ressortir le sillon affolant de sa croupe d'airain, tandis que sa lourde poitrine tendait le tissu empesé du tablier.

D'un seul regard, Courmayeur vit que, en effet, il ne manquait rien. À côté de la petite casserole de cuivre qu'elle avait placée sur le plan de travail, juste devant elle, Geneviève avait disposé quatre jaunes d'œufs dans un bol, le zeste d'une demi-orange, un sachet de sucre vanillé, cent cinquante grammes de sucre semoule dans un verre gradué, et une demi-bouteille de champagne

blanc de noirs.

Un sourire de satisfaction éclaira pourtant le visage de son mari, qui venait de repérer la faute.

— Et l'eau du bain-marie, c'est moi qui la mets à chauffer, espèce de petite traînée ? gronda-t-il.

Et, joignant le geste à la parole, il cingla à toute volée les fesses de sa femme, avec la cuiller en bois. Geneviève eut un sursaut et se mordit la lèvre pour ne pas crier de douleur. Mais, en même temps qu'une plaque rouge apparaissait sur la peau satinée de sa croupe frémissante, une lueur trouble s'alluma dans son regard.

— Je le fais tout de suite, chef, pardon... souffla-t-elle, en saisissant une casserole en métal épais et noirâtre.

— Si tu avais la tête à ton boulot, au lieu de ne penser qu'à te faire enfler par toutes les bites qui passent, ça n'arriverait pas, ma petite putain des fourneaux !

Sous l'obscénité de la remarque, Geneviève devint cramoisie, mais, à sa respiration plus haletante, il était facile de deviner que c'était plus d'excitation que de colère...

— Bon, allons-y, montre-moi comment tu réalises un vrai sabayon, ordonna Sylvain, tout en glissant une main dans l'échancrure du tablier, pour venir agacer les mamelons tendus de sa poitrine.

Avec des gestes rendus fébriles par l'excitation qui s'emparait d'elle, Geneviève plaça les jaunes d'œuf dans la petite casserole de cuivre, y incorpora le zeste d'orange haché et les deux sortes de sucre. Puis, elle saisit le fouet qui se trouvait à portée de sa main droite et entreprit de rendre le mélange parfaitement homogène.

— Mieux que ça, bon Dieu ! gronda Courmayeur dans son dos. Il faut que le mélange soit bien blanc et bien mousseux. Plus vif, le mouvement du poignet ! Je vais te montrer, moi, comment on fouette !

Et, avec toute la vigueur dont il était capable, il abattit à quatre ou cinq reprises la cuiller en bois sur les fesses nues de sa femme, qui se mit à gémir. Elle eut de violents soubresauts de tout le corps, mais elle ne fit rien pour se soustraire aux coups qui cinglaient la peau tendre de sa croupe ronde. Et, surtout, elle ne cessa pas de tourner le fouet dans la casserole de cuivre.

— Il faut que ton mélange devienne aussi onctueux que ta chatte de salope ! gronda Courmayeur dans son dos, en cessant de la frapper.

Et, joignant le geste à la parole, il enfouit deux doigts dans le profond sillon velouté. Un sourire de satisfaction vint éclairer sa figure en lame de couteau : le ventre de Geneviève était en effet, déjà, d'une onctuosité prometteuse...

— Bon, c'est parfait comme ça, décida-t-il. Maintenant, au bain-marie,

vite !

Geneviève transporta la petite casserole dans la grande, où l'eau commençait à frémir.

— Surtout n'arrête pas de fouetter pendant que tu incorpores le champagne... Non, pas comme ça, malheureuse ! Le vin plus lentement, et le fouet plus vite ! Attends, je sais comment te donner le bon rythme, ma belle salope...

Courmayeur se dégrafa rapidement, exhibant une virilité de belle taille, aussi triomphante que possible. Saisissant l'engin à pleine main, il en glissa la tête rubiconde entre les cuisses pleines de sa femme, qui tressaillit de volupté et d'impatience à ce contact doux et chaud.

Puis, la saisissant par les lanières fines de son tablier, il s'enfonça en elle d'un grand coup de reins puissant, presque brutal.

Geneviève exhala une longue plainte ravie. Son corps eut un brusque sursaut, et elle rejeta la tête en arrière, envoyant valdinguer sa toque sur le carrelage gras de la cuisine.

Mais, au prix d'un réel effort sur elle-même, elle continua à incorporer lentement le champagne à son sabayon, tout en le touillant de son fouet métallique.

Les odeurs puissantes d'orange et de sucre vanillé montant du bain-marie contribuèrent à affoler les sens de Courmayeur. Les doigts crochetés dans la chair élastique des hanches de sa femme, il se mit à la labourer à grands coups de reins rageurs, de plus en plus rapides. À mesure qu'il l'ouvrait davantage, qu'il pénétrait plus profondément en elle, elle poussait des cris de plus en plus aigus et sonores.

À la fin, lorsque, plaqué contre sa croupe en feu, Sylvain se déversa en elle, Geneviève poussa un long feulement, les yeux révoltés, tandis que le plaisir la ravageait avec une intensité incroyable.

Lorsqu'ils reprirent un tant soit peu leurs esprits et leur souffle, les deux époux purent constater que le sabayon, d'un superbe jaune intense, était arrivé à une consistance et à un moelleux quasi parfaits...

Le corps encore frémissant de l'orgasme qui venait de la faucher, Geneviève ôta la casserole de cuivre de l'eau chaude et la posa sur le plan de travail. Tandis que, dans son dos, son mari se retirait d'elle, lui envoyant au passage d'ultimes étincelles de plaisir.

Sachant que le « jeu du marmiton » n'était pas tout à fait terminé, elle s'accouda au plan de travail, et creusa les reins pour faire ressortir le profond sillon de sa croupe rougie par les coups de cuiller en bois.

Sylvain Courmayeur laissa passer une petite minute. Lorsqu'il jugea que le sabayon devait être suffisamment attiédi, il plongea la cuiller dedans et la porta à ses lèvres, les yeux mi-clos. Un sourire approbateur étira ses lèvres,

tandis qu'il dégustait la crème onctueuse et d'un jaune profond.

— Il est parfait, murmura-t-il, le souffle court. Vraiment parfait. Au point qu'il mérite d'accompagner le plus savoureux de tous les fruits...

Alors, il replongea la cuiller dans le sabayon, la remplit à ras bord, avant de venir l'enfouir entre les fesses de sa femme, la barbouillant de crème.

Puis, il s'accroupit devant la double rotondité de ses fesses dégoulinantes et enfouit son visage entre les deux, avec un grognement dont il aurait été difficile de dire s'il était provoqué par la gourmandise ou par la volupté ; peut-être un savant mélange des deux.

Sous l'action de la langue avide qui la fouillait, Geneviève sentit le plaisir revenir à toute vitesse prendre possession de son ventre. Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle plongea sa main droite dans la casserole et se barbouilla les lèvres de sabayon : elle aussi voulait prendre part au festin !

Entre ses cuisses frémissantes, la tiédeur onctueuse de la crème au champagne dégoulinant de son ventre lui procurait une sensation trouble de souillure, qui décuplait son désir, mais aussi son appétit.

Lorsque la langue gourmande de Sylvain s'empara du petit bourgeon dur et vibrant, niché tout en haut des pétales ruisselants de son intimité, le plaisir fondit sur elle, comme un éclair zébrant soudain un ciel d'été serein.

Elle jouit en poussant un long cri rauque... sans cesser de lécher ses propres doigts qu'elle trempait sans même s'en rendre compte dans le sabayon.

Lorsqu'elle revint complètement à elle, lorsque l'intense chaleur qui avait comme désarticulé son corps reflua enfin, elle vit son mari, appuyé négligemment contre le mur de la cuisine, occupé à fumer une cigarette en la regardant.

— Ça va, ma chérie ? Tu te sens plus calme, maintenant ? eut-il alors la maladresse de demander.

Le visage encore écarlate de Geneviève se ferma d'un coup. Et c'est d'une voix presque sèche qu'elle lui répondit :

— Plus calme ? Oui, évidemment que je me sens plus calme ! Plus calme... mais pas amnésique ! Figure-toi que je n'ai pas oublié ce qui s'est passé avant, et que je maintiens ce que je t'ai dit : si jamais j'en arrivais à apprendre que tu me trompes avec cette petite pute de Virginie Sillac, ou avec n'importe quelle autre fille d'ailleurs, je demanderais le divorce le jour même ! Essaie d'y penser, la prochaine fois que tu auras envie de faire une Connerie !

Et elle disparut de la cuisine, le bousculant presque au passage.

Sylvain Courmayeur écrasa sa cigarette à peine entamée d'un coup de talon rageur. Décidément, il y avait quelque chose qui n'allait plus, dans sa vie.

Le divorce ? Absolument impensable ! Ce serait la catastrophe absolue, celle qu'il fallait à tout prix empêcher de se produire. Donc, partant de là, la conclusion était facile à établir : il y avait une femme de trop dans sa vie.

Il convenait donc de l'éliminer aussi rapidement que possible.

« Après tout, songea Sylvain Courmayeur, en quittant la cuisine à son tour, dans ce domaine comme dans plein d'autres, il n'y a que le premier pas qui coûte... »

CHAPITRE VIII



Les nuages s'étaient brusquement déchirés, au-dessus de Paris, et une pleine lune joufflue à souhait lançait ses rayons obliques, d'un jaune presque blanc.

Des rayons qui avaient bien du mal à percer le brouillard hautement nicotiné qui envahissait de bureau de Charlie Badolini, à cette heure déjà avancée de l'après-midi.

Boris Corentin, assis dans l'un des deux fauteuils pour visiteurs – l'autre étant occupé par Aimé Brichot –, résista pourtant à l'envie d'allumer lui-même une cigarette, pour ce qu'il appelait « combattre le mal par le mal ».

Aimé Brichot se moucha bruyamment, façon « trompettes de Jéricho », mais par chance les murs du bureau tinrent bon : la malédiction divine ne planait apparemment pas sur la Brigade mondaine...

— Messieurs, résumons-nous, attaqua le commissaire divisionnaire, en ouvrant la chemise cartonnée orange qui trônait sur son sous-main en cuir de Cordoue. Donc, tout à l'heure, vous avez pu voir Philippe Rivière, le mari de la défunte. Comment réagit-il ?

— Comme un veuf de fraîche date, répondit Corentin du tac au tac : il est passablement effondré, et ne comprend rien de ce qui a pu arriver.

— Et il s'en veut de ne pas avoir raccompagné sa femme jusqu'à sa voiture, ajouta Aimé Brichot, en tortillant machinalement la pointe de sa moustache.

— En tout cas, reprit Boris, il nous a confirmé que Sandrine et lui étaient partis les derniers du restaurant *La Table de Geneviève*, et qu'il devait être

environ deux heures du matin. Peut-être un peu plus. Quand ils ont quitté les lieux, Sylvain Courmayeur lui-même était déjà parti et il ne restait plus que Geneviève.

— Ils se sont dit au revoir au bout de la rue, enchaîna Brichot, et Philippe Rivière est parti vers le boulevard Malesherbes, où était garée sa propre voiture, sans se retourner.

— Ce qui fait que Sandrine Rivière a très bien pu revenir sur ses pas ensuite... glissa Boris, en sortant finalement son paquet de cigarette, *ultra-light* de sa poche de blouson.

Charlie Badolini se frotta les mains l'une contre l'autre, avec une certaine vivacité :

— En tout cas, messieurs, bravo ! vous n'avez pas perdu votre temps ! Tous les éléments que vous avez pu réunir accablent tous ce Silvio Fanelli.

— Et Dieu sait s'il y en a ! ajouta Aimé Brichot, la mine satisfaite.

C'est le moment que Corentin choisit pour intervenir :

— Il y en a beaucoup, en effet... peut-être même un peu trop, d'ailleurs...

Charlie Badolini releva légèrement le sourcil droit :

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Boris ? Vous vous plaignez que la mariée est trop belle ? Ce n'est pourtant pas votre genre, d'habitude !

Corentin décroisa les jambes et s'avança sur le bord de son fauteuil Empire :

— Reprenons un peu tout ça, si vous le voulez bien, commença-t-il, sur le ton du conférencier s'adressant à de complets néophytes. On retrouve donc le corps sans vie de Sandrine Rivière sur les coups de six heures du matin. Où ça ? Dans une arrière-cour dont le mur est mitoyen avec celle du restaurant de Silvio Fanelli. Bon. Partons, en effet, de l'hypothèse que c'est bien lui l'assassin : voilà donc un homme assez stupide pour laisser traîner le corps de sa victime à quelques mètres de chez lui.

— Ça s'est déjà vu... glissa Aimé Brichot, de son inénarrable voix d'enrhumé.

— D'accord, admit Corentin de bonne grâce. Seulement, il ne s'en tient pas là, l'ami Fanelli. D'abord, il s'est amusé à congeler le corps de sa victime. Pourquoi ? Mystère, puisque, après, il va le ressortir de sa chambre froide pour aller le balancer par-dessus le mur.

— Il comptait peut-être ne s'en débarrasser que plus tard... risque Brichot.

— Ça ne tient pas, Mémé, trancha Corentin, très sûr de lui : Fanelli savait bien que, dès l'arrivée de son personnel au restau, *n'importe qui* serait susceptible de découvrir le corps dans la chambre froide. Mais enfin, admettons encore... Ensuite, il éprouve le besoin d'énucléer sa victime et de remplacer ses globes oculaires par deux olives. Et pas n'importe lesquelles :

des olives grecques, des Kalamata, *une variété dont il se sert dans sa propre cuisine*. Bref, il signe son crime. Comme ça, sans raison...

— Vous oubliez une chose, Boris, intervint Charlie Badolini. Silvio Fanelli est fou de rage d'avoir été blackboulé par la faute de cette même Sandrine Rivière. Or, ces grosses olives grecques, à quoi ressemblent-elles ? *A des boules noires !*

— Justement, je trouve ça un peu gros, encore une fois, répondit Corentin. Mais réadmettons...

Brusquement, les nuages se reformèrent dans le ciel et la lune disparut. La grande pièce ne fut plus éclairée que par la lampe posée sur le coin droit du bureau de Charlie Badolini, jouant mollement avec les volutes bleu gris de la fumée des cigarettes.

— Et, par-dessus tout ça, poursuivit Corentin, comme si Fanelli trouvait qu'il n'y avait pas encore assez d'indices pour l'accabler, il prend soin d'abandonner son couteau près du cadavre. Un couteau d'un modèle extrêmement particulier, et dont il s'est servi pour transpercer le corps de sa victime, *alors qu'elle était déjà morte*. Vous ne trouvez pas que ça commence à faire beaucoup, vous ? Ou alors, Silvio Fanelli est bien parti pour entrer au Livre des Records en tant que criminel le plus maladroit de l'histoire !

— Et tu en déduis quoi ? demanda Aimé Brichot, qui savait déjà ce que sa flèche allait répondre, mais qui voulait le pousser jusqu'au bout de son raisonnement.

— J'en déduis que, *peut-être*, je dis bien : *peut-être*, on a affaire à une mise en scène destinée à nous désigner Silvio Fanelli comme coupable. Mise en scène organisée par le véritable assassin, lequel, à mon avis, a eu le tort d'en faire juste un petit peu trop.

— Mais pourquoi ? demanda Charlie Badolini.

— Simplement pour se débarrasser d'une personne gênante.

— Je repose la même question, Boris : pourquoi ?

Boris Corentin écarta les bras et un petit sourire se dessina au coin de ses lèvres :

— Ce sera à nous de trouver quelles sont les personnes qui auraient intérêt à ce que Silvio Fanelli disparaisse de la circulation. Moi, pour l'instant, j'en vois au moins deux, à qui le restaurateur fait de l'ombre...

— Sylvain et Geneviève Courmayeur ! souffla Aimé Brichot, en ressortant son grand mouchoirs à carreaux de la poche de son pantalon Prince-de-Galles.

— Exactement, Mémé ! Les Courmayeur, les proprios de *La Table de Geneviève*, le restau concurrent le plus direct de *l'Antica Trattoria* !

— Tu oublies, Boris, que c'est plutôt Fanelli qui aurait à souffrir de cette concurrence, et non l'inverse...

— Ça, c'est que nous ont dit les Courmayeur, mon vieux ! Reste à savoir

si c'est vrai. Et puis, il y a une dernière chose qui me trouble : quand Sandrine et Philippe Rivière ont quitté *La Table de Geneviève*, on nous a dit que Sylvain Courmayeur était déjà parti du restau pour rentrer se coucher. Mais il pouvait tout aussi bien être allé ailleurs que chez lui ! Par exemple attendre Sandrine Rivière je ne sais où...

Le silence retomba. Charlie Badolini prit le temps d'allumer une nouvelle Job Spéciale, avant de le rompre :

— Je comprends votre raisonnement, Boris, mais, si vous le permettez, j'y ferai quand même deux objections, qui me semblent majeures...

— Je suis tout ouïe, patron...

— D'abord, sauf à être un vrai fou furieux, on ne commets pas un meurtre pour une simple affaire de concurrence commerciale.

— Mais qui vous dit que c'est la seule raison, monsieur le divisionnaire ? le contra aussitôt Corentin. On ne sait pas les histoires qu'il peut y avoir entre Sandrine Rivière et les Courmayeur, après tout ! Je vous rappelle qu'ils font partie du même petit « club » très spécial. Ce sont des gens qui partouzent régulièrement ensemble, passez-moi l'expression : il peut très bien y avoir entre eux des contentieux beaucoup plus secrets... et beaucoup plus lourds.

— Soit ! admit Badolini, en soufflant un mince filet de fumée vers le plafond jauni. Mais il y a ma deuxième objection, toute matérielle, celle-là : comment Sylvain Courmayeur, ou sa femme, auraient-ils fait pour s'introduire dans le restau de Fanelli pour lui faucher son couteau, et accéder ensuite à la cour arrière avec le corps de Sandrine Rivière ?

— C'est vrai, ça ! appuya Aimé Brichot. D'autant que, rappelle-toi Boris, Silvio Fanelli nous a affirmé que, quand il est arrivé ce matin, toutes les portes de son restau étaient fermées à clé, *exactement comme d'habitude*.

— Je sais, Mémé, soupira Corentin, légèrement agacé. Mais je n'ai pas dit que je tenais le coupable ! J'ai juste émis l'hypothèse qu'on devrait peut-être s'intéresser d'un peu plus près aux Courmayeur et ne pas se focaliser, sur le coupable que l'on nous sert comme sur un plateau ! Et qu'on nous sert un peu trop ostensiblement, je trouve...

Il écrasa son mégot dans le lourd cendrier d'onyx du commissaire divisionnaire, avant de poursuivre :

— Cela étant, bien entendu, Silvio Fanelli continue de faire partie des suspects, et même en tête de liste, si ça peut vous faire plaisir...

— On n'est pas là pour se faire plaisir, mais pour résoudre une affaire de meurtre ! trancha Charlie Badolini de sa voix éraillée. Qu'est-ce que vous proposez, Boris ?

Corentin prit une profonde inspiration :

— Je propose qu'on reprenne les choses depuis le début, sans se focaliser trop sur Silvio Fanelli.

Il se tourna à demi vers son coéquipier :

— Toi, Mémé, dès demain matin, tu vas te livrer à une petite enquête de voisinage, dans la rue où se trouvent les deux restaus. Pour essayer de trouver quelqu'un qui aurait éventuellement vu les époux Rivière sortir de *La Table de Geneviève*. Il est important que nous sachions ce qu'a *exactement* fait Sandrine Rivière, après avoir quitté son mari.

— Et même si elle l'a réellement quitté, ajouta Aimé Brichot, se prenant au jeu. Parce que, après tout, ils sont séparés depuis peu de temps, ces deux-là, et on ne sait pas comment s'est passée cette séparation : même s'ils continuent à partouzer ensemble, Philippe Rivière peut très bien avoir des raisons d'en vouloir *mortellement* à sa femme !

— Tu as parfaitement raison, Mémé ! appuya Corentin, avec une moue de satisfaction. Raison de plus pour tenter de savoir ce qui s'est réellement passé cette nuit entre eux.

— Et toi, tu vas faire quoi ? demanda Aimé Brichot, en contenant à grande-peine l'éternuement qu'il sentait monter de sa poitrine.

— Je crois que je vais creuser un peu les dossiers de Fanelli et des Courmayeur, répondit Corentin, en se levant de son fauteuil. Les dossiers professionnels, je veux dire. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que, dans cette affaire, c'est l'argent qui constitue le vrai ressort secret...

CHAPITRE IX



Affalé dans son fauteuil tendu de velours vert anglais, Jean-Luc Sillac tendit la main vers la bouteille de whisky *single malt* Glenmorangie, qui se trouvait sur le guéridon en bois de rose, situé à sa droite.

Mais, finalement, il retint son geste.

Il avait assez bu comme ça. Dans l'état de nerfs où il se trouvait depuis le matin, il savait que l'alcool risquait d'avoir des effets dévastateurs sur lui.

Une migraine carabinée, par exemple...

Pourtant, il fallait absolument qu'il trouve quelque chose pour se détendre. Sinon, il lui semblait qu'il allait tout bonnement exploser, comme une chaudière soumise à une trop forte pression.

Il quitta son profond fauteuil et propulsa son corps maigre et nerveux en direction de la télévision à écran plasmatique, Bang & Olufsen, fixée directement sur le mur du petit salon.

Dans le petit placard, situé sous la télé, et que ses portes tapissées de la même tenture que celle des murs rendaient presque invisible, Sillac inspecta la série de cassettes audio qui s'y trouvaient rangées. Il y en avait à peu près une quinzaine, chacune portant, sur la tranche, une simple date. De ses doigts maigres, et déjà un peu déformés par un début d'arthrose, il saisit la plus récente, datant seulement d'une douzaine de jours auparavant.

Il la glissa dans le magnétoscope posé sur l'étagère inférieure, et revint s'avachir dans le fauteuil, qui paraissait trop grand pour son corps malingre. Au moyen de la télécommande, il mit les deux appareils en marche presque simultanément. L'image apparut moins d'une seconde plus tard, sur l'écran panoramique du mur, d'une qualité exceptionnelle.

Image muette, mais pourtant très « parlante... »

Elle représentait, filmée en plan « panoramique », la salle de restaurant de *La Table de Geneviève*.

Au départ, c'est dans un but tout professionnel que Sylvain Courmayeur avait décidé d'équiper son établissement de plusieurs caméras vidéos très discrètes. Elles lui permettaient, depuis la cuisine ou depuis son bureau, équipés tous deux d'un petit écran, de contrôler en permanence ce qui se passait en salle, de voir quelle table était sur le point de terminer un plat, qui n'avait plus de vin ou de pain, etc.

Mais, un soir, il avait eu l'idée de s'en servir pour filmer les ébats des membres du Club des Savoureux, sans rien leur en dire. Quelques jours plus tard, après avoir effectué lui-même un petit montage, à partir de ce qu'avaient filmé les différentes caméras, soit en plan large, soit de façon plus rapprochée, il avait fait cadeau d'une « cassette-souvenir » à chacun des membres qui étaient présents ce soir-là. Comme tout le monde avait apprécié le geste, l'enregistrement des soirées-dégustations était devenu la règle.

Sauf que, maintenant, Sylvain Courmayeur leur vendait les cassettes-souvenirs cent euros pièce. Pour, disait-il, « améliorer l'ordinaire » lors de leurs petits dîners en commun. Somme que tous les membres payaient sans discuter... y compris ceux qui, par-derrrière, murmuraient que c'était tout de même un prix prohibitif...

Jean-Luc Sillac n'était pas de ceux-là. Il faut dire que ces cassettes lui étaient une source de plaisir supplémentaire, les soirs où il se retrouvait seul chez lui, dans l'immense appartement du boulevard Beauséjour qu'il partageait avec sa femme, Virginie.

La simple évocation du prénom de son épouse lui fit monter aux lèvres un rictus douloureux. Pour chasser son image, il se concentra sur ce qui se passait à l'écran.

La soirée battait son plein.

Le corps nu, écartelé et tordu par le plaisir de Geneviève Courmayeur emplissait l'écran. Elle était à demi allongée sur l'ottomane bleu et or, le talon gauche posé sur le rebord du siège, les cuisses écartées.

A genoux par terre devant elle, Philippe Rivière avait le visage enfoui dans la fente délicate, nacrée et parfaitement lisse de son ventre. Ventre tout barbouillé d'une crème épaisse, blanche et mousseuse, que Sillac jugea devoir être de la chantilly. Et que Rivière lapait furieusement, en s'en maculant les lèvres, le menton et même le nez.

En même temps, un homme dont la tête était hors cadre, mais qui arborait une superbe érection, tordait entre ses doigts les mamelons dardés de la maîtresse de maison, dont la bouche ouverte laissait deviner des cris de plaisir.

Car les films tournés par Courmayeur étaient toujours muets. Ce qui, aux yeux de Jean-Luc Sillac, en augmentait encore la puissance érotique.

Un peu à droite de la scène principale, une femme se tenait à genoux devant un homme nu et engloutissait son membre tendu entre ses lèvres. Bien qu'elle fût de dos, Sillac reconnut tout de suite la belle Caroline Sancier, « la meilleure suceuse du club », comme l'avait déclaré solennellement Sylvain Courmayeur... un jour qu'ils ne se trouvaient qu'entre hommes, naturellement.

Jean-Luc Sillac était d'accord avec ce verdict. D'autant plus que, là, sur l'écran, c'était précisément sa virilité à lui que la belle Caroline était en train d'engloutir.

Fermant à moitié les yeux, Sillac avait l'impression de pouvoir sentir la douceur soyeuse de ses lèvres pulpeuses le long de sa verge frémissante ; la chaleur humide de sa langue s'enroulant comme un serpent-ventouse autour de la hampe prête à exploser de plaisir ; ainsi que la caresse à peine perceptible de ses doigts fureteurs sur les boules tièdes et duveteuses, nichées entre ses cuisses maigres.

Sans cesser de regarder Caroline Sancier s'activer sur lui, Sillac se dégrafa fébrilement et fît jaillir à l'air libre ce même sexe roide que la belle blonde était en train d'engloutir savamment sur l'écran. Il commença à se caresser, aussi lentement que possible, pour retarder le plus possible l'explosion de plaisir qu'il sentait imminente.

C'est alors que, sur l'écran, il se produisit un changement d'image, qui lui fit l'effet d'une douche glacée.

C'était toujours une scène de fellation. Aussi torride, aussi passionnée, aussi savante.

Sauf que ce n'était plus lui, Jean-Luc Sillac qui en profitait, mais Sylvain Courmayeur. Et que la jeune femme qui engloutissait sa virilité avec une sorte de gourmandise avide n'était plus la belle Caroline Sancier.

C'était Virginie, sa propre épouse.

Une sorte de grondement de rage prit naissance au plus profond de la gorge de Sillac. Comme celui d'un fauve encore immobile, mais qui se ramasse pour bondir sur sa proie. En même temps, de nonchalante et souple, la main qui maniait son sexe était brusquement devenue plus rapide, plus saccadée, presque brutale. Comme s'il était pressé d'en finir.

« Comme elle y met du cœur ! songea-t-il, les dents serrées, en agitant sa virilité de plus en plus vite. Comme elle semble y prendre du plaisir ! Salope ! Ignoble truie !

En même temps que la rage l'envahissait, Jean-Luc Sillac essayait de se raisonner. De se dire que, sur l'écran, Virginie ne faisait rien d'autre que ce que lui-même faisait, au même moment, avec la belle Caroline. Que c'était pour ça qu'ils se trouvaient là, à *La Table de Geneviève*. Que tout cela était normal entre eux, admis, habituel...

Il faillit réussir. Lentement, il sentit la colère refluer, et l'excitation revenir prendre possession de son ventre et de son cerveau. C'est alors que la chose se produisit.

Sur l'écran, Virginie était en train de voir ses efforts couronnés de succès. Sylvain Courmayeur, le corps arqué, les deux mains plaquées sur sa nuque, se déversait au fond de sa gorge à longs jets brûlants.

Quand ce fut fini, Virginie Sillac se releva et se blottit contre le torse de l'homme qu'elle venait de faire jouir. Elle leva le visage vers lui, qui la dépassait d'une tête.

Et c'est alors que, la caméra zoomant brusquement sur eux, ils échangèrent un long regard, qui transperça le cœur de Jean-Luc Sillac comme un couteau de glace.

C'était un regard passionné. Le regard d'un homme et d'une femme seuls au monde. Un regard d'amour.

C'était la plus belle preuve – qui lui avait échappé lorsqu'il avait visionné

la cassette en la recevant – de ce que Sillac redoutait et savait à la fois. Preuve aveuglante, irréfutable, insupportablement douloureuse.

Virginie le trompait avec Sylvain Courmayeur.

Là, en ce moment même, sur l'écran, ce long regard entre eux le disait mieux que n'importe quel aveu, que n'importe quelle preuve matérielle.

Pour lui, ce n'était pas une révélation, mais une confirmation. Une simple et abominable confirmation.

Un claquement de porte, quelque part dans l'appartement, fit sursauter Jean-Luc Sillac, dont le front et les tempes ruisselaient de sueur. Il s'aperçut que, malgré la rage, malgré la haine qui le soulevaient, son sexe était resté d'une rigidité parfaite. Et qu'il était toujours possédé d'une sorte d'excitation sexuelle sauvage, presque effrayante.

Ce bruit métallique qu'il venait d'entendre, il l'identifia aussitôt, machinalement : c'était celui de la porte blindée qui se refermait.

Virginie venait de rentrer.

Le premier réflexe de Jean-Luc Sillac – qui n'avait jamais avoué à sa femme qu'il regardait les cassettes-souvenirs en se masturbant devant – fut d'éteindre tout, de camoufler les traces de son « délit ».

Mais une sorte de ricanement sortit de sa gorge comme malgré lui, et, au contraire, il se rassit dans son fauteuil et, les yeux braqués sur le film qui continuait, il recommença de se caresser doucement.

Il entendit dans son dos la porte du salon s'ouvrir et Virginie entrer.

— Bonsoir, chéri, c'est moi ! clIRONNA la jeune femme, avec un entrain un peu forcé. Qu'est-ce que tu... Oh ! mon Dieu ! Quelle horreur !

Elle resta figée à quelques mètres en arrière du fauteuil, les yeux faisant des allers et retours affolés entre l'écran panoramique et son mari en train de se masturber avec une sorte de fureur sourde.

Jean-Luc Sillac ne lui laissa pas le temps de reprendre ses esprits. Il jaillit littéralement hors de son fauteuil et bondit sur elle, son sexe tendu pointé dans sa direction comme un gros doigt accusateur.

Il l'empoigna par le bras et la traîna jusqu' au fauteuil où il la jeta comme une vulgaire poupée de chiffon.

— Regarde, espèce de tramée ! hurla-t-il d'une voix qui dérapait dans les aigus de façon malsaine. Regarde bien comment tu te conduis !

Hébétée, Virginie le vit prendre la télécommande et ramener le film en arrière. Jusqu'au moment précis où Sylvain Courmayeur jouissait entre ses lèvres. Puis, il le remit en avance normale.

— Tu n'es qu'une vulgaire putain ! éructa Sillac en la saisissant à pleine main par ses longs cheveux blonds. Regarde ! Mais regarde donc ! Tu aimes ça, hein, pomper la queue de ce salopard ? Et tu croyais peut-être que je ne verrais rien de votre petit manège ? Tu penses que je suis trop con pour ne pas

m'apercevoir que tu me trompes avec lui ? Mais regarde donc, ces yeux de putain énamourée que tu jettes sur lui ! C'est obscène ! C'est ignoble ! C'est...

Il n'acheva pas. Sa main partit toute seule. Virginie poussa un cri de surprise autant que de douleur, sous la gifle brutale que venait de lui asséner son mari.

— Mais tu es fou ! Qu'est-ce qui te prend, voyons, Jean-Luc, je t'en supplie ! Dis-moi ce qui...

— Tais-toi, espèce de truie ! rugit-il. C'est moi qui pose les questions désormais ! Pourquoi m'as-tu fais ça ? Tu as le feu au cul ? Je ne te suffis pas ? Ah ! tu aimes te faire sauter, eh bien tu ne va pas être déçue ! À genoux, putain ! Et suce-moi ! Aussi bien et aussi amoureusement que tu le sucés lui ! Allez, plus vite !

L'esprit complètement affolé par la soudaineté de l'agression, Virginie ne comprenait qu'une chose à peu près clairement : peu importait comment, mais son mari avait compris qu'elle avait une liaison avec Sylvain Courmayeur. Et ça, c'était mauvais pour elle, très mauvais.

Elle savait que ce petit homme malingre, ne payant pas de mine, pouvait être sujet à des colères terrifiantes, durant lesquelles il ne se possédait plus. Ce qui était précisément le cas en ce moment. Il fallait absolument désamorcer la bombe, faire retomber la pression.

Pour ça, elle le savait, il n'y avait qu'une seule méthode : la docilité la plus totale.

Virginie se laissa glisser à genoux sur l'épais tapis d'Iran, et leva un visage suppliant vers son mari, en s'efforçant de lui sourire aussi humblement que possible, tandis qu'une peur atroce lui tordait les viscères :

— Ne te fâche pas mon chéri, je ferai tout ce que tu voudras. Mais tu n'as aucune raison de te mettre en colère, tu sais. Je n'ai jamais... Ah !

D'un geste brutal, et d'une force dont on ne l'aurait pas pensé capable, Jean-Luc Sillac venait de lui arracher son chemisier de soie verte, qu'il jeta par-dessus son épaule. D'un même élan, il fit subir le même sort au soutien-gorge de dentelle noire, dont l'élastique distendu meurtrit douloureusement le dos de Virginie.

— Tout ce que je voudrai, hein ? gronda Sillac, dont le visage émacié était tordu par la rage et la haine qui l'agitaient comme une houle furieuse. Eh bien ! je veux la même chose que ce que tu accordes à ce salaud de Courmayeur dès que j'ai le dos tourné. Je veux de l'amour ! Tu m'entends ? Tu sais encore ce que c'est ? Ça te semble ridicule que ton mari attende de toi un peu d'amour ?

Sur l'écran, en gros plan, on voyait Virginie lever des yeux débordant de ferveur vers Sylvain Courmayeur, vers l'homme qu'elle venait de faire jouir entre ses lèvres. Dehors, la pluie s'était remise à tomber, intense et drue, et

noyait le boulevard Beauséjour derrière un épais rideau hachuré.

Jean-Luc Sillac empoigna son membre tendu à pleine main. Il était comme gonflé de la même rage qui possédait son propriétaire tout entier. Il dirigea son engin vers la bouche tremblante de sa femme et força brutalement le barrage de ses lèvres.

Virginie les ouvrit docilement et laissa la verge frémissante envahir sa bouche. Une seule idée lui occupait l'esprit, taraudante : il fallait qu'elle se montre le plus soumis possible, afin de désamorcer la colère de Jean-Luc. Sinon, tout pouvait arriver.

En singeant le plaisir par un ronronnement régulier de la gorge, elle enroula sa langue chaude et agile autour de la hampe qui l'envahissait, venait buter contre le fond de sa gorge offerte. Espérant que l'orgasme de son mari ne tarderait pas trop...

Mais, très vite, Sillac l'écarta de lui avec brutalité, la repoussa violemment, et elle s'affala sur le tapis, en poussant un gémissement pitoyable.

Sur l'écran, la scène avait changé. Filmée par une autre des cinq caméras vidéos, on voyait à présent la belle Caroline, à quatre pattes sur le sol, engloutir la verge dure et noueuse de Paul Lecœur, tandis que, derrière elle, Geneviève Courmayeur badigeonnait le sillon profond de sa croupe avec un pinceau de cuisine dégoulinant de crème jaune et onctueuse. Sous les regards luisants de Philippe Rivière qui, debout à côté du trio, entretenait nonchalamment sa formidable érection.

— Mets-toi à quatre pattes, toi aussi ! gronda Jean-Luc Sillac. Présente-moi ton cul, comme une chienne que tu es !

Sans discuter, tout le corps tremblant de peur, Virginie s'exécuta, creusant les reins pour exhiber au maximum ses fesses rebondies, à la peau satinée et très blanche.

Jean-Luc Sillac fléchit ses genoux cagneux, jusqu'à ce que sa virilité parvint à la hauteur de l'étroite vallée qui unissait ces deux globes de chair à la rotondité parfaite.

Puis, saisissant sa femme par les hanches, enfonçant sans pitié ses ongles dans sa peau délicate, il pénétra ses reins d'une seule poussée brutale, sans la moindre préparation.

Virginie poussa un petit cri de douleur, qu'elle interrompit brusquement en se mordant la lèvre inférieure presque jusqu'au sang.

Elle devait supporter ce fer rouge qui l'ouvrait en deux, ce pieu énorme qui la pilonnait avec une sauvagerie terrifiante. Il fallait qu'elle se laisse pilonner les reins sans chercher à se soustraire à cette torture odieuse. Elle devait tenir...

Ce n'était pas la première fois, loin de là, que son mari la sodomisait.

Mais, d'habitude, il le faisait avec tous les égards et toute la douceur possible, au point qu'elle y prenait souvent plaisir.

Là, c'était différent. Il labourait ses reins dans l'intention évidente de lui faire mal, de la punir, de l'avilir.

Et, soudain, tandis que son corps tressautait sous les coups de boutoir de plus en plus violents et rapides, Virginie se dit que cet homme, là, collé à ses fesses, n'était plus vraiment son mari.

C'était devenu un inconnu inquiétant. Une sorte de monstre dont elle pouvait attendre le pire...

CHAPITRE X



Debout sous la porte cochère, Aimé Brichot remonta le col de son imperméable, en maugréant. Et sans se décider à sortir sur le trottoir, crépitant de pluie.

Depuis la veille, son rhume ne s'était pas calmé, bien au contraire. Et voilà que, pour les besoins de l'enquête – merci Boris... –, il se voyait obligé de faire du porte-à-porte sous la flotte !

Ça faisait déjà une heure et demie qu'il frappait chez tous les habitants ayant des fenêtres donnant sur la rue. Pour essayer d'en trouver un qui, l'avant-veille, aurait vu les époux Rivière quitter *La Table de Geneviève*,

remonter la petite artère rectiligne et se séparer devant la voiture de Philippe Rivière.

Avec, pour l'instant, comme résultat... nib !

Chez les locataires ou propriétaires qui se trouvaient chez eux en milieu de matinée, ce qui n'était déjà pas la majorité, on lui faisait toujours à peu près les mêmes réponses, quand il posait sa question.

« À une heure pareille, je dormais, figurez-vous ! » Ou bien : « Je ne me mêle pas de ce qui se passe dans la rue, moi ! » Ou encore : « Ce que font les voisins ne m'intéresse pas... »

Bref, Aimé Brichot faisait chou blanc. La seule réponse un peu différente, il venait tout juste de l'obtenir, chez une dame toute sèche, au mental comme au physique, qui avait laissé tomber d'un air profondément dégoûté :

— Pour vos histoires d'espionnage et de ragots, vous feriez mieux de voir le père Lamothe, au 28 : il passe son temps à essayer de savoir ce qui se passe chez les gens, celui-là ! Je le soupçonne d'être un peu pervers, d'ailleurs...

Aimé Brichot se décida à affronter la pluie. Il quitta sa porte cochère et fonça obliquement vers l'immeuble en pierre de taille qui portait le numéro indiqué par la « momie », ainsi qu'il avait mentalement baptisé la femme qui venait de le renseigner aussi peu aimablement.

Sur les boîtes aux lettres, il vit que monsieur Fernand Lamothe vivait au rez-de-chaussée, ce qui lui parut d'excellent augure, vu son horreur des escaliers.

Au troisième coup de sonnette, la porte de bois clair verni s'ouvrit sur un homme d'au moins 75 ans, vêtu d'un jean trop grand et d'une chemise de flanelle à grands carreaux rouge et gris. Il n'était pas rasé, ses cheveux gris et poisseux pendaient sur son col, et une demi-cigarette éteinte était collé à la commissure de ses lèvres violâtres. De ses doigts jaunis par la nicotine, ce semillant vieillard était occupé à se gratter furieusement les couilles.

Au moment où la porte s'ouvrit, Aimé Brichot, malgré son rhume, reçut une violente bouffée d'odeurs prenantes, où le tabac froid se mêlait à l'urine de chat et à d'autres moins facilement identifiables.

— Monsieur Lamothe ? demanda-t-il aimablement.

— Oui, c'est moi, *et alors ?* fit le vieux d'une voix éraillée et un brin agressive.

— Alors, j'aimerais avoir une petite conversation, avec vous, monsieur Lamothe, répondit Brichot, en lui fourrant sous le nez sa plaque de policier.

La cigarette éteinte se mit à trembler au coin des lèvres humides et violacées.

— Écoutez, monsieur le commissaire, chevrota Fernand Lamothe d'une voix presque implorante, je ne sais pas ce que vous ont raconté toutes ces salopes innommables, mais je vous jure que *ce n'est pas moi* qui ai chié dans

la poubelle de l'immeuble, hier !

Aimé Brichot eut du mal à ne pas éclater de rire. Il vit tout de suite la brèche possible, et s'y engouffra.

— Voyons, monsieur Lamothe, dit-il d'un ton rassurant, presque complice, je le sais bien que ce n'est pas vous ! Pourquoi un homme aussi respectable que vous l'êtes s'amuserait-il à des gamineries pareilles, hmm ? Vous savez, dans la police, nous n'avons pas pour habitude d'ajouter foi à tous les ragots de bonnes femmes qui circulent !

Un sourire de gratitude étira les lèvres du bonhomme, découvrant quelques chicots irréguliers, clairsemés et noirâtres.

— À la bonne heure ! s'exclama-t-il. Ça fait plaisir de rencontrer quelqu'un de sensé, de temps en temps ! Vous savez qu'elles finiront par avoir ma peau, toutes ces putains décaties qui infestent les étages ? Heureusement que ma pauvre mère n'est plus là pour voir ce qu'est devenu son immeuble, va ! Mais entrez donc, monsieur le commissaire : je viens juste de faire du café, vous allez bien en prendre une tasse avec moi ? Entre gens bien élevés, n'est-ce pas...

Au bout de deux ou trois minutes de conversation, dans un salon sombre, sale et envahi par un invraisemblable fouillis de bibelots et de photographies, Aimé Brichot avait compris à quel genre de personnage il avait affaire : celui dont l'existence consiste à apprendre le maximum de choses sur les gens de son quartier, afin de s'en servir contre eux, simplement pour le plaisir de leur pourrir la vie. Ce qui, en l'occurrence, faisait plutôt son affaire.

— Monsieur Lamothe, dit-il en reposant sa tasse en arcopal sur la table de bois constellée de taches diverses, vous venez de me dire que vous ne dormiez quasiment pas, la nuit.

— Ça c'est vrai ! soupira le vieil homme. En tout cas depuis que maman nous a quittés...

— Durant ces longues nuits d'insomnie, vous restez dans votre lit ?

— Bien sûr que non : c'est trop chiant ! Et puis, il y a mes douleurs... Non, en général, je préfère m'installer ici, dans le fauteuil où vous me voyez...

Aimé Brichot sentit son pouls s'accélérer :

— Si bien que vous êtes à la place idéale pour voir ce qui se passe dans la rue...

— Pour ce qui s'y passe, la nuit, dans la rue ! soupira Fernand Lamothe. C'est d'un mort, par ici... ah ! du temps de ma pauvre mère, c'était autre chose, je vous prie de me croire, monsieur le commissaire !

Alors, Aimé Brichot se lança et posa LA question qui l'intéressait. À savoir si son interlocuteur, l'avant-veille, sur les coups de deux heures du matin, avait vu un couple sortir de *La Table de Geneviève* et remonter la rue

jusqu'à une voiture garée à une dizaine de mètres plus haut.

— *La Table de Geneviève* ? répéta Fernand Lamothe. Vous voulez parler du restau des partouzeurs, c'est ça ?

Aimé Brichot en resta comme deux ronds de flan. Comment ce vieillard, qui lui avait avoué au début de leur conversation ne pratiquement jamais sortir de chez lui, pouvait-il être au courant de ce qui se passait lors des soirées-dégustation du Club des Savoureux ? Pour rester « à couvert », il préféra jouer les naïfs :

— Le restau des partouzeurs ? Mais qu'est-ce que vous voulez dire par là, monsieur Lamothe ?

Le vieillard ricana :

— Je sais ce que je sais, monsieur le commissaire ! Faut pas me prendre pour un gamin, hein ! Les couples qui se réunissent dans cette pétaudière, les soirs de fermeture, ils viennent là pour bouffer autre chose que du caviar, croyez-moi ! Y a de la « tarte aux poils » au menu, je vous le dis ! Sans parler des solos de clarinette baveuse interprétés par ces dames, malgré leurs grands airs ! Enfin, bref, ça ne me regarde pas, notez... Il n'empêche que les deux de l'autre soir, dont vous me parlez, malgré leurs airs distingués et le manteau de fourrure de la pouffiasse, c'est bien ça qu'ils étaient venus faire, j'en mettrais ma main droite à couper !

Aimé Brichot tilta sur le « manteau de fourrure » : c'était le vêtement que portait effectivement Sandrine Rivière le soir de sa mort. Il s'efforça au calme.

— Donc, monsieur Lamothe, vous les avez vus sortir du restaurant des... enfin, du restaurant. Je suppose qu'ils ont dû passer juste devant votre fenêtre, non ?

— Exact, monsieur le commissaire ! Ils sont allés jusqu'à une grosse voiture grise, garée en face de l'épicerie, sur la droite. J'ai même cru que la récréation était finie, et j'ai été plutôt surpris de voir le type monter tout seul dans sa bagnole en laissant sa pouffe sur le trottoir. Vous trouvez ça normal, vous, monsieur le commissaire ?

— Et la femme ? questionna Brichot, en essayant de maîtriser son impatience. Elle a continué son chemin ?

— Pas du tout ! Figurez-vous qu'elle a rebroussé chemin, pour venir tourner dans la rue Daubigny, juste en face, là, vous voyez ? Et c'est à ce moment-là qu'elle s'est fait aborder par l'autre type...

Aimé Brichot dut se retenir pour ne pas bondir de sa chaise d'excitation :

— L'autre type ? Quel autre type ?

Fernand Lamothe haussa les épaules et, d'un mouvement de langue machinal, fit passer son mégot d'une commissure à l'autre de ses lèvres perpétuellement humides :

— Est-ce que je sais, moi ? Il faisait nuit et ils étaient entre deux

réverbères : je n'ai pas vu à quoi il ressemblait ! Il m'a eu l'air assez maigre, mais j'en jurerais pas... Toujours est-il qu'ils ont discuté le bout de gras pendant un petit moment, avant de partir bras dessus bras dessous...

— Vous dites ? sursauta Brichot. Ils sont réellement partis en se donnant le bras ? Réfléchissez bien, monsieur Lamothe, c'est très important :

— Puisque je vous le dis, monsieur le commissaire ! Ils avaient l'air de bien s'entendre, d'ailleurs, ces deux-là... Devaient se connaître, à mon avis...

— Ils sont partis dans quelle direction ? demanda Brichot, en remontant nerveusement ses lunettes.

— Oh ! ils ne sont pas allés bien loin ! Ils se sont d'abord arrêtés devant le restau du Rital, dont vous pouvez voir l'enseigne d'ici.

— Il était encore ouvert, le restau en question ?

— Non, fermé. Et depuis un bon moment, déjà.

— Donc, le couple est reparti... l'encouragea Brichot.

— Si on veut, répondit Fernand Lamothe avec un hochement de tête. En réalité, ils se sont engouffrés sous la porte cochère juste après. Ensuite, j'ai eu beau attendre, je ne les ai pas vus ressortir. Probable qu'ils ont dû aller tirer un coup je ne sais où, vous ne pensez pas, monsieur le commissaire ?

Aimé Brichot ne répondit pas. Il avait déjà oublié l'existence de Fernand Lamothe. Il n'entendait plus que les pensées qui s'entrechoquaient sous son crâne dégarni.

La porte cochère dont venait de parler le vieil homme, c'était celle qui communiquait avec la cour du restaurant de Silvio Fanelli.

Là où, selon toute vraisemblance, Sandrine Rivière avait été assassinée quelques instants plus tard.

Très probablement par l'homme qui l'avait abordée au coin de la rue Daubigny.

Un homme que la victime connaissait suffisamment bien pour être partie avec lui, bras dessus, bras dessous.

Boris Corentin ferma le dossier qui occupait tout l'écran de son ordinateur, avec une grimace de satisfaction.

Depuis deux heures qu'il rassemblait des renseignements sur Silvio Fanelli et Sylvain Courmayeur, et notamment sur la situation financière de leurs établissements respectifs, il n'avait pas perdu son temps.

Petit à petit, les différentes pièces du puzzle commençaient à se mettre en place dans son esprit. Pour former un semblant de début de tableau cohérent...

Maintenant, il lui restait un certain nombre de points à vérifier, quelques

personnes à interroger. En priant pour qu'elles veuillent bien lui dire ce qu'il avait besoin d'entendre.

Pour ça, ce serait à lui de savoir se montrer persuasif. Très persuasif...

Une vingtaine de minutes plus tard, Corentin garait sa voiture de service boulevard Beauséjour, juste au pied de l'immeuble où habitaient Virginie et Jean-Luc Sillac. Il grimpa les trois étages à pied, au pas de charge, et enfonça le bouton de sonnette, en espérant que l'appartement ne serait pas vide, à cette heure de la journée.

Un large sourire s'épanouit sur son visage énergique, lorsque la porte s'ouvrit sur une jeune femme blonde, jolie et appétissante, qu'il reconnut tout de suite : c'était la jeune femme que Brichot et lui avaient vue sortir du restaurant des Courmayeur, la veille.

C'était Virginie Sillac.

Lorsqu'il eut décliné son identité, la jeune femme s'effaça pour le laisser entrer...

Lorsque Boris Corentin retrouva la rue, près d'une heure plus tard, les nuages s'étaient entrouverts et un pâle soleil faisait luire le macadam trempé.

Il régnait également un grand soleil dans son cerveau. Car la petite conversation qu'il venait d'avoir avec Virginie Sillac avait éclairé bien des choses, à ses yeux.

Sans le savoir, sans même s'en douter, la jeune femme avait ajouté quelques-unes des nombreuses pièces qui manquaient encore à son puzzle.

Corentin remonta dans sa voiture de service. Direction l'*Antica Trattoria*, le restaurant de Silvio Fanelli, à qui il avait deux ou trois questions importantes à poser.

Dont une, véritablement capitale.

Et, cette fois, il était bien décidé à ne pas « poireauter » jusqu'à la fin du service.

Ce fut Silvio Fanelli en personne qui lui ouvrit la porte. Et qui, après deux phrases prononcées à voix basse par Corentin, le conduisit directement dans son bureau situé derrière la cuisine.

Avec une sorte de précipitation maladroite...

Cette fois, Boris Corentin ne ressortit qu'au bout d'à peine vingt minutes.

Il exultait littéralement.

Maintenant, il le voyait avec une netteté aveuglante, son fameux puzzle. Avec ce que lui avait révélé le restaurateur italien – plus ou moins sous la menace, il fallait bien le dire –, il lui semblait qu'il avait déjà pratiquement la main sur l'épaule de l'assassin.

Mais il lui manquait encore deux ou trois minuscules détails, pour pouvoir ferrer le poisson à coup sûr.

Un poisson qui, à l'heure actuelle, inconscient de ce qui le guettait, devait faire tranquillement des bulles dans son bassin. Sans voir l'hameçon qui se rapprochait de sa gueule...

Boris Corentin traversa la rue, remonta quelques dizaines de mètres sur le trottoir d'en face, et poussa la porte de *La Table de Geneviève*. Une petite serveuse blonde, plutôt mignonne, lui apprit que « monsieur » Courmayeur était en cuisine, et que « madame » était encore chez elle.

Boris Corentin fit demi-tour et marcha à grandes enjambées jusqu'à l'avenue de Villiers toute proche.

Sous les gouttes épaisses et lourdes de la pluie qui s'était remise à tomber.

Il resta environ trois quarts d'heure en compagnie de Geneviève Courmayeur. Qui, après avoir essayé de finasser, et même de le « vampiriser » finit par lâcher à Boris Corentin ce qu'il souhaitait apprendre d'elle.

Sans même s'apercevoir qu'elle était en train de lui fournir une clé essentielle.

Là-dessus, Boris Corentin remonta dans sa voiture de service et reprit le boulevard Malesherbes dans l'autre sens, en direction de la place Saint-Augustin, puis de la Madeleine et enfin de la Concorde.

Là, il fit le tour de l'obélisque et prit les voies sur berges en direction de l'île de la Cité. Plus exactement vers le 36, quai des Orfèvres.

Durant tout ce trajet, qu'il effectua quasiment en « pilotage automatique », c'est à peine s'il remarqua les voitures qui entouraient, précédaient, suivaient, doubleraient la sienne, tant ses pensées étaient concentrées sur les éléments épars qu'il venait enfin de rassembler.

— C'était très malin... grommela-t-il à voix haute, à peu près à hauteur du jardin des Tuileries. Et même assez diabolique, comme plan... Il mouillait tout le monde... Et lui restait hors du coup... Si je n'avais pas eu l'idée de... Avoir pensé à accumuler les indices, ça c'est très fort ! Dommage qu'il y ait eu l'offre d'association... Dommage pour lui, sans ça... Et puis, la clé, aussi, bien sûr ! La maudite clé fatale...

Corentin continua de soliloquer ainsi jusqu'au pont Neuf, où il quitta les quais pour obliquer sur l'île de la Cité et pénétrer dans la cour de la PJ.

Après avoir garé sa voiture, il grimpa les deux étages qui le séparaient des bureaux de la Brigade mondaine. Lorsqu'il pénétra dans celui des Affaires recommandées, il fut content de constater qu'Aimé Brichot l'attendait.

En le voyant entrer, son coéquipier se précipita vers lui :

— Boris ! j'ai du nouveau... et de l'explosif !

— Vas-y, Mémé, je t'écoute, répondit tranquillement Corentin, en prenant place derrière son bureau, et en allumant sa première cigarette de la journée.

Aimé Brichot raconta par le menu ce qu'il avait appris chez le dénommé Fernand Lamothe.

— C'est quelqu'un qu'elle connaissait très bien ! dit-il en conclusion. On ne part pas, en pleine nuit, bras dessus bras dessous avec un inconnu, quand on s'appelle Sandrine Rivière, tu ne crois pas ?

— C'est évident, Mémé, répondit Corentin, qui ne semblait pas passionné par ce que lui racontait Aimé Brichot.

— Et toi, tu as fait bonne pêche, au moins ? finit par demander ce dernier, une pointe de dépit dans la voix.

Boris Corentin releva lentement la tête vers son coéquipier. Dans ses yeux brillait une lueur que celui-ci connaissait bien : celle qui s'allume dans les yeux du chasseur quand il a reniflé la piste fraîche de sa proie.

De la proie toute proche...

— Moi, Mémé ? fit Corentin, en détachant bien toutes les syllabes. Moi, *j'ai trouvé qui était l'assassin de Sandrine Rivière* ! Et je sais même où on va pouvoir aller le cueillir gentiment d'ici quelques petites heures, figure-toi !

Aimé Brichot en resta baba pendant plusieurs secondes, avant de murmurer, sur un ton de doute :

— Tu te fous de moi, là ?

— Pas du tout, répondit Corentin, en se frottant les paumes des mains l'une contre l'autre. Je t'affirme que je connais l'identité de l'homme qui a tué Sandrine Rivière, il y a près de 48 heures. Le seul petit problème qui reste à résoudre, c'est qu'il va falloir le contraindre à se démasquer lui-même, pour la bonne raison que je n'ai aucune preuve contre lui. Juste un « faisceau d'indices concordants », comme on dit dans les écoles de police !

— Et ça serait trop te demander que de me dire de qui il s'agit ? demanda Aimé Brichot, en remontant nerveusement ses lunettes sur son nez.

Boris Corentin se leva de son fauteuil à roulettes avec un grand sourire :

— Non, Mémé, ce n'est pas trop demander. N'aie pas peur, je vais te le dire...

CHAPITRE XI



— Et maintenant, que la vraie dégustation commence !

L'exclamation de Sylvain Courmayeur fit passer dans tous les membres de Natacha un profond frisson, fait à la fois de désir et d'appréhension.

Le grand moment était arrivé.

Instinctivement, du regard, elle chercha un encouragement et un appui du côté de son mari, François Carie. Mais elle constata, déçue, que celui-ci n'avait d'yeux que pour la belle Caroline Sancier ; laquelle, de son côté, ne semblait pas insensible à son charme de jeune athlète impeccablement bronzé, et paraissant nettement moins que ses 33 ans.

Une fois de plus, Natacha se demanda si François ne souhaitait pas qu'ils deviennent membres du Club des Savoureux uniquement pour pouvoir enfin goûter au corps voluptueux de cette superbe blonde, aux charmes alanguis et aux grands yeux fiévreux.

Car c'étaient eux, Caroline et Armand Sancier, qui, ce soir, parrainaient officiellement la candidature de Natacha et François Carie.

En plus du couple postulant et de ses parrains, et bien sûr de Sylvain et Geneviève Courmayeur, la « puissance invitante », la soirée réunissait Paul et Sylvia Lecœur, Jean-Luc et Virginie Sillac, ainsi que Philippe Rivière qui, à la surprise générale, avait tenu à venir.

Au départ, en raison de la mort horrible de Sandrine Rivière, il avait été question de reporter cette soirée d'intronisation des Carie. C'est Geneviève Courmayeur qui avait fait basculer la décision.

— Nous n'avons absolument rien à nous reprocher, avait-elle expliqué aux autres membres du club. Ce que nous faisons lors de nos petites soirées ne tombe absolument pas sous le coup de la loi. Quant à la mort de Sandrine, c'est une chose atroce et bien malheureuse, j'en conviens, mais est-ce que ça doit nous empêcher de vivre ?

Et, avec l'égoïsme naturel de la plupart des êtres humains, ajouté à leur grande faculté d'oubli, les autres avaient convenu que, en effet, se priver d'un plaisir bien innocent « ne ramènerait pas cette pauvre Sandrine ».

En revanche, Geneviève Courmayeur elle-même avait été assez sidérée lorsque, en début de matinée, elle avait reçu un coup de téléphone de Philippe Rivière.

— Je sais que ça va peut-être paraître étrange à certains de nos amis, voire scandaleux, lui avait-il expliqué d'une voix un peu lasse, mais je tiens à être des vôtres ce soir, chère amie. Je pense que c'est ce que Sandrine aurait souhaité. Ensemble, nous n'avons jamais raté une seule soirée-dégustation depuis que nous avons été admis comme membres : en commençant aujourd'hui, j'aurais un peu l'impression de tuer Sandrine une seconde fois.

Il s'était repris très vite :

— Enfin, je veux dire : j'aurais l'impression de *la voir mourir* une seconde fois...

Voilà pourquoi Philippe Rivière, un peu pâle, les traits tirés, plus taciturne qu'à son habitude, était présent, ce soir, à *La Table de Geneviève*...

— Comme les Savoureux se flattent d'être d'une galanterie parfaite, poursuit Courmayeur, en tendant la main à Natacha, l'honneur de commencer vous revient, chère amie...

Les jambes tremblantes, Natacha se laissa entraîner jusqu'à l'ottomane bleu et or, qui trônait, encore vide, au milieu du demi-cercle formé par les tables du dîner.

Elle allait subir l'épreuve principale, le test décisif qui déciderait en grande partie de son admission au Club.

— Tout d'abord, il convient de tirer un cobaye mâle au sort ! annonça Geneviève Courmayeur, en plongeant sa main dans un petit saladier en bois d'olivier, qui contenait cinq papiers pliés en quatre, chacun portant le nom d'un des hommes présents, à l'exception bien entendu de François Carie, le mari de la « candidate ».

Geneviève déplia le papier, lut le nom qui y était inscrit, observa quelques secondes de silence pour faire monter la pression, avant d'annoncer d'une voix théâtrale et avec un petit sourire :

— *And the winner is...*

Nouvelle petite pause « à effet », puis :

— Jean-Luc Sillac !

Natacha parvint à masquer sa déception derrière un sourire de commande. De tous les hommes présents, Sillac était loin d'être celui qui l'attirait le plus, avec son corps malingre, son visage en lame de couteau et la mine sombre qu'il arborait depuis le début du repas. Mais enfin, il fallait faire avec : c'était la loi...

— Avant que l'épreuve ne commence, intervint Sylvain Courmayeur, tandis que Jean-Luc Sillac sortait du cercle pour se diriger vers l'ottomane, il convient que je rappelle à notre candidate les règles essentielles.

Il se tourna vers Natacha, debout et immobile à sa droite, avec un sourire d'homme du monde :

— Ma chère amie, nous allons maintenant devoir déterminer si vous possédez le « goût absolu », comme certains musiciens ont l'oreille absolue[8]. Ainsi que vous le savez, chacun de nous, depuis vingt-quatre heures, n'a mangé que des mets scrupuleusement choisis et préparés par moi. À l'exception du repas de ce soir, qui n'entre pas en ligne de compte, étant trop rapproché de l'épreuve. Certains n'ont ingéré que des mets sucrés, d'autres salés, d'autres encore épicés, etc. Votre épreuve va donc consister à faire jouir notre ami Jean-Luc au moyen de votre bouche, et à déterminer ce qu'il a mangé, *uniquement d'après les saveurs et la texture de la semence qu'il ne manquera pas de vous dispenser aussi généreusement que possible !* Nous sommes bien d'accord ?

Natacha eut un petit hochement de tête silencieux, tandis que ses joues rondes s'empourpraient malgré elle.

— Autre chose, poursuivit Courmayeur : la candidate devra subir cette épreuve intégralement nue. Les membres du club auront le droit de la caresser de toutes les manières qui leur feront plaisir, à l'exception bien sûr d'une quelconque pénétration. Toutefois, si la candidate estime que les caresses en question, à cause du plaisir qu'elles lui procurent, risquent de perturber son jugement olfactif et gustatif, elle aura la possibilité de les repousser. Enfin, durant le déroulement de l'épreuve, les autres membres ont tout loisir de s'adonner entre eux aux attouchements qui leur conviennent. À condition toutefois qu'ils le fassent en silence, en s'abstenant de toute remarque, afin de ne pas distraire ni perturber la candidate durant les différentes phases du test. Et maintenant... en piste !

Un murmure d'excitation parcourut les membres du club, soutenu, à l'extérieur, par le crépitements de la pluie, qui s'était remise à tomber une demi-heure plus tôt.

Le sang cognant à ses tempes, Natacha commença par déboutonner le chemisier de soie rose qu'elle avait choisi pour cette soirée. En même temps, elle se débarrassa de ses chaussures à talon carré.

Un murmure d'admiration se fit entendre, lorsque la jeune femme brune apparut torse nu, reins cambrés, sa lourde poitrine orgueilleusement dressée dans toute la vitalité sensuelle de sa jeunesse.

D'un air de défi, elle toisa tour à tour tous les hommes présents ; et leurs regards appuyés sur ses seins frémissants suffirent à en faire saillir les mamelons d'un rose très tendre, comme ceux d'une adolescente.

Ensuite, elle s'attaqua au pantalon élastique noir, légèrement brillant, qui

moulait ses hanches en amphore et sa croupe rebondie avec une précision quasi anatomique. Elle le fit glisser lentement le long de ses jambes interminables et aussi impeccablement bronzées que le reste de son corps.

Il ne lui restait plus qu'un mini-slip de dentelle blanche, au travers duquel se devinait le buisson triangulaire et bouclé de son intimité, aussi noir que son opulente chevelure légèrement frisée.

Natacha passa ses doigts entre le fin tissu et sa peau satinée, de chaque côté de ses hanches, et envoya la minuscule pièce de lingerie rejoindre son pantalon à ses pieds.

Elle percevait comme une sorte de bourdonnement à l'intérieur de sa tête, et sa vision était devenue incertaine. Elle ressentait violemment l'étrangeté absolue de sa situation, debout, intégralement nue, au milieu d'une salle de restaurant cossue et surchauffée, cernée par dix paires d'yeux qui la dévoraient du regard.

Sensation violente, mais loin d'être désagréable...

Natacha dut faire un réel effort pour revenir à elle, pour reprendre le contrôle de sa vision, notamment. Lorsqu'elle y parvint, la première chose qu'elle vit fut Jean-Luc Sillac, à demi assis, à demi allongé sur l'ottomane. Assez comiquement, il avait conservé sa veste, sa chemise et sa cravate, mais était entièrement nu à partir de la ceinture.

Et arborait un sexe de belle taille, mais encore totalement endormi.

— Ma chérie, c'est à vous de jouer... murmura Geneviève Courmayeur à l'oreille de Natacha, en effleurant son dos, ses reins et ses fesses du bout des doigts, la faisant frissonner malgré elle.

Après un dernier regard quémendeur d'encouragement vers son mari, Natacha s'avança vers l'ottomane et, d'un coup, comme on se jette dans une eau trop froide, se laissa tomber à genoux entre les cuisses maigres de Jean-Luc Sillac, dont la mine était toujours aussi lugubre.

Avec douceur, Natacha saisit la verge assoupie entre ses doigts, et entreprit de la caresser avec délicatesse. Elle l'enveloppait, la réchauffait contre sa paume, tandis que, du bout des doigts, elle effleurait par instants les boules soyeuses nichées entre les cuisses maigres et pâles.

Très vite, elle sentit le sexe mâle gonfler et durcir sous ses attouchements subtils. Lorsqu'elle jugea que l'engin avait atteint une grosseur et une consistance suffisante, elle repoussa ses longs cheveux vers l'arrière, pencha la tête en avant, et aspira doucement entre ses lèvres la virilité en plein réveil.

Aussitôt, elle sentit une main s'emparer de l'un de ses seins, et des doigts en pincer délicatement les tendres bourgeons dardés ; sans qu'elle soit capable de dire s'il s'agissait d'une main d'homme ou de femme. Ce dont, d'ailleurs, elle se moquait éperdument.

Dans ce qu'elle appelait un peu comiquement son « jeune âge », eu égard

à ses 26 ans, Natacha avait suffisamment pratiqué les attouchements et les caresses entre copines, pour ne pas se choquer à l'idée que, peut-être, en ce moment, c'était une main féminine qui agaçait ses mamelons, lui envoyant de délicieuses petites décharges électriques dans la poitrine et le ventre.

Autour d'elle, autour de l'ottomane où elle « officiait », Natacha sentait une certaine agitation s'ébaucher, sans qu'elle puisse rien en voir, penchée comme elle l'était sur le membre viril qui ne cessait de grossir et de durcir entre ses lèvres gourmandes.

Car, insensiblement, la jeune femme commençait à prendre plaisir à la caresse profonde et brûlante qu'elle prodiguait au partenaire que le sort lui avait attribué. Elle appréciait la texture à la fois douce et irrégulière de ce pieu de chair qui emplissait sa bouche, irradiait sa chaleur animale jusqu'au fond de sa gorge. Elle en goûtait les parfums subtils, en guettait les moindres frémissements, les plus infimes palpitations.

Aiguillonnée par une curiosité plus forte qu'elle, Natacha pencha légèrement la tête de côté, pour tenter de voir ce qui se passait autour d'elle.

Elle vit d'abord son mari. Comme Natacha le prévoyait depuis le début, François Carie s'était rapproché de la belle Caroline Sancier et pétrissait sa croupe pleine avec une sorte de ferveur impatiente, qui ne semblait pas déplaire à la blonde pulpeuse, creusant complaisamment les reins pour s'offrir davantage aux doigts masculins qui tentaient de s'insinuer sous sa robe assez lâche.

Quant à François, il suffisait de voir la bosse impressionnante déformant son pantalon d'alpaga beige clair pour comprendre qu'il était particulièrement sensibles aux charmes de Caroline...

Un peu décalé sur la gauche, Natacha parvint encore à apercevoir Geneviève Courmayeur, nue jusqu'à la taille, un pied à terre et l'autre posé sur une chaise. Et, agenouillé devant elle, le visage enfoui dans la fente luisante et parfaitement épilée de son ventre, Paul Lecœur qui, à petits coups de langue précis, arrachait à la maîtresse de maison des soupirs de plus en plus languissants et rapprochés.

Cela, c'était ce que, dans sa position inconfortable, Natacha Carie parvenait à apercevoir. Mais il se passait aussi d'autres choses, beaucoup plus subtiles, à peine perceptibles, qu'elle ne pouvait pas voir.

Par exemple, il y avait les regards brefs que, par instants, Jean-Luc Sillac ne pouvait s'empêcher de jeter en direction de Sylvain Courmayeur.

Regards stridents de haine. Regards chargés comme des pistolets. Regards de tueur.

Sylvain non plus ne les remarquait pas, ces regards. Trop occuper qu'il était à tourner et retourner dans sa tête une pensée qui avait fini par y prendre toute la place.

Il fallait absolument, s'il voulait éviter la ruine totale de son avenir, qu'il

trouve un moyen de se débarrasser de sa femme *avant* qu'elle ne déniche la preuve qu'il la trompait effectivement avec Virginie Sillac. Sinon, il la connaissait assez pour savoir que Geneviève mettrait sa menace à exécution : elle demanderait le divorce, l'obtiendrait naturellement, et lui se retrouverait à la rue, sans un rond.

Natacha ne pouvait pas voir non plus Philippe Rivière, resté un peu à l'écart du groupe. Philippe Rivière qui, depuis le début de la soirée, ne pouvait s'empêcher de se dire que, peut-être, l'assassin de sa femme se trouvait en ce moment même dans la même pièce que lui.

Enfin, à cause de la porte fermée au verrou et des rideaux soigneusement tirés devant les fenêtres, ni Natacha ni aucun autre membre du Club des Savoureux ne pouvaient voir Silvio Fanelli, planté à la porte de son propre restaurant, quelques dizaines de mètres plus loin dans la rue, et dont les regards étaient comme hypnotisés par la façade sombre de son concurrent.

Silvio Fanelli qui, régulièrement, sans même en avoir vraiment conscience, répétait dans son épaisse moustache :

— Tu as voulu m'avoir, mon salaud, mais c'est toi qui vas plonger... Ma vengeance est déjà en marche...

Soudain, tout le corps de Natacha se tendit et ses sens passèrent en alerte maximale.

À divers petits signes – tension du corps, accélération de la respiration, palpitations incontrôlées de la virilité qu'elle engloutissait avec de plus en plus d'ardeur –, elle venait de comprendre que son partenaire était arrivé au bord de l'explosion finale.

C'était maintenant que tout allait se jouer...

Le corps maigre de Jean-Luc Sillac se tendit comme un arc qu'on bande. La seconde suivante, il explosa de plaisir entre les lèvres de Natacha. Qui recueillit avidement, tous les sens aiguisés, cette semence brûlante et épaisse dont son sort dépendait. Elle fit rouler le flot crémeux sur sa langue et contre son palais, là où elle savait que les papilles gustatives sont les plus nombreuses.

Lorsque les jaillissements virils se tarirent, elle garda le membre palpitant dans sa bouche et resta rigoureusement immobile. Tout son être était concentré autour de sa langue et de son palais. Tout son cerveau était tendu pour essayer de démêler, d'isoler les différentes nuances gustatives qui lui parvenaient.

Enfin, elle fit doucement ressortir la virilité exsangue de sa bouche, passa machinalement un bout de langue rose sur ses lèvres et releva la tête. Ses joues étaient écarlates et son souffle court, comme oppressé.

D'abord, elle ne vit que le couple formé par son mari et la belle madame Sancier ; laquelle était à genoux devant François et lui prodiguait la même caresse qu'elle-même venait d'offrir à Jean-Luc Sillac.

Puis, elle repéra Sylvain et Geneviève Courmayeur qui, comprenant que le moment du test avait sonné, s'étaient rapprochés tous les deux de l'ottomane.

— Alors, ma chérie ? demanda doucement Geneviève en se penchant vers elle pour caresser du bout des doigts ses cheveux collés par la sueur. Quel est votre verdict ?

Natacha eut une ultime hésitation avant de répondre. Et si elle s'était trompée ? Si jamais ils se retrouvaient « blackboulés » à cause d'elle ? François allait lui en vouloir terriblement, c'était sûr...

Alors, pour en finir une bonne fois, après une ample inspiration, elle se jeta à l'eau :

— Je pense que mon... que mon partenaire a mangé des choses à base de sucre... De la pâtisserie... Et contenant très probablement de l'alcool...

Il y eut un silence, qui parut interminable à Natacha, tandis que, à côté d'elle, Geneviève Courmayeur consultait son mari du regard.

Enfin, un grand sourire éclaira le visage énergique et hâlé de Sylvain, qui prononça son verdict d'une voix parfaitement calme :

— Notre ami Jean-Luc a été nourri d'une bombe glacée aux pralines, marc de Bourgogne et fraises compotées, d'une surprise d'ananas au Gewurztraminer « vendanges tardives », d'une chartreuse de clémentines à la côte varoise et d'un nougat glacé au muscat de Lunel. Bravo donc pour votre « diagnostic », chère amie !

Des applaudissements se firent entendre et Natacha poussa un profond soupir de soulagement : elle était sauvée ! Maintenant, ça allait être à François de jouer...

Au moment précis où elle se relevait, quatre coups énergiques furent frappés à la porte du restaurant, interrompant net les applaudissements.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ? grommela Sylvain Courmayeur, un pli de contrariété barrant son front. Ils ne voient pas que c'est fermé, non ?

— Il n'y a qu'à ne pas répondre, suggéra Armand Sancier, tandis que sa femme abandonnait brusquement la verge tendue et palpitante de François Carie, pour remettre machinalement un semblant d'ordre dans sa tenue.

— Il a raison, appuya Geneviève avec un petit haussement d'épaules. Si ce sont des emmerdeurs qui veulent dîner, la faim finira bien par les pousser ailleurs !

Mais, à ce moment, trois autres coups furent frappés à la porte, encore plus énergiques. Et accompagnés d'une voix masculine, dont le calme faisait encore plus ressortir la détermination. Une voix qui glaça les sangs de tous les « Savoureux » présents, par les quelques mots qu'elle articula :

— Monsieur Courmayeur, veuillez ouvrir cette porte, je vous prie... C'est la police !

CHAPITRE XII



Depuis le pas de porte de l'*Antica Trattoria*, Silvio Fanelli contemplait la rue quasi déserte d'un œil morne. De temps en temps, ses énormes poings aux phalanges poilues se fermaient tous seuls, comme sous l'effet d'une colère dont il n'aurait même pas eu tout à fait conscience.

Et, à chaque fois, sa tête se tournait vers la droite, ses yeux fouillaient l'obscurité de la rue, hachée obliquement par les lances parallèles de la pluie, venaient se poser sur la façade de *La Table de Geneviève*, et y restaient fixés comme par une hypnose malsaine.

— Allez-y, envoyez-vous en l'air ! grommelait-il alors dans son épaisse moustache noire. Profitez-en bien, tout ça n'aura qu'un temps ! Vous ne voulez pas de moi, hein ? Il n'est pas assez raffiné pour vous, le gros Silvio Fanelli, c'est ça ? Eh bien ! il vous baisera quand même, et en beauté encore ! Il a déjà commencé, d'ailleurs, mais vous n'en savez encore rien. Et, quand vous vous en apercevrez, il sera trop tard : vous serez déjà morts !

L'Italien poussa un gros soupir et interrompit son monologue, inintelligible pour tout autre que lui-même. Plus la soirée avançait et plus il se sentait comme secoué de l'intérieur par une rage contre laquelle il ne pouvait rien. Une rage dirigée essentiellement contre lui-même.

Car, dans un recoin profond et obscur de son esprit, il se rendait bien compte qu'il n'avait pas *réellement* envie de détruire les Courmayeur. Ça,

cette volonté de destruction qui le soulevait par moments comme une houle, c'était l'option « par défaut », en quelque sorte.

Non, ce qu'il voulait en réalité, et qu'il voulait plus que tout, c'était être *accepté* par eux. Il ne désirait rien plus que devenir membre de leur foutu club, devenir leur égal, leur pair ; être *reconnu* par eux.

Seulement, un soir, il y avait eu cette maudite boule noire, qui continuait à rouler sans fin devant ses yeux, tous les soirs, quand il se couchait et qu'il éteignait sa lampe de chevet. Et puis ce verbe un peu barbare qui résonnait ironiquement à son oreille :

« Blackboulé... blackboulé... blackboulé... »

Fanelli donna un coup de poing rageur dans le chambranle de la porte et rentra dans son restaurant. La vision de la salle quasi déserte acheva de le désoler. En tout et pour tout, ce soir, il avait fait une paire, deux quatre-têtes et une six-têtes[9]. Pas de quoi pavoiser : l'addition qu'ils laisseraient ne suffirait même pas à payer l'électricité, le gaz et les produits de base, encore moins le salaire des gars en cuisine et en salle...

Forcément, avec ce temps pourri, les gens préféraient rester chez eux, se faire un plateau-repas merdique et regarder n'importe quelle Connerie à la télé en digérant béatement leurs surgelés...

Il traversa la salle à grandes enjambées, répondit à peine à un client qui le félicitait pour ses raviolis noirs à la langouste, et fila vers la cuisine, l'œil mauvais et la moustache hérissée. Il fallait qu'il passe ses nerfs sur quelqu'un.

La première personne que son regard enveloppa fut la petite Christelle Vialarey, son souffre-douleur préféré, occupée à broyer dans un mortier des olives dénoyautées et des filets d'anchois avec une préparation d'huile aillée.

Il fonça droit sur elle, l'empoigna par son bras maigre et la secoua violemment :

— C'est quoi, cette gabegie que tu es en train de me faire ? brailla-t-il, tandis que la petite blonde, instinctivement, protégeait son visage de son autre avant-bras. Tu trouves qu'on a fait une assez bonne recette ce soir, pour te permettre de gâcher des produits, hein ? Laisse-moi tomber ça et file au frigo me récupérer les moules pour demain ! Allez, disparaïs, espèce de crevure !

Résignée comme à son habitude, Christelle fila vers la chambre froide. En sachant très bien que son patron allait l'y rejoindre dans une minute ou deux, et qu'elle devrait une fois de plus subir ses assauts, laisser son énorme engin se ruer à l'intérieur de son ventre.

De son ventre ou pire...

Quand Christelle eut disparu, Silvio Fanelli se sentit tout de suite mieux. Oui, c'était le plus simple à faire pour se calmer : il allait foutre la gamine à poil, la manipuler un peu dans tous les sens, jouir de la manière pitoyable qu'elle avait de gelotter de froid.

Peut-être bien qu'il exigerait qu'elle le suce un peu. Elle faisait ça vraiment mal, sans aucun goût, mais ça avait toujours le mérite de faire durer le plaisir.

Ensuite, quand elle l'aurait bien fait gonfler et durcir, il la prendrait à la hussarde. Par-devant ? Par-derrrière ? Silvio Fanelli hésitait encore. Ça serait à l'inspiration. Au *feeling* de dernière minute...

Il allait se mettre en marche vers le fond de la cuisine, pour la rejoindre dans la chambre froide, lorsqu'une main ferme se posa sur son épaule :

— Monsieur Fanelli ? Ne vous sauvez pas, nous allons avoir besoin de vous...

Le restaurateur se retourna d'un bloc, furieux, prêt à mordre, se demandant qui pouvait avoir l'audace, dans sa cuisine – autant dire dans son royaume –, de lui taper aussi cavalièrement sur l'épaule.

Il ravala le juron qui lui montait déjà aux moustaches, en reconnaissant Boris Corentin et Aimé Brichot.

— Ces messieurs ! s'exclama-t-il, retrouvant instinctivement son ton enjoué de professionnel. Que puis-je faire pour vous, à cette heure ?

— Nous accompagner, monsieur Fanelli, répondit Corentin, sans se déridier.

— Vous accompagner ? Et où donc, je vous prie ?

— Pas loin, fit Aimé Brichot. Juste chez votre concurrent principal...

Les petits yeux sombres de l'Italien s'arrondirent de surprise :

— Vous voulez dire : chez Courmayeur ? Mais vous savez qu'ils sont fermés ce soir, et qu'il y a...

— Une « soirée dégustation », oui, nous le savons, le coupa sèchement Corentin. Et c'est justement pour ça que nous souhaiterions votre présence.

Fanelli prit un air bravache, du genre « la garde meurt et ne se rend pas » :

— Et si je refuse ?

— Vous pouvez, lâcha Corentin, sur un ton paisible, quand même voilé d'une légère menace. Mais ce ne serait guère votre intérêt...

L'Italien fit aussitôt machine arrière :

— Bon, d'accord, allons-y, soupira-t-il. Vous avez de la chance : c'est tranquille, ce soir, au niveau du service...

— C'est plutôt *vous* qui avez de la chance, le contra Corentin d'un ton sec. Nous, vous savez...

Sous la petite pluie fine et monotone, les trois hommes traversèrent la rue, prirent le trottoir d'en face et le remontèrent jusqu'à la façade du restaurant, *La Table de Geneviève*. Façade éteinte, porte fermée, rideaux tirés.

Corentin frappa quatre coups énergiques à la porte. Il perçut une sorte d'agitation à l'intérieur, des voix étouffées, mais personne ne vint ouvrir. Il

frappa trois autres coups, un peu plus appuyés, et les accompagna d'une phrase « sésame » :

— Monsieur Courmayeur, veuillez ouvrir cette porte, je vous prie... C'est la police !

Instantanément, l'agitation dans le restaurant se fit plus perceptible, et, deux secondes plus tard, les trois hommes entendirent le cliquetis du verrou. La porte s'ouvrit sur Geneviève Courmayeur, vêtue d'une robe outrageusement moulante et fendue latéralement, presque jusqu'à la taille. Elle enveloppa Boris d'un regard brûlant et lui offrit son plus beau sourire :

— Commandant Corentin ! Quelle excellent surprise ! Vous avez eu envie de vous joindre à notre petit groupe d'amis ? Vous savez que, normalement, seuls les membres du club sont acceptés ? Mais, bon : je pense que, pour vous, une petite exception est envisageable ! D'ailleurs, je...

Elle s'arrêta net en découvrant la silhouette massive de Silvio Fanelli, derrière les deux policiers. Son sourire disparut comme par enchantement.

— Madame Courmayeur, nous ne sommes pas ici pour nous amuser, mais pour résoudre une affaire de meurtre ! laissa tomber Corentin d'une voix coupante.

— Et vous comptez la résoudre ici ? Ce soir ? fit la jeune femme, avec un petit sourire ironique.

— Exactement ! répondit Corentin, en pénétrant à l'intérieur du restaurant, pratiquement en force. Venez avec moi, monsieur Fanelli... Vous pouvez refermer la porte, madame Courmayeur : il est inutile de faire profiter tout le quartier de ce qui va se dire maintenant...

Aimé Brichot resta dehors, conformément au plan qui avait été établi, un peu plus tôt, par sa flèche et lui.

— Mémé, tu devras surveiller à la fois la porte d'entrée du restaurant et celle des cuisines donnant sur l'arrière-cour, lui avait recommandé Boris. Tu ne laisses personne se tirer sans une autorisation express de ma part ! Si l'un ou l'autre de ces zigotos veut quand même nous fausser compagnie, tu alertes les voitures pour le bloquer.

Car Boris Corentin, méfiant, avait pris la précaution de placer deux voitures banalisées, une à chaque bout de la petite rue rectiligne. Dans l'une se trouvaient deux jeunes lieutenants de la Brigade mondaine, et dans l'autre les inséparables Rabert et Tardet.

En pénétrant dans la salle du restaurant, Boris Corentin fut frappé au visage par la chaleur lourde qui y régnait, saturée d'odeurs diverses qui se mélangeaient entre elles pour devenir totalement impossibles à identifier.

La seconde suivante, malgré la tension qui l'habitait, il faillit éclater de rire.

Car l'un des hommes présents, sans doute surpris en pleine « action » par

son arrivée, avait négligé de se reboutonner, et son sexe pendait par l'ouverture de son pantalon béant.

Sylvain Courmayeur marcha droit sur Boris, l'air furieux et déterminé, mais celui-ci lui coupa l'herbe sous le pied :

— Monsieur Courmayeur, je vous prierai de me dire lesquelles, parmi les personnes présentes, étaient déjà là lors de la précédente soirée, celle qui s'est terminée par la mort de madame Rivière...

Cueilli à froid par le ton impérieux de Corentin, Sylvain Courmayeur s'exécuta sans discuter. Boris se planta vers les deux seuls « nouveaux », à savoir Natacha et François Carie... dont l'admission au Club des Savoureux semblait fortement compromise, au moins pour ce soir.

— Madame, monsieur, je vous demanderai de bien vouloir quitter le restaurant dès maintenant, leur dit Boris d'un ton sans réplique. Je vais prévenir mon collègue, dehors, qu'il vous laisse passer...

— Si je comprends bien, fit alors Jean-Luc Sillac avec une certaine hauteur, nous sommes vos prisonniers !

— Vous n'êtes pas prisonniers, vous êtes juste *momentanément retenus*... rectifia Corentin avec un sourire froid.

Lorsque Natacha et François Carie furent partis, et la porte refermée au verrou derrière eux, Boris Corentin se fit nommer les personnes qu'il ne connaissait pas encore. À savoir, Armand et Caroline Sancier, ainsi que Paul Lecœur et sa femme Sylvia. En tout, il se retrouvait donc face à dix personnes.

Dont un meurtrier...

Un meurtrier dont il connaissait le nom avec une quasi-certitude, mais contre lequel il n'avait aucune preuve décisive.

Un meurtrier qu'il devait donc amener à *se désigner lui-même*...

— Me permettez-vous au moins de servir quelque chose à boire, puisque la soirée est foutue de toute façon ? demanda Sylvain Courmayeur avec une certaine aigreur.

— Pourquoi pas ? répondit Corentin avec un sourire froid. Ça nous permettra de trinquer à la santé de l'assassin de madame Rivière... *puisqu'il se trouve en ce moment même dans cette pièce* !

— Ah bon ? C'est qui ? demanda naïvement la belle Caroline Sancier, d'un air à peine étonné.

— Évidemment qu'il se trouve ici, ricana Sylvain Courmayeur, en déposant diverses bouteilles sur l'une des tables. Puisque vous avez pris la précaution de venir avec Fanelli !

L'Italien serra les poings et faillit se ruer sur son concurrent. Mais Corentin l'arrêta :

— Ne faites pas l'imbécile, Fanelli ! Et asseyez-vous, je vous prie...

Quant à vous, Courmayeur, je vous serais reconnaissant de garder vos réflexions pour vous !

Chacun sentit que le ton avait changé ; que, désormais, c'était Boris Corentin le patron, que c'était lui qui menait le jeu. Et, instinctivement, tout le monde parut se soumettre à cette nouvelle donne.

Certains s'étaient assis, d'autres préféraient rester debout, mais tous avaient les yeux braqués sur le nouveau « boss ».

— Il faut reconnaître, monsieur Fanelli, reprit ce dernier d'une voix moins tranchante, que la plupart des faits parlent contre vous...

— Ce n'est pas vrai ! protesta l'Italien, tandis qu'une fine transpiration translucide se mettait à inonder son front et ses tempes.

— Vous voulez que je vous fasse un petit résumé ? proposa Boris d'un ton aimable. Vous allez voir, c'est accablant. D'abord, il y a l'endroit où le corps de la victime a été retrouvé : juste de l'autre côté du mur de votre cour ! Mur que vous pouvez facilement franchir avec l'échelle qui s'y trouve encore. Ensuite, il y a votre couteau, monsieur Fanelli. Ce fameux Wusthof allemand que presque plus personne n'utilise, y compris dans votre profession, où l'on préfère de plus en plus les couteaux japonais en vanadium : je me suis renseigné, figurez-vous ! Ce Wusthof qui a été planté dans le corps de Sandrine Rivière, puis malencontreusement oublié sur place.

— C'est vrai que plus personne n'utilise de Wusthof, confirma Sylvain Courmayeur avec un peu trop d'empressement.

— Et puis, malheureusement pour vous, poursuivit Corentin, il y a cette mise en scène macabre : les olives Kalamata à la place des yeux ! Des olives grecques très grosses, qu'aucun restaurant du quartier – là encore, je me suis renseigné – n'utilise dans ses préparations... à part vous, monsieur Fanelli ! Quelle idée avez-vous eue là, voyons !

L'Italien transpirait de plus en plus, sa moustache était prise d'un tremblement incontrôlable, ainsi que ses grosses mains, posées sur ses genoux massifs.

— Mais puisque je vous dis que je n'ai rien fait ! protesta-t-il, mais d'une voix déjà plus faible, nettement moins assurée. Et puis, ce n'est pas dans mes habitudes de gâcher de la nourriture...

— Alors, ça, c'est un argument de poids ! ricana Sylvain Courmayeur, qui vidait verre sur verre depuis le début de la conversation.

— C'était vraiment une mauvaise idée, monsieur Fanelli, reprit doucement Corentin, en se mettant à marcher de long en large, entre les tables, pour se dégourdir les jambes. D'autant que ces fichues olives indiquent aussi votre mobile.

— Comment ça ? demanda Geneviève Courmayeur, d'un air réellement surpris.

Boris Corentin ignora son intervention et se planta devant Silvio Fanelli, écrasé sur sa chaise, qu'il dominait de toute sa stature :

— Qu'est-ce que c'est que des olives, monsieur Fanelli... sinon des *boules noires* ? Des boules noires exactement semblables à celle qui a été déposée dans l'urne le soir où on vous a refusé votre admission au Club des Savoureux ! Et déposée par qui ? Par madame Sandrine Rivière !

— Une vengeance ! murmura alors Caroline Sancier, l'air horrifié. Ce serait juste une vengeance de cet...

— Évidemment, c'est clair ! ricana Sylvain Courmayeur, debout près du bar, un verre d'Armagnac à la main.

— Mais c'est stupide ! explosa alors Silvio Fanelli, d'une voix presque implorante. Vous ne pouvez pas croire une chose pareille ! Il aurait fallu que je sois le dernier des imbéciles pour laisser autant de traces derrière moi ! J'aurais eu plus vite fait de laisser ma carte d'identité près du corps, à ce compte-là ! C'est une mise en scène, je vous dis ! Une putain de saloperie de mise en scène pour me faire porter le chapeau !

Boris Corentin saisit la balle au bond :

— Et qui donc aurait intérêt à vous nuire à ce point, monsieur Fanelli ? demanda-t-il d'une voix douceuse.

Du coin de l'œil, il repéra au moins trois têtes qui, en même temps, se tournaient vers le bar.

Le bar auquel était accoudé Sylvain Courmayeur.

— Eh ! protesta celui-ci, d'une voix un peu pâteuse. Vous n'espérez quand même pas me mouiller sur ce coup-là, non ? Je ne marche pas, moi !

Boris Corentin se tourna vers lui, avec un petit sourire froid :

— Et pourtant, monsieur Courmayeur, si on y réfléchit bien... D'abord, monsieur Fanelli n'a pas entièrement tort, reconnaissez-le : les indices qui l'accusent sont vraiment très nombreux et clairs. Peut-être même *trop* nombreux et *trop* clairs...

— C'est idiot ! protesta aigrement Geneviève Courmayeur. Mon mari n'avait absolument aucune raison d'en vouloir à cette pauvre Sandrine !

— À elle, probablement pas, vous avez raison, approuva Corentin, en allumant une cigarette. En revanche, il avait, et il a toujours de sérieuses raisons de vouloir se débarrasser d'un concurrent de plus en plus gênant.

Les deux époux Courmayeur s'étaient rapprochés l'un de l'autre, instinctivement, comme pour faire front ensemble, se protéger l'un l'autre.

Et toute trace de superbe avait brusquement disparu de leurs visages, devenus très pâles.

— Figurez-vous que j'ai pris mes renseignements, quant à vos situations financières respectives, reprit Corentin. Et je me suis aperçu qu'elles étaient aussi préoccupantes l'une que l'autre. Vos deux restaurants, de niveau et de

qualité à peu près équivalents, sont comme qui dirait en train de s'entredétruire ! Vous, madame Courmayeur, puisque vous êtes la propriétaire légale de *La Table de Geneviève*, vous avez fait de gros emprunts, il y a un peu plus de deux ans, en tablant sur une expansion continue de votre chiffre d'affaires. Lequel a au contraire tendance à baisser régulièrement, depuis que monsieur Fanelli est venu « jouer dans votre cour », si je puis me permettre l'expression.

Il se tourna vers l'Italien :

— Quant à vous, c'est presque pire : si de grosses quantités d'argent frais ne sont pas rapidement injectées dans votre business, il va s'écrouler, et vous le savez ! Or, monsieur Saniette, votre associé, qui possède la majorité des parts dans l'*Antica Trattoria*, refuse catégoriquement d'augmenter le capital : il me l'a lui-même confirmé cet après-midi, lorsque je suis allé le voir à ses bureaux de Neuilly...

Fanelli baissa le nez sans répondre, l'air complètement accablé. Corentin se tourna de nouveau vers les époux Courmayeur. Sans paraître remarquer les tremblements qui avaient saisi le mari, ni les regards inquiets que sa femme lui jetait, comme si elle se demandait s'il allait tenir le choc. Boris décida de pousser un pion plus avant.

— Donc, monsieur Courmayeur, vous avez eu l'idée de vous débarrasser de cette concurrence, dramatique pour vos propres affaires. Et, l'autre soir, quand Silvio Fanelli a essayé de forcer votre porte pour se faire admettre à votre petite soirée, l'escarmouche entre lui et Sandrine Rivière vous a donné l'idée que vous cherchiez : il vous suffisait d'éliminer cette malheureuse et de semer suffisamment d'indices désignant votre concurrent comme coupable. Comme ça, une fois monsieur Fanelli derrière les verrous, vous vous retrouviez seul maître du terrain, et le chiffre d'affaires de *La Table de Geneviève* pouvait se mettre à regrimper gentiment ! Seulement, vous avez voulu trop bien faire, comme beaucoup de meurtriers « amateurs », si je puis dire, et vous avez semé trop d'indices pour que la culpabilité de Silvio Fanelli reste longtemps crédible.

— Ça n'est pas vrai ! hurla Sylvain Courmayeur d'une voix qui dérailla dans les aigus. Je vous interdis de m'accuser ! Je ne l'ai pas tuée !

Boris Corentin se composa un air surpris, innocent :

— Mais voyons : si ce n'est pas vous, qui d'autre aurait eu intérêt à le faire ?

Sylvain Courmayeur balaya l'assistance d'un regard totalement égaré. Soudain, son visage s'éclaira et il braqua son index tendu vers un homme qui, jusqu'à présent, était resté à l'écart, tassé sur une chaise.

Philippe Rivière, le propre mari de la victime.

— Mais lui ! brailla Courmayeur. Évidemment ! On vous a raconté qu'ils s'entendaient bien, Sandrine et lui, malgré leur séparation ? Foutaise ! Oh !

bien sûr, ils continuaient à jouer la comédie pour le public, et notamment quand ils venaient ici ensemble, mais en réalité, ils se déchiraient à belles dents !

— Mon mari a raison, intervint Geneviève. Sandrine m'avait confié, le mois dernier, en parlant de son mari, qu'elle comptait bien lui « ratisser » — c'est le mot qu'elle a employé — la moitié de tout ce qu'il possédait, à l'occasion de leur prochain divorce.

— Et le fait qu'il soit des nôtres ce soir prouve qu'il n'a pas beaucoup de chagrin, non ? grinça Sylvain Courmayeur, l'air mauvais.

Philippe Rivière restait prostré sur sa chaise, ne songeant même pas à se défendre. Comme si tout cela avait depuis longtemps cessé de le concerner. Boris Corentin fit deux pas dans sa direction :

— Voilà en effet un élément nouveau qui éclaire les choses tout à fait différemment, vous ne trouvez pas, monsieur Rivière ? Si je me souviens bien, votre épouse et vous n'avez pas eu d'enfant, n'est-ce pas ? Par conséquent, si elle venait à décéder avant que le divorce ne soit engagé, vous deveniez certain de sauvegarder l'intégralité des biens que vous possédiez en commun... On a vu des maris tuer pour moins que ça, vous savez !

Philippe Rivière releva lentement la tête et adressa à Corentin un regard morne. Il paraissait tellement perdu dans des pensées inconnues, qu'il semblait que rien, jamais, ne pourrait plus le faire revenir à la surface des choses, à la réalité de ce monde-ci.

— C'est idiot, murmura-t-il, d'une voix absente. Vous avez dit vous-même, lors de notre précédente rencontre, chez moi, que le restaurant de Fanelli était fermé, à l'heure où ma femme a été tuée.

— Et alors ? fit Boris, avec une secrète jubilation, parce que les choses en arrivaient là où il avait toujours eu l'intention de les amener.

— Alors, comment est-ce que j'aurais fait pour voler le fameux couteau allemand et pour faire passer le corps de ma femme par-dessus le mur du fond de la cour ?

— Et c'est pareil pour moi ! s'exclama alors Sylvain Courmayeur, d'une voix que l'alcool rendait de plus en plus pâteuse. Moi non plus, je n'ai pas pu voler ce putain de couteau, ni transporter le corps dans la cour !

Boris Corentin se retourna vers l'assemblée et prit un air faussement embêté :

— Mais c'est pourtant vrai, ça, je n'y pensais plus : la trattoria était fermée !

Il dirigea de nouveau ses regards vers le restaurateur italien :

— Vous voyez bien, monsieur Fanelli : il n'y a vraiment que vous qui...

Corentin s'interrompit net et se frappa le front du plat de la main, comme s'il venait de se rappeler brusquement quelque chose :

— A moins, évidemment... À moins que quelqu'un d'autre ait eu un double des clés de votre restaurant !

Silvio Fanelli poussa un profond soupir et fit un geste las de la main droite :

— Fausse piste, monsieur l'inspecteur, hélas pour moi : personne n'a les clés du restaurant. A part Saniette, mon associé, évidemment...

— À part Saniette, vous l'avez dit ! souligna Corentin, en observant attentivement et une par une toutes les personnes présentes autour de lui. Voilà une nouvelle piste intéressante, je trouve !

Fanelli eut le même geste vague de la main droite :

— Ça ne vous mènera nulle part : il est évident que Saniette n'a rien à voir là-dedans...

Boris Corentin se pencha vers lui et l'enveloppa d'un regard intense :

— Et qu'est-ce que vous en savez, monsieur Fanelli ? En êtes-vous vraiment si sûr ?

Il se redressa brusquement, pour s'adresser de nouveau à toute l'assemblée, suspendue à ses lèvres :

— Supposons que monsieur Saniette, comprenant que le restaurant dans lequel il a la majorité des parts est en train de périlcliter, souhaite se désengager de l'affaire.

L'Italien intervint aussi sec :

— Mais je ne...

— Laissez-moi poursuivre, monsieur Fanelli ! Supposons encore qu'il soit depuis quelque temps, *et sans vous en avoir averti*, en pourparlers avec un repreneur. Supposons toujours que, dans l'esprit de ce mystérieux repreneur, germe l'idée qu'il pourrait bien faire d'une pierre deux coups : si, au moment où il rachète la moitié de l'*Antica Trattoria*, il parvient à éliminer Silvio Fanelli, il devient par la même occasion, le seul maître à bord, non ?

Silvio Fanelli se dressa d'un bond, la moustache en bataille :

— Mais c'est impossible ! Personne ne peut m'éliminer ! Et puis, on ne tue pas quelqu'un, surtout dans des conditions aussi horribles, pour une question d'argent !

— Vous, peut-être, monsieur Fanelli, concéda Corentin. Mais le mystérieux repreneur, pourquoi pas ? Surtout si, du même coup, en s'y prenant très habilement, il parvient également à plonger Sylvain Courmayeur dans les pires ennuis ! En faisant peser les soupçons tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre...

— Mais pourquoi ? gémit presque Courmayeur. Je n'y comprends plus rien, moi !

— Je vous le dirai dans un instant, promit Corentin, d'un ton un peu

mystérieux. Pour l'instant, je poursuis, avec une dernière supposition : et si notre repreneur inconnu avait, sous un prétexte ou sous un autre, demandé à monsieur Saniette de lui confier son propre exemplaire de la clé du restaurant de Silvio Fanelli ?

— Pure supposition gratuite, grogna Geneviève Courmayeur, d'un ton impatienté. Je ne vois vraiment pas où tout ça va nous mener...

— En prison, pour l'un ou l'une d'entre vous, répondit froidement Corentin. En ce qui concerne la gratuité de ma supposition, détrompez-vous : ce matin même, monsieur Saniette m'a avoué avoir en effet refilé sa clé à quelqu'un. C'est-à-dire à la personne, ici présente, à qui il s'apprête effectivement à vendre ses parts dans *l'Antica Trattoria* !

Il y eut un lourd silence. Chacun jetait des regards en coin à ses voisins immédiats pour voir si, par hasard, ce ne serait pas lui l'assassin...

— Admettons, finit par dire Geneviève Courmayeur. Admettons que ce mystérieux repreneur ait eu intérêt à éliminer Silvio Fanelli. Mais pourquoi se compliquer la vie à accumuler les indices, de façon à détourner l'attention de la police – la vôtre, donc – en direction de mon mari ?

— Mais peut-être que la personne en question a *également* de bonnes raisons d'en vouloir à monsieur Courmayeur, fit Boris Corentin d'une voix douceuse. Des raisons qui ne seraient pas d'ordre financier, cette fois, mais... disons : sentimental.

— Tout cela est passionnant, soupira alors Jean-Luc Sillac, qui n'avait encore rien dit et ne paraissait pas beaucoup s'intéresser à la conversation, mais vous n'avez aucune preuve matérielle pour étayer toutes vos suppositions.

Boris Corentin le regarda avec un grand sourire candide :

— Aucune preuve matérielle, monsieur Sillac ?

Mais bien sûr que si, j'en ai une : le double de la clé permettant d'ouvrir le restaurant de monsieur Fanelli ! Et je peux même vous dire avec certitude où se trouve cette « preuve matérielle » en ce moment...

Il prit une profonde inspiration, et laissa tomber, en martelant bien chaque syllabe :

— La clé se trouve en ce moment *dans la poche de l'assassin de Sandrine Rivière* !

— Eh bien ! dans ce cas, tout est simple ! s'exclama Sylvain Courmayeur, visiblement soulagé d'un grand poids. On va tous vider nos poches et...

À ce moment, un cri de rage déchira l'atmosphère surchauffée de la salle.

À la même seconde, une forme bondit d'une chaise, se précipita vers la porte à double battant donnant sur la cuisine, et disparut en coup de vent avant que quiconque, sauf Corentin qui s'y attendait depuis plusieurs minutes déjà, ait pu réaliser ce qui se passait.

Il y eut alors une sorte d'agitation brouillonne, quelques cris de femmes, des exclamations plus sourdes d'hommes, des gestes et des mouvements inutiles.

Enfin, pratiquement simultanément, les membres de la petite assemblée réalisèrent qui était la personne qui venait de s'enfuir.

Et donc de comprendre qui venait de faire l'aveu qu'il était bel et bien l'assassin de Sandrine Rivière.

C'était la personne qui manquait.

C'était Jean-Luc Sillac.

Une femme éclata brusquement en sanglots hystériques et se laissa glisser de l'ottomane où elle était assise, jusqu'à terre.

Virginie Sillac, l'épouse du meurtrier.

— Il faut le rattraper, cet enculé ! hurla Sylvain Courmayeur, en se précipitant vers la cuisine.

— Ménagez vos efforts, monsieur Courmayeur, l'arrêta tranquillement Corentin, en allant débloquent le verrou de la porte d'entrée. On va nous le ramener bien gentiment jusqu'ici...

Effectivement, au même instant, la poignée métallique s'abaissa, la porte s'ouvrit, laissant entrer tout d'abord une grosse bouffée d'air froid et humide.

Puis, deux hommes, l'un poussant l'autre du canon de son arme à feu.

Le « poussé » était Jean-Luc Sillac, dont le visage, déformé par la haine et la rage, était presque méconnaissable.

Et le « pousseur » était Aimé Brichot, son 357 magnum à la main droite.

— Il a tenté de se cavalier en passant par la cour, mais je veillais au grain, annonça ce dernier d'une voix tranquille. En le voyant, j'ai compris que tout avait marché comme tu le souhaitais... Chapeau, vieux frère ! J'appelle un fourgon pour l'embarquer, je suppose ?

Jean-Luc Sillac se laissa pousser sans résistance jusqu'à l'ottomane, où il s'affala, sans même paraître voir sa femme, effondrée à ses pieds.

Ce n'est qu'à ce moment-là que Boris Corentin s'aperçut que son dos et son cou étaient ruisselants de sueur. Sous l'effet de la tension maximale qu'il venait de s'imposer.

Geneviève Courmayeur se matérialisa soudain devant lui :

— Monsieur Corentin, il y a une chose que je ne comprends toujours pas : pourquoi Jean-Luc Sillac aurait-il manigancé un meurtre aussi compliqué, dans le but de faire du tort *également* à mon mari ?

Boris Corentin la regarda droit dans les yeux :

— Je crois, au contraire, que vous le comprenez fort bien, madame Courmayeur. Il y a des gens, comme Jean-Luc Sillac, qui détestent que d'autres transgressent les règles qu'ils ont eux-mêmes établies. Surtout quand

c'est sur leur dos à eux. Or, votre mari a transgressé l'une des règles fondamentales de votre petit club... et vous le savez fort bien ! Donc Sillac a voulu se venger de ça...

On entendit, dans la rue, des sirènes de police, qui se rapprochèrent rapidement.

Les yeux d'un bleu intense de Geneviève Courmayeur allèrent lentement de son mari, qui détourna pitoyablement la tête, à Virginie Sillac, toujours effondrée par terre. Puis ils revinrent vers son mari.

— Oui, vous avez raison, je le comprends très bien, ce pauvre Jean-Luc, murmura-t-elle, sans regarder Corentin. Je comprends qu'il ait voulu détruire Sylvain, après ce qu'il lui a fait...

Elle tourna finalement la tête vers Boris, une lueur à la fois sauvage et glaciale dans le regard :

— Et je peux vous dire que ce que Sillac n'est pas parvenu à faire, moi je vais y arriver : le petit monde de la gastronomie n'est pas près d'entendre à nouveau parler de Sylvain Courmayeur ! L'étoile qu'il a obtenue à grande peine, je vais m'employer à l'éteindre. Et ce ne sera pas long !

CHAPITRE XIII



— Finalement, Geneviève Courmayeur a fait exactement ce qu'elle avait

dit, observa Aimé Brichot, en reposant son verre de bière vide sur la petite table ronde. Son mari a eu tort de la tromper avec Virginie Sillac, il le paie cher ! Sacrée bonne femme, quand même...

Boris Corentin fit signe au serveur de la *Brasserie du Palais*, située juste en face du Palais de Justice, de leur « remettre ça », suivant l'expression consacrée.

Il y avait déjà une semaine que Jean-Luc Sillac était sous les verrous, inculpé du meurtre de Sandrine Rivière. Sept jours que Geneviève Courmayeur avait mis à profit pour demander officiellement le divorce et mettre *La Table de Geneviève* en vente. Sylvain Courmayeur, comme elle l'avait dit à Boris, allait effectivement se retrouver à la rue.

Simplement pour n'avoir pas pu s'empêcher d'entamer une liaison secrète avec Virginie Sillac.

Laquelle Virginie, totalement anéantie par l'acte de son mari, se trouvait actuellement dans une luxueuse maison de repos de l'arrière-pays niçois.

Quant au Club des Savoureux, il s'était bien évidemment « auto-dissous », tous ses anciens membres ayant plutôt à cœur de se faire oublier pendant quelque temps...

Lorsqu'il avait compris que nier ne servait plus à rien, Jean-Luc Sillac n'avait fait aucune difficulté pour tout déballer aux enquêteurs qui l'interrogeaient.

— Au fond, soupira Corentin, en trempant les lèvres dans sa bière mousseuse et ambrée, Sillac a voulu trop en faire. Son plan était trop diabolique pour lui. A force d'accumuler les indices contre les uns et les autres, il a fini par se prendre les pieds dans le tapis.

— Comme quoi il ne faut jamais mélanger les affaires et les sentiments ! conclut Brichot avec un petit sourire. À quel moment tu as commencé à le soupçonner, au juste ?

— Ça s'est fait très vite, lui expliqua Corentin. En fait, c'est Geneviève Courmayeur qui a produit le déclic dans mon esprit. Quand je suis allé la voir chez elle, boulevard Beauséjour, elle n'a pas pu s'empêcher de me dire qu'elle soupçonnait son mari de la tromper avec Virginie Sillac. Ça m'a mis la puce à l'oreille. Et quand, un peu plus tard dans la même journée, à la Chambre de Commerce de Paris, j'ai découvert que Silvio Fanelli avait un associé et que je suis allé voir ce monsieur Saniette, tout s'est éclairé : Jean-Luc Sillac tentait de racheter en sous-main le restaurant de l'Italien, *et il en possédait déjà la clé !*

— Le coup de la clé, c'était gonflé tout de même, observa Aimé Brichot, en piochant une pleine poignée de cacahuètes dans la petite soucoupe blanche posée devant eux. Et si Jean-Luc Sillac ne l'avais pas eue dans sa poche, comme tu l'as affirmé au bluff ?

— Pas tout à fait au bluff, Mémé ! sourit Boris. Tu te rappelles que je suis

allé discuter avec Virginie Sillac, le matin même ?

— Oui, et alors ?

— Alors, à un moment, elle a voulu me montrer je ne sais plus quel document. Je ne sais plus lequel, parce que ça ne m'intéressait pas tellement, au fond. Mais bref... Le papier en question se trouvait dans un secrétaire que Virginie n'a pas pu ouvrir. Et alors, elle a dit une phrase qui m'est restée en mémoire : « *Avec sa manie de tout fermer et de garder toutes ses clés sur lui, mon mari est un vrai maniaque...* » Donc, j'en ai déduit que, probablement, Jean-Luc Sillac devait avoir fait pareil avec la clé du restaurant de Silvio Fanelli. Tu vois, c'est tout bête...

— À propos de Fanelli, c'est finalement lui qui s'en tire le mieux, nota Aimé Brichot, en terminant les cacahuètes. Non seulement il garde son restau, mais, privé de la concurrence de *La Table de Geneviève*, il va pouvoir regonfler son chiffre d'affaires !

— La vertu est toujours récompensée, mon vieux Mémé ! fit Corentin, avec un accent théâtral outré.

— Dis donc, Boris, fit soudain son coéquipier, il est quelle heure, là ? J'ai comme un petit creux, moi...

— Avec toutes les cacahuètes que tu viens d'ingurgiter en pensant que je ne te voyais pas ? ironisa Corentin en consultant sa montre. Il est sept heures moins le quart, pourquoi ?

— Parce que j'ai comme une envie de t'inviter à dîner, qu'est-ce que tu en penses ?

Boris Corentin réfléchit une seconde ou deux, avant de répondre avec un petit sourire en coin :

— D'accord, mais uniquement s'il s'agit d'un repas familial chez toi, avec Jeannette et les enfants. Parce que, les restaurants, j'en ai soupé pour un petit bout de temps, figure-toi !

TABLE



CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

TABLE

[1] *Canapé au dossier arrondi en corbeille.*

[2] *Le lecteur ayant compris les problèmes d'élocution de ce pauvre Aimé Brichot, nous rétablissons pour lui une orthographe plus « standard », afin de ne pas lasser sa patience...*

[3] *L'institut médico-légal, autrement dit la « morgue », située place Mazas, dans le 12^e arrondissement.*

[4] *Rabert et Tardet, respectivement capitaine et lieutenant, forment la seconde équipe des Affaires recommandées.*

[5] Dans l'argot de cuisine, « Être dans le jus » signifie être à la traîne, en retard. « Se prendre une taule », c'est la même chose, mais encore plus grave. Quant à « être enterré », là, c'est carrément quand plus personne n'arrive à suivre...

[6] Le micro-ondes, en argot de cuisine.

[7] Filtre à café, blanc et carreaux : il s'agit respectivement, en argot de cuisine, de la toque, du tablier et des pantalons.

[8] Avoir l'oreille absolue, consiste à reconnaître et à identifier n'importe quelle note isolée lorsqu'elle retentit. Avoir l'oreille relative revient à faire la même chose, mais seulement après avoir entendu le « la » donné par le diapason.

[9] Respectivement, des tables de deux, quatre et six couverts, dans l'argot des cuisiniers.